

Gérard Klein



Le gambit des étoiles

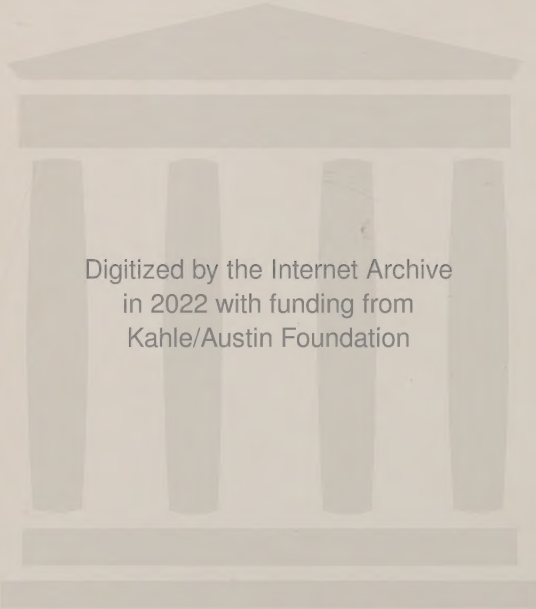


17 03 8
SPECIAL

\$ 1.99



Texte intégral



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

Le Livre de Poche
Jeunesse

Né à Paris en 1937, Gérard Klein fait des études d'économie et de psychologie. Entre dix-huit et vingt et un ans, il a déjà publié des nouvelles dans la revue *Galaxie* et dans *Fiction*; son premier roman a paru : *Le gambit des étoiles*, que d'autres suivront très vite. Après le service militaire en Algérie, «qui confirme, dit-il, sa méfiance à l'égard de tout pouvoir», il devient économiste et crée un groupe de prospective. Depuis 1976, il se consacre surtout à l'édition, il dirige une collection chez Laffont, travaille à la Grande Anthologie de la Science-fiction du Livre de Poche, publie des nouvelles et des romans. Son dernier livre est un «essai de sociologie de la littérature».

Le gambit des étoiles

Gérard Klein

Le gambit des étoiles

Préface inédite de l'auteur

*Couverture et illustrations
d'Adamov*

Le Livre de Poche

© Gérard Klein, 1958, pour le texte,
et 1986, pour la préface.
© Librairie Générale Française, 1986,
pour la couverture et les illustrations.

A Jacques Bergier

Le gambit est un sacrifice intéressé et volontaire de pion, intervenant dans la phase initiale de la partie, soit dans le but d'en retirer un avantage de position ou une attaque, soit pour s'emparer de l'initiative des opérations.

PIERRE MORA : *Le Jeu des Échecs.*

Préface

J'avais dix-huit ans quand j'écrivis la première version du *Gambit des étoiles*. C'était en 1955. Nous sommes aujourd'hui dans l'avenir de cette époque. Ce temps-là est devenu presque historique, fabuleusement ancien. Au travers de trente années, c'est presque un autre siècle qu'il faut atteindre. Et c'est pourquoi il m'est si difficile, même à moi, l'auteur, de retrouver l'état d'esprit du jeune homme qui écrivit ce roman.

C'est difficile parce que le monde était différent, et la science-fiction était différente. La conquête de l'espace n'avait pas commencé : il n'existait ni satellites, ni laboratoires habités, ni sondes planétaires. Les prophètes les plus audacieux promettaient avec précautions la Lune pour le milieu du XXI^e siècle, en n'y croyant

guère. La télévision faisait son apparition, avec une chaîne en noir et blanc. La possession d'une voiture était un signe de prospérité. Au royaume des bicyclettes, le propriétaire d'une Mobylette ou d'un Vélo-solex jouissait d'un certain prestige. Prendre l'avion était un événement et personne ne voyageait au-delà des frontières à moins d'être riche ou important. Le bachot était décerné à quelque trente mille impétrants qui avaient vaguement conscience d'avoir franchi un obstacle majeur de leur vie et de faire désormais partie d'une assez incertaine élite. La liste de tout ce qui n'existait pas comme les calculettes, les magnétocassettes et les magnétoscopes serait assez longue pour emplir ce livre entier. Et l'économiste que je suis devenu se permettra de souligner qu'un cadre moyen disposait à peu près du pouvoir d'achat qui correspond aujourd'hui au SMIC.

Nous sommes l'avenir version 1986 et, en plus d'un sens, pour le jeune homme de 1955, nous serions des personnages de science-fiction. Notre monde n'est pas une utopie, un paradis de lait et de miel où des robots font tout le travail. Mais les pires craintes de la science-fiction des années 50 ne se sont pas réalisées. La guerre nucléaire n'a pas eu lieu. La catastrophe écologique ne s'est pas produite. Le développement de la technologie n'a pas entraîné l'apparition de tyrannies invincibles comme le redoutaient les auteurs du *Meilleur des mondes* ou de 1984. Ces spectres hantent toujours notre avenir mais du moins ils ne font pas partie de notre expérience. Dans les

pays industrialisés — et là seulement, car le sous-développement n'a pas été vaincu — les êtres humains sont mieux éduqués, mieux soignés, en majorité plus aisés, mènent des vies plus riches et plus libres que jamais auparavant. Une partie appréciable des rêves ou des désirs les moins vraisemblables de l'année 55 est non seulement satisfaite dans la réalité, mais nous semble relever du nécessaire légitime. Et nous serions terriblement déçus si quelqu'un parvenait à nous convaincre que les choses ne continueront pas à évoluer dans le sens de nos aspirations dans les années à venir, que le futur sera la simple répétition du présent, ce qu'il a été, pourtant à très peu près, pour les milliers de générations qui nous ont précédés. L'idée même d'un avenir différent, et autant que possible d'un avenir meilleur, est une idée relativement neuve, qui a précisément donné naissance, il y a un peu plus d'un siècle, à la littérature d'anticipation puis de science-fiction. Mais ce n'est plus seulement pour nous, en 1986, une idée, un possible, un rêve. C'est une expérience concrète, quotidienne, complexe, souvent déroutante, parfois pénible, mais au fond, chaque fois qu'on parvient à la ressaisir dans sa fraîcheur première, exaltante.

Je ne tombe pas, en le disant, dans l'optimisme béat des prophètes industriels du dernier tiers du XIX^e siècle qui nous fait sourire ou qui nous agace. Je ne mésestime pas non plus la réalité de la crise économique, sociale et culturelle, la crainte et la réalité du chômage ni les angoisses et

les souffrances qu'elles portent, ni en particulier la menace réelle que les progrès de la technologie, plus précisément de l'informatique et de la robotique — largement prévue et illustrée par la science-fiction — font peser sur des millions d'emplois, c'est-à-dire de destins, pour notre seul pays. Mais — toujours dans les pays avancés, c'est-à-dire ceux qui ont pu et qui ont su rêver l'avenir et le construire — rien de ce qui a été subi durant ces trente dernières années n'a égalé, ni même approché, les abominations de la Première Guerre mondiale, de la Grande Crise de 1929 et de la Seconde Guerre mondiale.

Notre fatalité est celle du changement, fort peu prévisible par nature. Nous sommes tous devenus des voyageurs temporels plus ou moins conscients de l'être. Et cela a pour conséquence que la science-fiction a changé de signification, sinon de portée. En 1955, elle rêvait un changement, un ailleurs et un demain différents et encore peu accessibles sauf par la magie des mots. Aujourd'hui que le changement, petit ou grand, fait partie de notre vie quotidienne, la science-fiction et la réalité se mélangent à s'y perdre l'une et l'autre. Je voudrais en donner deux exemples : en 1978, dans la revue *Futurs* que je dirigeais avec quelques amis, Christine Renard publia une nouvelle intitulée « La mère porteuse. » En 1984, l'expression et le fait, avec tous les problèmes éthiques, affectifs et familiaux qui l'accompagnent, apparurent à la une des journaux. De même, il y a deux ou trois ans, à

l'occasion d'une enquête effectuée auprès d'adolescents d'une douzaine d'années et retransmise par la télévision, je découvris que certains d'entre eux ne faisaient pas nettement la différence entre une émission passant en direct ou enregistrée et qu'ils étaient persuadés que les techniciens de la télévision *connaissaient déjà l'issue d'un match qui devait se dérouler le lendemain*. Pour eux, c'était déjà dans la boîte et donc déjà écrit. Le programme publié dans la presse en faisait foi. Et le petit perfectionnement de leur téléviseur qu'ils souhaitaient était celui qui leur permettrait de regarder l'émission du lendemain ou, pourquoi pas, celle de la semaine prochaine. Ils avaient tellement l'habitude de voyager dans le passé récent, de l'immobiliser et de le passer à l'envers, qu'ils ne voyaient pas pourquoi ce privilège ne pourrait pas être étendu à l'avenir proche.

Le jeune homme de 1955 qui commençait d'écrire *Le gambit des étoiles* avait peut-être de tels fantasmes dont il aurait pu tirer une histoire mais il savait qu'ils relevaient de l'imaginaire. Presque tout l'avenir relevait de l'imaginaire. Et c'est pourquoi il était plus fascinant, plus tentant et plus sublime qu'il ne l'est peut-être devenu aujourd'hui. En ce sens, l'avenir n'est plus ce qu'il était.

C'est peut-être pourquoi ce jeune homme choisit de situer son histoire dans un avenir très éloigné. Un avenir où les hommes auraient atteint non seulement les planètes du système solaire mais les étoiles. L'avenir proche lui

semblait trop semblable au présent, en quoi il se trompait comme je l'ai dit. Il ne décrivit donc pas un avenir réaliste. Parce que les étoiles nous sont toujours inaccessibles et qu'elles appartiennent donc toujours au domaine du rêve, son roman peut, peut-être, encore être lu aujourd'hui. Nous nous en sommes un peu rapprochés. Pas beaucoup.

Avant la découverte de la science-fiction par ce jeune homme, les étoiles étaient pour lui les étoiles. Un spectacle prodigieux et insensé dans un ciel nu d'hiver, à la campagne. Le spectacle même qu'avaient contemplé sans se lasser des milliards d'hommes avant lui et où ils avaient puisé, les uns un sens de l'émerveillement, les autres un désir de savoir. Mais parce qu'il avait lu de la science-fiction, le jeune homme y vit brusquement autre chose, un archipel de mondes, les demeures de civilisations à naître, ou déjà nées, le visage même de l'avenir, un entrelacs de routes stellaires où des vaisseaux fabuleux entrecroiseraient leurs courses. Il se sentit confusément solidaire des hommes à naître qui les atteindraient. Les étoiles lui devinrent, beaucoup plus que des objets lointains, des compagnes.

Puis elles redevinrent les étoiles. Des points de lumière dans un ciel d'hiver, à la campagne. Et comme le jeune homme n'avait pas à sa disposition d'appareil de télévision lui permettant de regarder l'émission d'un lointain avenir, il se servit de la machine à explorer dans le temps

dont il disposait, sa plume emmanchée au bout de son imagination.

Je souhaite qu'en regardant les étoiles, tous les lecteurs du *Gambit*, et beaucoup d'autres, éprouvent le même tremblement de réalité. Car c'est là que réside la signification inchangée de la science-fiction. Faire percevoir que même dans un monde en proie à la transformation permanente et donc devenue banale, il y a place pour un changement inédit, prodigieux, pour l'étonnement. En cela, la science-fiction n'est pas seulement une évasion, mais une autre façon de regarder le réel, de le découvrir neuf, de ménager dans la représentation qu'on s'en fait une ouverture sur le possible.

Je voudrais insister ici sur un point. Dans *Le gambit des étoiles*, cette ouverture, ce voyage est rendu possible par deux éléments, l'échiquier du jeu d'échecs et une drogue, le zotl. Le jeune homme n'avait pas du tout l'intention d'inciter à la consommation de substances dangereuses. Il n'en avait du reste pas l'expérience. La colle en tube qu'il utilisait abondamment lui servait seulement à construire les modèles réduits qu'il faisait voler. En 1955, la consommation de drogues ne posait guère de problèmes, car elle était presque inexistante. Les hallucinogènes de synthèse, comme le L.S.D., à quoi le zotl peut faire penser, n'existaient tout simplement pas. Le jeune homme avait simplement lu *Les portes de la perception* d'Aldous Huxley et croyait à la nécessité de s'ouvrir à d'autres réalités que la plus

immédiate. Le moyen de ce voyage est présent dans toutes les têtes. Il s'appelle l'imagination. Les livres, dont ceux de science-fiction, en sont souvent les portes. En un sens, et bien que ce n'ait pas été son intention consciente à l'époque, le jeune homme avait voulu allier un symbole de la rigueur intellectuelle, l'échiquier, et une métaphore du rêve, le zotl, pour indiquer que seule leur union pouvait ouvrir la route des étoiles.

GÉRARD KLEIN

Chapitre 1

Les recruteurs

Il avait trente-deux ans et se nommait Jerg Algan. La presque totalité de ses jours s'était passée sur Terre ; il avait sillonné les mers sur des glisseurs louches, survolé les continents à bord d'avions désuets, vestiges du siècle passé ; il s'était doré au soleil sur les plages d'Australie ; avant que le plateau désertique basculât dans l'océan, il avait chassé le dernier lion d'Afrique.

Il n'avait presque rien fait. Il n'avait jamais quitté la Terre. Jamais il n'avait franchi l'atmosphère. Entre deux vagabondages, il vivait à Dark de métiers bizarres, comme on ne peut le faire que dans la plus grande ville — la seule, à vrai dire — de la Terre.

Dark, bourgade de trente millions d'habitants, était dans la Galaxie l'unique refuge de cette sorte de gens. Pourvu qu'ils s'y tinssent tranquilles, ils pouvaient échapper à la police psychologique. La position et l'ancienneté de Dark en font, malgré la petitesse de la ville, un des plus importants ports de ce secteur de la Galaxie, et tous les trafics s'y donnent libre cours. On peut y acheter tous les êtres connus, plus quelques autres, et ceux-là même dont l'importation est interdite parce qu'ils sont présumés dangereux. A Dark, on peut goûter à toutes les drogues préparées pour des humains et pour certaines autres races. D'aucuns prétendent même qu'on peut y trouver des esclaves. Dark est le scandale permanent de la Galaxie.

Algan avait connu des hauts et des bas. Il ne se souvenait pas d'être resté plus de trois mois dans un emploi, ni d'avoir vendu deux fois la même chose. Il n'avait pas eu jusqu'alors de réelles difficultés avec la police psychologique, mais ce n'avait pas été entièrement sa faute.

Il cherchait maintenant une nouvelle occasion de partir à la découverte de quelque coin de la Terre qu'il n'eût pas encore exploré. Il existe du côté du vieux port stellaire qui n'assure plus que le trafic des proches planètes des lieux où l'on peut tomber sur une occasion inespérée. Soit que l'on rencontre un vieux fou descendu pour la première fois sur la Vieille Planète, qui désire visiter d'anciennes ruines ; soit que l'on harponne un chasseur enragé nourrissant l'ambition



*Il avait trente-deux ans
et se nommait Jerg Algan.*

d'ajouter un lapin terrestre à sa collection de trophées ; soit, dans le meilleur des cas, que l'on découvre là quelque membre égaré d'une expédition scientifique qui vous engage entre deux verres pour votre connaissance des mœurs terriennes.

Algan franchit le seuil de *L'Épée-d'Orion*, dont le nom seul fait frémir bien injustement le premier venu sur les dix planètes puritaines. Il s'assit dans le coin le plus sombre et se fit apporter à boire. Il s'affala confortablement sans quitter la porte des yeux. Au-dessus de l'entrée, se balançait l'épée d'Orion qui donnait son nom à l'établissement. Une longue tige d'acier brillant, effilée comme une aiguille, comme une antenne, et ornée de curieuses moulures étincelantes. Avait-elle réellement été une arme, des millions d'années plus tôt, sur un autre monde ? Nul n'en savait rien. Ce pouvait être aussi bien un objet d'art.

Le bar était encore presque désert. Un silence surprenant régnait. Les machines à presser le zotl elles-mêmes semblaient retenir leur chuintement.

Algan fit sonner sa monnaie sur la table.

« Un zotl », dit-il.

Il aimait, presque autant que boire la liqueur ambrée, voir les lourds pistons écraser la dure racine qui se décolore lentement tandis que le jus fumant s'écoule. La racine de zotl était l'une des rares sources de drogue dont le commerce fût licite dans certains secteurs de la Galaxie. Ses



*Il s'affala confortablement sans quitter
la porte des yeux.*

effets variaient selon les individus. Il arrivait qu'elle procurât une indicible sensation d'étrangeté et de puissance. Son effet était comparable au délire cénesthésique, cette affection nerveuse qui résulte d'un croisement des nerfs sensitifs et qui entraîne l'audition des couleurs et la vision des sons.

Algan vida lentement son verre. Le zotl lui permettait de retrouver chaque fois la même contrée imaginaire. C'était un désert gris, sous un ciel bas et vert, qu'émaillaient les contours irisés de roches mouvantes qui se déformaient au rythme des millénaires. Des soleils lointains et invisibles jouaient une musique stridente. C'était un spectacle paisible et en dehors du temps.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le bar s'était à demi rempli. Il y avait là des hommes venus de tous les coins de l'univers, des marchands de Rigel sous leurs fines blouses de métal, des navigateurs maigres et immenses, venus d'Ultrar, qui ne se déplaçaient que malaisément, écrasés par la gravité terrestre, de petits Xiens aux cheveux blonds et aux yeux bridés, des hommes venus d'Aro, avec leurs yeux sans pupilles, profonds comme des puits, leurs fronts immenses et leurs crânes chauves, et leur teint blême, presque verdâtre.

Les habits et les couleurs changeaient. Les armes affectaient toutes les formes qu'un cauchemar peut engendrer. Les parures des vêtements flamboyaient. Ainsi, *L'Épée-d'Orion* offrait un résumé de cette sorte de carnaval que devenait

Dark lorsqu'une escadre de navires marchands se posait sur le port stellaire.

Les accents eux-mêmes étaient variés, mais dans toutes les bouches sonnait la vieille langue de l'espace, conglomérat bâtard des idiomes de la Terre.

Quelqu'un s'installa à côté de Jerg. C'était un Terrien solide à la peau cuite et recuite par un bon nombre de soleils, et à la panse apparemment gonflée de tout ce qu'on peut trouver de comestible dans cette Galaxie.

« Avez-vous envie de voir du pays, camarade ? demanda l'homme, se tournant vers Algan.

— Tout dépend de l'endroit, dit Algan, méfiant.

— Vous n'avez que l'embarras du choix, camarade, si vous désirez partir. Un zotl ?

— Va toujours pour le zotl », dit Algan.

Ils burent et restèrent quelques minutes silencieux.

« Il y a de bien beaux mondes dans l'espace, dit rêveusement le gros Terrien. Pour tous les goûts.

— Je n'en doute pas, dit Algan.

— Jeune homme, quand j'avais votre âge, j'avais déjà croisé au large d'une cinquantaine de planètes. Mais je suppose que vous l'avez fait aussi. Vous êtes ici entre deux expéditions, n'est-ce pas ? L'espace, maintenant, n'est même plus une aventure. Un autre zotl ?

— Je n'ai jamais quitté la Terre, dit lentement Algan. Et je n'ai pas envie de la quitter. Pour

moi, aucun des mondes qui tournent dans l'espace ne vaudra jamais ce monde verdoyant. Cela dit, je vous remercie pour le zotl. Il faut plus d'un zotl pour éteindre un soleil, dit le proverbe, n'est-ce pas ?

— Sûr », dit le gros Terrien.

Ils restèrent un moment silencieux. Algan examina les petits yeux fouineurs et enfoncés dans un pli de chair. Il y avait en eux une étincelle qu'il n'aimait pas.

« Je suppose que vous êtes un marchand ? » dit-il.

Le Terrien éclata d'un rire gras.

« Si vous voulez, jeune homme. En une certaine façon, je suis marchand.

— Les affaires sont plutôt difficiles sur la Terre, n'est-ce pas, en ce moment ? »

La politesse est une qualité tout à fait nécessaire dans l'espace et dans les ports. Jerg Algan savait être prudent, aussi cultivait-il une exquise politesse. Et la moitié de la politesse tient en l'art de ne jamais poser brutalement une question.

« Plutôt, oui. La marchandise se fait rare. »

Le gros marchand éclata de nouveau de son rire épais. Jerg choisit de faire chorus. Cela ne fit qu'accroître l'hilarité du gros Terrien. Ses yeux disparaissaient de temps à autre derrière une vague de chair hystériquement soulevée. Algan cessa brusquement de rire.

« Vous cherchez quelque chose sur la Terre ? Je

la connais comme ma poche. Je puis peut-être vous aider.

— Sûr que tu peux m'aider, garçon. Un zotl ? »

Algan estima la familiarité déplacée, mais le zotl la lui fit admettre. Le regard enfoncé dans son rêve, planant au-dessus d'un désert gris, il entendait les gloussements de l'autre résonnant comme le fracas d'une soudaine obscurité et étouffant le chant des soleils aériens.

« Sûr que tu peux m'aider, garçon. Signe ça et tu verras du pays.

— Dans quelle direction allez-vous ? demanda pâteusement Algan.

— Là où le devoir m'appelle », ricana une vague de graisse. Quelque chose d'humide toucha le bout de ses doigts, puis il sentit qu'on les lui écrasait sur une surface dure.

« Qu'est-ce qu'il tient comme cuite ! » dit une voix étrangère. Il ouvrit les yeux. Quelqu'un lui plaça entre les doigts un cylindre de matière douce. Il ne savait pas ce que c'était. Il planait entre des falaises de perle, sous un ciel vert et bas.

« Écris ton nom, mon vieux », dit une voix affectueuse qu'il vit s'inscrire dans les nuages en efflorescences colorées.

« Tu veux voyager. Tu as une envie folle de voyager. Écris ton nom. »

De grandes pierres lumineuses se tordaient au rythme instable des millénaires, comme des tentacules essayant d'étreindre l'univers entier.

« Signe, mon garçon. Rien qu'un petit effort. »

Il essaya de se ressaisir. Il s'efforça de serrer le petit cylindre entre ses doigts. Il commença à écrire, mais c'était difficile, parce que ses yeux mi-clos percevaient les contours des lettres comme des sons.

« Encore un petit effort. »

Il tira la langue et commença à baver. Quelqu'un lui prit le bras et dit :

« Ça va. »

Algan laissa retomber sa main et crut que son bras allait se détacher tant il était lourd. Lui-même tombait entre des falaises de perle, sans fin, entraîné par l'invincible poids de sa main droite. Puis il s'effondra en avant. Ses doigts pianotèrent sur la surface dure de la table. Ses yeux fixaient le verre irisé et percevaient un son de plus en plus intense, de plus en plus strident. Et il plongeait, tourbillonnant dans un puits de perle, vers une eau verte et sous un ciel vert, enfermé dans un cylindre de perle, au plancher vert et au plafond vert, qui se rapprochaient à toute vitesse. La paroi de perle n'était plus qu'une étroite bande entre ces régions vertes, plus qu'un fil. Le puits explosa.

Il se redressa brusquement, les lumières vacillant encore dans ses prunelles. Il porta instinctivement sa main droite à son aisselle ; puis s'ébroua comme quelqu'un qui sort de l'eau.

Il n'y avait personne à côté de lui. Le gros

Terrien aux doigts boudinés pouvait tout aussi bien avoir été un rêve.

Il leva la main et fit claquer ses doigts.

« Alcool », dit-il.

Il avala le verre d'un trait et se sentit mieux. Il se leva et essaya de faire un pas. Des fourmis couraient dans ses jambes comme s'il était resté allongé des siècles. Il avait bu trop de zotl. Il fouilla ses poches et laissa quelques pièces de monnaie sur la table. Puis il se dirigea vers la porte. Quelqu'un le salua au passage et il répondit de la main en un geste las. Il trébuchait visiblement et se rattrapa, au moment de s'effondrer, au bouton de la porte.

L'air moite et poisseux de Dark l'enveloppa lorsqu'il sortit. Il cligna plusieurs fois des yeux.

Il avança péniblement dans la rue mal éclairée. Ses pieds glissaient sur les pavés usés par des millions de bottes. Mais ses yeux entraînés fouillaient sans qu'il y prît réellement garde les coins d'ombre. Dark était une ville sûre, mais jusqu'à un certain point seulement. Et il vaut mieux n'avoir jamais à connaître jusqu'à quel point exactement.

Il n'avait nulle part où aller. Il pensait passer la nuit dans un recoin de la vieille ville, là où l'on peut se coincer le dos dans une encoignure et dormir d'un œil, la main posée sur la crosse de son pistolet.

Les lumières du Vieux Port stellaire le guidaient. Il franchissait des porches, s'engageait dans de sombres passages entre des maisons plus



Le puits explosa.

anciennes que le port lui-même, évitait les embrasures trop bien éclairées. Il trébuchait parfois et profitait du bref éclair des navires en partance pour examiner le sol devant lui.

Il tendit brusquement l'oreille.

« Maintenant », cria une voix.

Plusieurs hommes se précipitèrent vers lui. Il ne les avait pas vus venir et essaya de déchirer le brouillard qui enrobait son cerveau. Au moment précis où ils allaient le saisir, il se laissa couler sur le sol, puis fonça entre leurs jambes. Cela réussit. Il se mit à courir, essayant d'apercevoir derrière lui ceux qui l'avaient attaqué.

Ses bottes sonnaient sur les dalles. Il ne pouvait guère espérer distancer ses poursuivants. Et se jeter dans l'embrasure d'une porte ouverte était dans cette partie de la ville presque aussi dangereux que se laisser rattraper. Sa seule véritable chance était de tomber sur une patrouille de la police psychologique. Mais la police ne s'aventurait que rarement la nuit dans le quartier du Vieux Port stellaire. Non qu'elle craignît pour sa propre sécurité, mais parce qu'en vérité, le besoin ne s'en faisait pas sentir. Les habitants de la vieille ville ne réclamaient pas la sécurité de la police psychologique, et la Psycho les laissait tranquilles le plus possible. Cela résultait d'une ancienne et tacite entente, qui permettait aux gens des dix planètes puritaines de critiquer les vices de la Vieille Planète.

La main droite d'Algan remonta vers son aisselle et caressa l'étui de son radiant. Un

meurtre était une chose grave et il ne le commettrait pas de gaieté de cœur à moins qu'il n'y fût contraint. De toute façon, il était inutile de raconter à la Psycho une histoire de légitime défense.

Il tourna la tête et vit qu'ils étaient tout proches. Ils ne faisaient presque aucun bruit en courant. Il distingua quatre silhouettes. D'autres suivaient peut-être. De toute manière, le combat était fini avant d'être commencé à moins qu'il ne tirât.

Il se jeta brusquement dans une ruelle adjacente qui dévalait par un escalier aux marches immenses sur le port stellaire. Mais il savait qu'il n'atteindrait jamais les portes de bronze. Il entendit rire derrière lui. Cela le fit bouillir de rage et il pressa l'allure. Il espéra une seconde les avoir semés dans ce sinueux défilé de pierre, mais il n'y avait d'issue nulle part. Il ne pouvait que sauter de marche en marche, fuyant entre ces murs aveugles, sous un mince ruban de ciel et d'étoiles, tâchant d'imaginer qui ils étaient et pourquoi ils voulaient l'avoir, et où ils se trouvaient maintenant.

Il s'essoufflait rapidement. Sa main droite fit jouer le radiant dans son étui. Peut-être était-il temps maintenant qu'il s'arrête et qu'il livre bataille ? Ou peut-être était-il plus proche du port qu'il ne le pensait ? Ils ne lui laissèrent pas le temps de choisir. Ils tirèrent les premiers. Ils ne voulaient pas le tuer. Mais une boule lourde et gluante vint le frapper à la nuque, tandis que des

bandelettes aussi résistantes que de l'acier s'em-mêlaient dans ses jambes. Il tomba en avant, ses mains cherchèrent le sol. Il s'efforça de rouler en boule le long des murs, de marche en marche, et d'atteindre en même temps son radiant. Mais le choc sur sa nuque le paralysait et un nouveau flot de bandelettes entravait ses bras. Il parvint à dégager le radiant et tira. Rien ne se produisit. Ses doigts écrasèrent la crosse contre sa paume, mais la rafale ne partit pas. Tandis qu'il sombrait dans l'obscurité, il palpa la crosse de son arme. Le chargeur manquait.

Il lança l'arme, qui rebondit de marche en marche pendant un bref instant. Puis des mains le palpèrent.

« C'est lui, dit une voix.

— Alors sonne-le. »

Une ventouse se colla derrière son oreille droite. Le mince ruban de ciel et d'étoiles se mit à tourner et devint vert, tandis que les murs sombres s'éclaircissaient jusqu'à prendre une teinte gris perle.

« Bonne nuit », bredouilla-t-il, et il s'endormit.

Il dérivait au sein d'un nuage gris et se demandait ce qu'il faisait là. Il s'éveilla, chercha immédiatement son pistolet et ne le trouva pas. Puis il se rendit compte qu'il était nu et allongé sur une couchette dans une pièce aux murs blancs et aveugles.

Il se redressa sur les coudes. La situation réclamait quelques éclaircissements. Algan se

souvenait vaguement de s'être battu la veille, mais jamais, lorsque cela lui était arrivé auparavant, il ne s'était retrouvé dans une pièce semblable qui avait toutes les apparences d'une cellule.

Peut-être la police psychologique l'avait-elle ramassé. Il n'aimait pas cette idée. A moins qu'il n'ait été blessé et qu'on l'ait amené à l'hôpital du port pour le soigner. Peut-être avait-il fait une cure de sommeil. Il se sentait particulièrement en forme.

A bien réfléchir, la pièce ressemblait tout à fait à celles du port stellaire qu'il avait eu l'occasion de visiter. Elle ne présentait en elle-même rien d'inquiétant à ceci près qu'elle ne semblait pas comporter d'ouverture, ni porte, ni fenêtre, ni trappe dans le plafond. Il ne s'inquiéta pas outre mesure. Puisqu'on l'avait fait entrer, il trouverait bien un moyen de sortir. A plus d'un titre, le vol de ses vêtements se révélait bien plus ennuyeux. Mais était-ce réellement un vol ?

Il essaya de se rappeler ce qui lui était arrivé en dernier. Il se frotta machinalement le crâne derrière l'oreille droite et il se souvint brusquement qu'il avait pris un coup de sonneur. Cela même était plus inquiétant que la perte de ses vêtements. Seule la police possédait des sonneurs et dans l'ensemble, elle les gardait assez bien pour qu'une vulgaire bande de voleurs ne pût s'en procurer un. Il y avait gros à parier qu'il se trouvait présentement dans les mains de la Psycho.

L'ennui, avec ces murs nus, c'était qu'il était impossible de prévoir de quel côté ils allaient s'ouvrir. Algan espéra qu'on ne lui voulait pas le moindre mal, et se dit que s'ils avaient voulu le tuer, ils auraient pu le faire bien plus facilement lorsqu'il se trouvait dans le coma.

Il s'allongea de nouveau sur la couchette et attendit. Il manquait d'information pour préparer une fuite ou une défense quelconque. Et si la Psycho tenait à l'avoir, il y avait au moins cinq points sur lesquels elle pouvait le coincer sans qu'il eût seulement à ouvrir la bouche pour nier ou avouer.

Puis la paroi en face de lui s'éclaircit et devint transparente. Il dominait le port stellaire, et au fond, entre les hautes nefs tendues vers le ciel, tout au bout de l'immense plaine de ciment, marquant la frontière entre l'ordre de l'espace et le chaos de la ville, étincelaient les grandes portes de bronze.

Le mur, à sa droite, s'ouvrit comme une étoffe que l'on déchire.

« Levez-vous et suivez le couloir », dit une voix.

Il obéit. Le boyau étroit et faiblement éclairé se refermait derrière lui. C'était un sens unique.

Il arriva dans une petite pièce où l'obscurité était complète. Tandis qu'il essayait de s'orienter, quelque chose de tiède s'enroula autour de son bras. Il ne résista pas. Il sentit la douleur légère d'une piqûre. Puis une pluie douce tomba sur lui. La chaleur de rayonnements invisibles le sécha.

Le mur s'ouvrit de nouveau devant lui et il s'engagea dans un couloir large et brillamment éclairé. Le couloir conduisait dans une petite pièce. Des vêtements étaient accrochés au mur. Algan vit qu'il s'agissait d'un uniforme de navigateur.

« Habillez-vous », dit la voix.

Il mit rapidement l'uniforme. Il n'avait pas ouvert une seule fois la bouche pour protester parce qu'il savait que c'était inutile.

Il se remit en marche dans un nouveau couloir. Il semblait que l'immeuble fût une espèce de bloc de pâte dans lequel se découpaient à volonté des vides. Puis les parois du boyau s'écartèrent brusquement, et il s'arrêta, clignant des yeux, suspendu au-dessus du vide, planant en pleine lumière du jour à trois hauteurs de fusée au-dessus du port.

Du moins, il le crut. Car en fait, il se trouvait dans une grande salle dont un mur entier était une immense fenêtre ouverte sur la vie mécanique du port. Ses yeux s'accoutumèrent à la lumière. Un homme en blouse bleue était assis derrière un immense bureau blanc et semblait attendre.

« Bonjour, dit-il. Admirez le port autant qu'il vous plaira. Je suppose que c'est une excellente entrée en matière. »

Algan ne répondit pas tout de suite. Il était réellement fasciné par le port et par les immenses nefs. Du reste, il ne savait que répondre. C'était la première fois qu'il pénétrait dans le port

stellaire. D'habitude, les gens comme lui en étaient plutôt tenus à l'écart.

« Je suggère que nous ayons une petite conversation, dit-il doucement.

— Je suis heureux que vous le preniez ainsi, dit l'homme en bleu. Je suis obligé de raisonner tant de gens qui viennent ici pour la première fois que ma fonction en devient presque désagréable. Asseyez-vous, je vous en prie. »

Algan s'installa dans un fauteuil blanc.

« Je vous écoute », dit-il.

L'homme en bleu eut l'air quelque peu embarrassé.

« Eh bien, je supposais que vous aviez quelques questions à poser.

— J'ai surtout faim », dit Algan.

Il n'était pas pressé de s'expliquer. Il savourait le fauteuil, le tapis aux dessins infiniment complexes, le splendide bureau blanc, et surtout le panorama du port stellaire.

« Comme vous voudrez », dit l'homme en bleu, pressant un bouton.

Il regarda Algan manger, sans parler. Lorsque Algan eut fini, il se leva et se tourna face à la baie.

« Comment vous nommez-vous ? demanda Algan, et qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre hospitalité ?

— Nous y venons tout de même », dit l'homme en bleu. Ses yeux gris et mobiles fouillaient le visage d'Algan. « Mon nom est Tial, Jor Tial. Je pense que ça n'a pas grande

importance pour vous. Vous semblez résigné à votre sort.

— Quel sort ? » demanda Algan, froidement. Quoiqu'il s'efforçât de ne pas avoir l'air inquiet, il commençait à se sentir nerveux.

« Un bien beau sort, dit Tial, avec un grand geste qui englobait le bureau, le port et les fusées. La conquête de l'espace.

— Vous vous moquez de moi, dit Algan. Je ne quitterai jamais la Terre.

— Voyons, dit Tial, ne parlez pas ainsi. Vous avez signé, oui ou non ?

— Signé ? » fit Algan.

Brusquement, il comprit. Il avait été joué par un recruteur. Le gros Terrien de la veille l'avait soûlé pour lui extorquer une signature et, maintenant, il était bon pour l'espace, pour n'importe quelle planète après une interminable croisière sur un rafiot à moitié détruit. Il sentit la colère monter en lui. Il avait entendu parler d'histoires semblables, dans le vieux port, mais jamais il n'y avait prêté attention. Lorsque quelqu'un disparaissait des vieux quartiers de Dark, personne ne posait de question ; il pouvait tout aussi bien revenir un an plus tard assez riche pour acheter la moitié d'un continent de la Vieille Planète, ou bien s'évanouir en fumée dans l'air épais de Dark. Il avait cru si longtemps que les Galaxiens laissaient purement et simplement choir les habitants de la Vieille Planète.

« Il semble que vous ayez compris, maintenant. Peut-être certains détails vous échappent-ils

encore ? Je puis vous lire le contrat. D'habitude, les signataires l'acceptent, hum... mettons, de confiance. Ils ne prennent même pas la peine d'en connaître les clauses. Je puis vous assurer pourtant qu'elles en valent la peine.

— C'est illégal, dit Algan. Cela ne va pas se passer comme ça. Il y a encore des juges sur Terre.

— Je le suppose, dit Tial. Et ils sont capables d'apprécier un contrat en bonne et due forme.

— Il m'a été extorqué, dit Algan. Je ne vous apprends rien, je présume.

— Les juges seraient très heureux de l'apprendre. Extorqué, dites-vous. Sous l'empire de la violence ? En êtes-vous bien sûr ?

— Pas question de violence là-dedans. J'ai été drogué.

— Contre votre volonté ?

— Pas exactement. D'ailleurs vous savez mieux que moi ce qui m'est arrivé. Tout ce que je veux, c'est un jury. Je porte plainte.

— Avant que vous ne fassiez quoi que ce soit, je serai ravi de vous conseiller », dit Tial.

Sa voix était égale et froide. Algan se dit que son affaire devait être mauvaise.

« Vous reconnaissez vous être drogué vous-même, je présume ? Vous prétendez que quelqu'un a profité de votre état pour vous faire signer ce papier. C'est bien votre point de vue ?

— Pas exactement, dit Algan. Un homme m'a offert plusieurs zotls. Il avait l'air de tenir beaucoup à ce que j'accepte de boire avec lui. J'ai

voulu l'obliger. Puis le salaud en a indignement profité. Je suppose qu'il gagne quelque chose à ce petit commerce.

— Vous avez accepté cette... drogue de votre plein gré, n'est-ce pas ? »

Algan acquiesça.

« Vous reconnaissez en avoir absorbé plus qu'il n'en fallait pour perdre le contrôle de vos actes.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Moi si. Se droguer est un délit. Perdre le contrôle de ses actes est un délit. Je veux bien croire à l'existence de cet homme. Pouvez-vous me l'amener pieds et poings liés ? Je suppose que la police psychologique serait ravie de le faire pour vous, mais vous savez qu'elle entend laisser les gens du Vieux Port tranquilles. Les gens comme vous. A l'intérieur de certaines limites, bien entendu. Alors, préférez-vous être arrêté par la police psychologique pour absorption excessive de drogue et être jugé par un jury en fraîche provenance des planètes puritaines, ou accepter les termes du contrat ? Je pense que le jury vous enverrait passer quelques laborieuses années sur une planète neuve. Ils n'éprouvent pas une très grande sympathie pour les drogués, vous savez, les gens des planètes puritaines. Ou bien préférez-vous passer dix glorieuses années dans l'espace, aux frais du gouvernement, grassement payé ? Vous aimez les aventures, je crois. Ne soyez pas rétrograde. Allez les chercher dans l'espace.

— C'est un coup bien monté, dit Algan. Je suppose que tout le monde est d'accord, la police psychologique, les autorités du port, le département spatial, et le gouvernement lui-même. Je peux juste dire « au revoir, monsieur » et partir. »

Il se leva et fixa le lointain point de lumière des tuyères d'une nef. Par-delà les portes de bronze, la ville s'étalait sur les collines, grouillante, désordonnée, faite de cubes multicolores et entassés au hasard, la ville qu'il ne reverrait pas avant dix ans. La ville inaccessible. Entre elle et lui, il y avait déjà des dizaines d'années-lumière d'espace et de vide, des centaines de soleils, la possibilité de nombreux naufrages, d'imprévisibles dangers, d'êtres puissants, inconnus et hostiles.

Et derrière la ville, c'étaient des océans verts et les vertes plaines de la Terre, et ses ruines indéchiffrables, ses civilisations englouties sous une marée de mousse, envahies par les grands glaciers du Nord, ses villes mortes et leurs secrets à jamais perdus. Il n'y avait pas, se dit Algan, il ne pouvait pas y avoir dans l'univers deux planètes comme la Terre. Quelque chose naquit en lui. C'était un besoin de vengeance, un germe qui allait grandir silencieusement durant toutes ces années passées dans le vide et qui exploserait un jour et détruirait ce port, cette froide inhumanité des Galaxiens. Ils paieraient leur dû quand leur temps serait venu. Mais maintenant, il était trop tôt, beaucoup trop tôt.

« J'ai été enlevé, dit Algan, sourdement. J'ai été enlevé. Je ne suis pas venu ici de mon plein gré. Vous ne pouvez pas nier cela, au moins.

— Si vous tenez à appeler les choses ainsi, vous avez été enlevé. Officiellement, vous avez été ramassé par une patrouille de la police psychologique, et vous n'avez dû qu'à votre contrat d'avoir été amené ici. Normalement vous auriez dû être jugé. Mais dans leur grande mansuétude, les responsables de la police ont estimé que vous aviez le droit de fêter votre départ et ils ont consenti à fermer les yeux. Naturellement, si vous portez plainte, ils seront obligés de parler. Contre leur gré, croyez-le bien.

— Si la Galaxie entière savait comment on recrute les pionniers, dit Algan, si seulement elle savait !

— Oh ! bien des gens le savent. Et de toute façon la parole d'un habitant du vieux Dark n'a pas beaucoup de poids, dans l'espace. Je suppose qu'ils vous riront au nez si vous racontez votre histoire. A moins qu'ils ne vous flanquent une raclée lorsqu'ils sauront d'où vous venez. Les éléments rétrogrades dans votre genre ne sont pas bien vus dans la Galaxie. Il vaudrait mieux pour vous que vous soyez discret. »

Algan s'appuya contre la grande glace. La fureur le dévorait. Il souhaitait briser la vitre et plonger vers ce sol de porcelaine, mille pieds plus bas. Il souhaitait voir les nefs exploser et brûler, et les marins courir dans toutes les directions du

port détruit, tandis que la ville les contemplerait, à l'abri des grandes portes de bronze.

L'espace était une prison. Il le savait. Il allait dériver dix années dans cette prison, l'angoisse et la rage au cœur, avec, dans l'esprit, l'image des portes scintillantes et de la vieille et libre ville grondant sur la Terre de sa vie sauvage et ancienne.

« Je comprends ce que vous ressentez, dit Tial. J'en ai vu d'autres, mais rarement comme vous. La plupart hurlent, crient, menacent, supplient. Mais au bout de trois mois ils se sentent dans l'espace comme chez eux. J'espère qu'il en sera de même pour vous. Franchement, je n'en suis pas sûr. J'espère que vous trouverez ailleurs, sur un autre monde, quelque chose de semblable à cette ville. Je crois qu'elle aura bien changé lorsque vous reviendrez. Dans mille ans. »

Algan tourna lentement la tête. Ses yeux brillaient. Mille ans. C'était cette chute, cette fuite dans le temps qu'il redoutait le plus, et dont jamais il n'avait voulu parler. Dix ans à la vitesse de la lumière, et mille ans ici. Le port presque inchangé et la ville sans doute disparue.

« Je serai mort, dit Tial, lorsque vous reviendrez, si vous tenez à revoir la Terre. Et tout le monde m'aura oublié, ici. J'espère que vous ne me haïrez plus, alors. De toute façon cela n'aura plus la moindre importance. Il y aura d'autres hommes, et ils feront les mêmes choses simples et difficiles. Voyez-vous, je me dis quelquefois que nous ne sommes pas tellement perdus dans

l'espace, mais bien dans le temps. Il y a deux mille cinq cents ans, lorsque les hommes ont commencé d'entreprendre les grands voyages à la surface de la Terre, sur des navires mus par le vent, la distance d'un endroit à son antipode était quelque chose de presque aussi infranchissable que le mur de son cachot pour un prisonnier. Et maintenant nous dérivons entre les étoiles. Mais le temps nous tient, de la même façon, et mille fois pire.

— Taisez-vous, dit Algan, taisez-vous ! »

Ces années sonnaient à ses oreilles comme autant de grains de sable frappant la mince paroi de verre d'un sablier. Cela n'avait pas de sens. Mille ans. Les glaciers pouvaient s'étendre, et les océans monter ou s'assécher. Les gens qu'il connaissait sur la Terre seraient morts. Sur les mondes nouveaux, chacun vivait en solitaire, travaillait, faisait du commerce selon son temps propre. Les navires emportaient et remportaient le flux et le reflux des ans. Sur les planètes puritaines, le mariage était interdit par la loi, à cause de ses conséquences immorales ; un mois de voyage rendait le fils plus âgé que le père.

Et c'était logique. Les hommes étaient lancés comme de la poussière à la face des étoiles. Si faibles, si seuls.

Mais lui, Algan, était le produit de la vieille Terre. Cela ne pouvait pas lui arriver. Il ne pourrait jamais admettre cela. L'univers était pour lui une sphère limitée, et un horizon courbe,

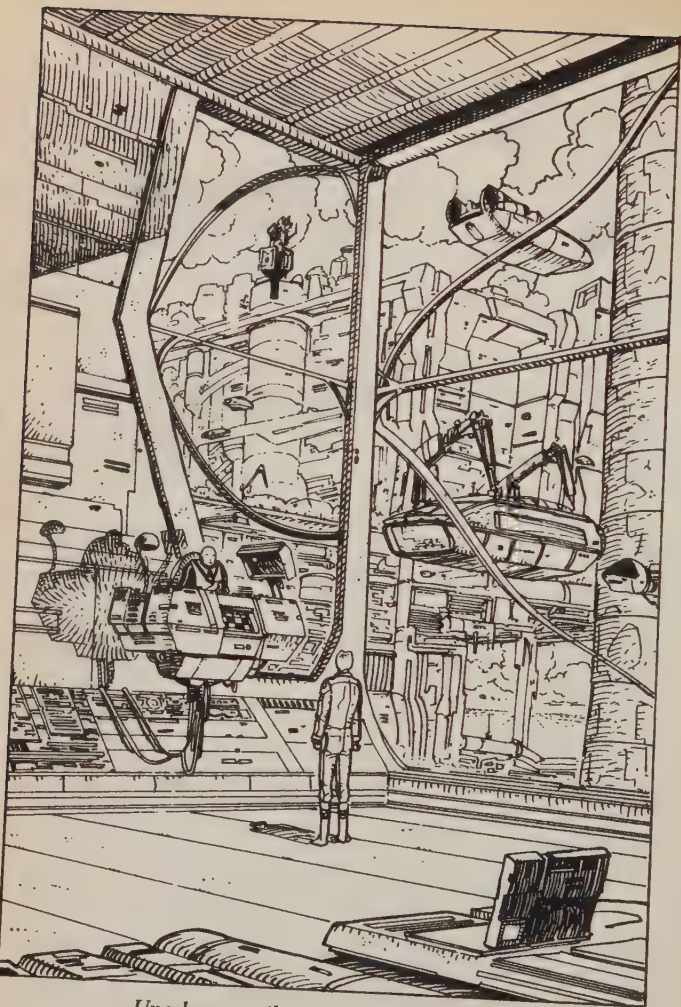
et des amitiés durant toute une vie, une vieille maison de famille, et la terre des ancêtres.

« Attitude rétrograde, bestiale », disaient les gens des planètes puritaines, avec un rictus de dégoût.

Peut-être. Peut-être avaient-ils raison. Peut-être l'homme devait-il changer. S'élargir à la dimension de son nouvel habitat, la Galaxie, à peine exploré en cinq siècles d'histoire de l'espace.

Mais cela c'était le futur. Et comme tous les habitants des vieilles villes, comme le peuple entier et méprisé de la Terre, Algan se sentait l'homme du Passé.

« Je n'aime pas les méthodes du gouvernement, disait doucement Tial. Mais j'estime qu'elles sont bonnes, en une certaine façon. Je suis, moi aussi, un homme du Passé, à ma manière, différente de la vôtre, car je ne suis pas né sur cette planète. J'essaie de vous comprendre. Je sais qu'après moi viendront d'autres hommes qui traiteront plus durement les gens des vieilles villes, qui ne comprendront plus rien de ce qu'était la gloire de la Terre. Je voudrais que vous le sachiez. Les gens comme vous sont condamnés, Jerg. Pour mille ans au moins. Mille années de ce monde. Lorsque vous reviendrez, il n'y aura plus personne ici qui puisse vous comprendre. Mais peut-être certaines des planètes nouvelles auront-elles une histoire alors ? Une histoire différente, plus lente, plus pacifique peut-être que celle de la Terre, mais une histoire tout de même. Nous sommes si peu



*Une longue vibration ébranla le port.
Une nef décollait...*

encore dans l'espace. Il y a dans la Galaxie plus de mondes habitables qu'il n'existe d'hommes. Notre empire est fragile. C'est pourquoi nous sommes obligés d'envoyer au loin même ceux qui ne désirent pas quitter leur monde. Nous ne sommes qu'une solution terriblement diluée dans le vide. Il faut comprendre, Jerg. »

« J'ai mille ans pour détruire tout cela, pensait Algan. Mille ans ou dix ans. C'est la même chose. »

Une longue vibration ébranla le port. Une nef décollait sur les piliers de feu jaillissant des tuyères. Le ciel parut s'assombrir lorsqu'elle monta majestueusement dans l'atmosphère. Lorsqu'elle atteindrait une altitude de mille kilomètres, dans le vide presque absolu, ses réacteurs s'éteindraient et son propulseur nucléaire entrerait en action. Elle accélérerait jusqu'à atteindre presque la vitesse de la lumière — et le temps s'endormirait pour ses passagers —, puis elle sauterait dans un espace latéral, et là, inerte, durant le long sommeil de son équipage, elle dériverait, en dehors du temps, emportée par l'un des grands courants de l'univers, vers son objectif lointain et peut-être encore inexploré.

« Je vous souhaite un bon voyage, Algan, dit Jor Tial.

— Merci », dit froidement Algan. Mais il ne chercha pas le regard de Tial. Ses yeux fouillaient le ciel.

Chapitre 2

Le port stellaire

L'univers était sillonné d'autant de fils invisibles qu'il était de trajectoires concevables pour un navire. Ces fils formaient comme une toile. Chacun des nœuds de cette toile était un monde, un port. Et le plus ancien de tous ces nœuds stellaires, celui d'où étaient partis les premiers navires en quête de mondes inimaginables, était le port de Dark. Ç'avait été comme une explosion de spores en ces temps héroïques. Avec les siècles, l'expansion s'était ralentie. Non que tous les mondes fussent explorés ou que tous les mondes explorés fussent peuplés, mais parce que les hommes se faisaient rares. Des systèmes entiers n'étaient peuplés que de quelques familles. Les planètes les plus peuplées ne comptaient pas cent millions d'habitants, quoiqu'il existât dans la

Galaxie plusieurs villes de plus de cinquante millions d'hommes.

C'était un temps fait de paradoxes. Celui de ces villes énormes et de ces planètes désertes n'était pas l'un des moindres. Mais l'activité même d'un port, de par sa dimension, exigeait la présence d'un toujours plus grand nombre d'hommes. Les Machines avaient constitué une ébauche de solution. Dans les temps héroïques, alors que pour un marin à bord d'une nef stellaire, il fallait dix mille hommes à terre pour entretenir et réparer les agencements du port, l'histoire avait connu des villes de cent millions d'habitants, s'étalant sur la face entière d'un continent. Mais les Machines avaient permis d'envoyer la plus grande partie des habitants des villes à la conquête des mondes neufs. Les plus anciennes villes, comme Dark sur la Terre, Tugar sur Mars, Olnir sur Tetla, n'étaient que les ombres des capitales colossales qu'elles avaient été jadis. Ç'avait été, et c'était encore, mais sur des marches plus lointaines, un temps de conquête et de splendeur. Un homme pouvait y être son propre maître, mais sa vie ne pesait pas lourd.

Il arrivait qu'une région stellaire entière se tût. L'on ne savait parfois qu'avec un siècle de retard ce qu'étaient devenus ses habitants. Ils avaient parfois disparu et la planète était classée dangereuse. Parfois, ils avaient seulement abandonné toute civilisation technique et avaient négligé de faire fonctionner la transradio. Les sociologues étudiaient avec une vive attention ces néo-

primitifs lorsque leur attention n'était pas retenue ailleurs par la multiplicité des mondes et des sociétés qui s'édifiaient, vivaient et mouraient.

L'humanité essaimait dans l'espace, mais elle s'égarait aussi dans le Temps. Les planètes elles-mêmes ne voyaient pas le temps s'écouler à la même vitesse selon que leurs masses ou les vitesses avec lesquelles elles parcouraient leurs orbites différaient, ou selon qu'elles se trouvaient plus ou moins loin du centre de la Galaxie. Et la partie des voyages spatiaux qui s'effectuait à la vitesse de la lumière tendait d'étranges pièges chronologiques aux voyageurs. L'Histoire en tant que déroulement continu n'avait plus de sens. Durant ces cinq siècles de conquête, mesurés en temps de la Terre, l'Histoire avait été une sorte de matière fibreuse dans laquelle il était malaisé de discerner la cause et l'effet. Les guerres avaient perdu tout sens. Le gouvernement central n'était plus guère qu'un symbole d'unité qu'évoquait chaque pouvoir local. Mais ce gouvernement central, installé sur une planète géante dans la région de Bételgeuse, était un symbole efficace et durable aussi bien dans l'espace que dans le temps. Il semblait que les rayons de l'immense étoile rouge, visible d'un bout à l'autre de la Galaxie humaine, portassent au loin les volontés de l'autorité centrale. Bien que la planète du gouvernement ne tournât point autour de la géante rouge, mais autour d'une étoile mineure, toute proche, spatialement parlant, les siècles avaient consacré la confusion ;

c'était vers Bételgeuse que se tournaient les regards craintifs ou étonnés de ceux qui redoutaient ou admiraient le centre de la plus vaste civilisation humaine. C'était le nom de Bételgeuse qu'on se chuchotait, comme si l'éclat de l'étoile avait témoigné de la puissance de ses voisins.

Si des cultures et des civilisations originales avaient pu s'édifier sur chaque planète, le gouvernement central n'aurait pu, cependant, durer ni maintenir son influence.

Mais cette distorsion dans le temps de toutes les sociétés humaines qui dépendaient des voyages intersidéraux avait empêché la naissance de particularismes. Il existait au travers de toute la Galaxie une sorte de fidélité traditionnelle au gouvernement central de Bételgeuse parce que sa pérennité en faisait la seule chose dont on pût être sûr dans ces temps de permanente dislocation.

Le gouvernement central envoyait ses fonctionnaires, ses chercheurs et ses pionniers dans tous les mondes connus de la Galaxie. Lorsqu'ils revenaient, porteurs de résultats vieux de plusieurs siècles, les hommes qui décidaient du sort de la Galaxie, sur Bételgeuse, avaient changé. Les noms de ceux qui avaient décidé de leur départ étaient même le plus souvent oubliés. Mais cela importait peu. Les archives et les résultats s'entassaient dans les mémoires géantes des ordinateurs de Bételgeuse, et les plans s'édifiaient, minutieusement, destinés à s'exécuter

cinq cents ans plus tard dans un secteur lointain de la Galaxie.

Car le problème de l'Homme, pour survivre au sein de la Galaxie, était de la connaître. Le risque était de négliger les dangers. Il était nécessaire de s'y habituer, mais sans jamais les oublier. Les premiers explorateurs étaient morts dans des proportions effrayantes soit parce qu'ils n'avaient rien vu de ce qui les menaçait, soit parce qu'ils avaient été trop affolés pour réagir. La tâche du gouvernement central était de mettre sur pied un entraînement qui pût assurer la survie du plus grand nombre des pionniers.

Algan crut qu'il ne survivrait pas à l'entraînement. Avant même d'avoir quitté le port, tandis qu'il peinait dans les profondeurs des immenses caves, il pensait qu'il ne reverrait jamais Dark. Mais les biologistes et les psychologues avaient soigneusement composé leurs programmes et les avaient fixés à la limite de la résistance humaine. L'espace lui-même s'inquiète peu de cette limite.

Les épreuves portaient à la fois sur la résistance physique et mentale des sujets.

La première fois qu'Algan fut ficelé dans le grand fauteuil, il commença par plaisanter. Puis, vers la troisième minute, il se mit à hurler :

« Laissez-moi sortir d'ici. Arrêtez votre mécanique. »

Mais ils n'en firent rien, tandis qu'il les couvrait d'injures. Ils savaient ce qu'Algan éprouvait, car ils étaient passés eux aussi par le grand fauteuil. Ils savaient aussi que c'était pour Algan la seule chance d'échapper à la folie lorsqu'il se trouverait placé dans certaines conditions. Ils savaient enfin qu'Algan, plus tard, considérerait ces mêmes conditions comme extrêmement agréables et reposantes à côté de ce qu'il endurerait. Ils espéraient seulement pour Algan qu'ils ne s'étaient pas trompés lorsqu'ils l'avaient étudié.

Algan avait l'impression de tomber dans un espace infini et obscur où ne brillait pas même une étoile. Il tombait sans fin. Son estomac se tordait. Son cœur s'accélérait selon les ordres qui lui étaient transmis par les électrodes du fauteuil.

Algan hurlait.

« Laissez-moi sortir. Arrêtez. »

Il tombait sans fin. Ce n'était qu'une simple chute, mais au sein du néant. Rien qu'il puisse attraper et déchirer dans sa fureur. Il savait, à chaque instant, qu'il allait s'écraser sur un corps immense et sombre qu'il devinait juste au-dessous de lui. Mais la fin de la chute ne venait pas, reculée de seconde en seconde. Il crut qu'il était devenu aveugle.

Vers la quatorzième minute, il s'arrêta de crier parce que sa gorge était trop sèche pour émettre un son. Il savait qu'il venait de franchir les limites de l'univers. Il savait qu'il tomberait maintenant

sans fin. Il n'avait plus besoin d'avoir peur, parce que quelque chose de pire que la peur venait de la remplacer dans son crâne.

Vers la seizième minute, il eut l'impression qu'il n'était plus qu'un point. Il essaya de se souvenir du temps où il avait des mains et des jambes mobiles, mais c'était trop ancien et trop incroyable.

Aux alentours de la dix-huitième minute, il crut qu'il était en train de gonfler.

C'était une intolérable sensation que d'être un point en expansion. Il finit par occuper, tout en tombant, un espace infini, dans un grand écartèlement de ses nerfs.

Vers la vingt et unième minute, il sentit qu'il explosait. D'infinies parcelles de lui-même voltagaient au-delà de tout espace imaginable. Il devint un brouillard infiniment ténu. Son esprit essayait de suivre dans leur course chacune de ces particules et de les retenir, mais il s'y épuisait en vain. Puis il céda lui aussi.

Il n'y avait plus rien de cohérent ni d'ordonné en Algan. Il n'était plus que chaos et désordre. Un peu moins d'une demi-heure de chute totale avait eu raison de lui. Il était détruit, désintégré.

Le peu de conscience qui demeurait en ce qui avait été Algan comprit que l'univers était un ensemble hostile. Et cette compréhension lui rendit de la force. Un noyau d'intelligence soutenu par cette ultime connaissance commença à réorganiser des souvenirs épars, une expérience

ancienne. Une flamme de haine se mit à brûler dans le cerveau d'Algan. La chute lui apparut soudainement sans importance. Il retrouva lentement le chemin de ses propres nerfs. La haine le forçait à découvrir, profondément enfouies, de nouvelles réserves de force et d'équilibre.

C'était ce qu'avaient voulu les experts. Plusieurs voies conduisaient au même résultat. Certains avaient franchi les épreuves, des siècles plus tôt, avec la seule arme de leur enthousiasme pour de nouveaux mondes.

Chez d'autres, la peur seule avait agi, les forçant à trouver en eux-mêmes de quoi la surmonter.

Mais les chemins de l'ombre avaient conduit Algan en d'autres régions, par d'autres détours. Et, si les experts avaient pu sonder l'esprit de Jerg Algan, peut-être auraient-ils été moins satisfaits.

Car au moment où il atteignit le noyau de son être, la haine s'empara de toute son énergie. Ses nerfs obéirent. Ses glandes déversèrent des produits complexes dans ses veines.

Vers la trente-sixième minute, il se retrouva entièrement, au travers de la haine. Il avait plus appris pendant les cinq dernières minutes à propos de l'homme et de l'univers que pendant ses trente-deux années précédentes de vie.

Il se relaxa. Il cessa de tomber. Il sortit brusquement de la nuit.

Lorsqu'ils accoururent vers lui pour le tirer chancelant du grand fauteuil, ils commirent

l'erreur de ne point remarquer dans ses yeux un éclat froid, avant qu'il ne s'évanouît.



Le grand fauteuil constituait l'aboutissement de l'art de l'illusion. Ses électrodes se substituaient au monde réel et pouvaient suggérer n'importe quel univers imaginable, grotesque ou terrifiant. Sur certaines planètes, des versions simplifiées du fauteuil étaient en usage dans les salles de spectacle. Sur d'autres, ou parfois sur les mêmes, le fauteuil servait d'instrument de torture. Dans tous les ports, il était utilisé pour éprouver les pilotes et les pionniers.

Le fauteuil était le résultat de trois siècles de recherches dans le domaine nerveux. Il permettait de contrôler chaque fibre, de faire ou de défaire une multitude de synapses. Il constituait dans le cas de névroses rebelles le seul traitement existant, pourvu toutefois que les malades lui survivent.

Le fauteuil était un univers à lui tout seul. La légende racontait que le grand Tulgar lui-même, qui avait construit le premier fauteuil en vérifiant certains principes énoncés dix siècles plus tôt par le génial précurseur Berger, s'était suicidé après avoir essayé son œuvre sans lui avoir trouvé d'autre utilité que celle d'un paradis et d'un enfer potentiels et indissolublement réunis. Mais à peine un siècle plus tard, lorsque la Conquête commença, on se souvint de Tulgar et l'on alla

dénicher dans le grenier d'une université le fauteuil qui contenait toutes les merveilles et toutes les terreurs de l'univers.



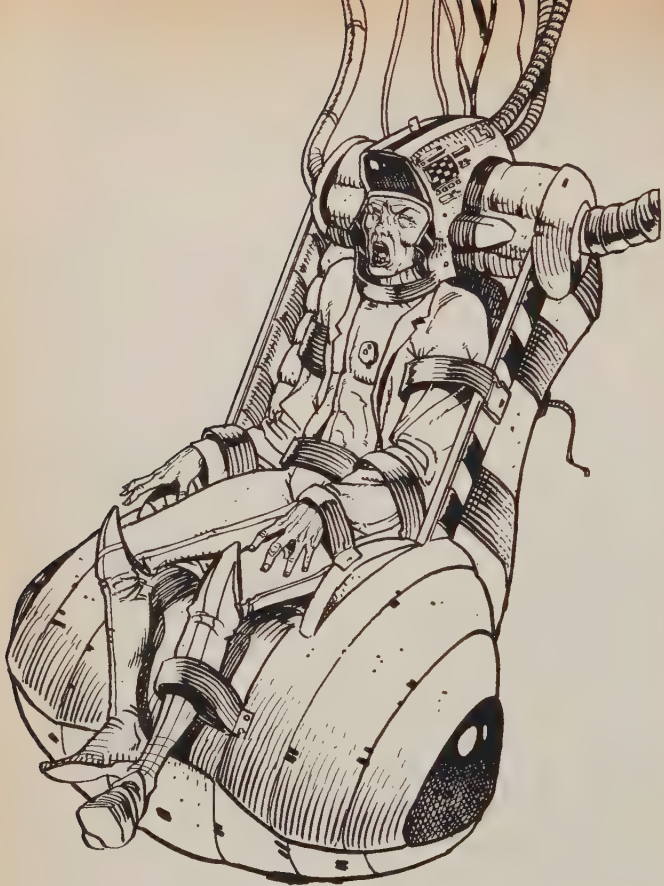
Algan apprit à tomber au sein de la nuit la plus obscure et à prendre conscience de l'immensité de l'espace qui l'entourait sans ciller.

La haine était sa bouée de sauvetage. Il ne savait pas au début qui haïr au juste, et sa haine était un sentiment brut, informe, vital. Puis il se mit à détester le port, cet élément étranger imposé à la vieille planète, et à imaginer froidement sa destruction. Mais sa colère froide remonta bientôt vers ceux qui avaient construit le port. Vers la deuxième semaine d'entraînement, alors qu'il avait l'impression d'avoir passé dix ans dans les régions souterraines du port stellaire, il décida de détruire le gouvernement central.

La conquête des étoiles et des mondes étrangers ne signifiait rien pour lui. Il savait seulement qu'on l'arrachait de force à la Terre. Eh bien, il serait le grain de sable qui détraquerait lentement et méthodiquement la grande mécanique humaine jetée à l'assaut des étoiles.



Lorsqu'il eut appris à maîtriser la nuit et la chute, on le lâcha sur des mondes hostiles ou seulement différents de tout ce qu'il connaissait.



Le fauteuil servait d'instrument de torture.

Un jour, il descendit en planant vers une immense surface étincelante. Il se retrouva allongé sur le sol, incapable de faire un mouvement. Il savait qu'il devait se lever et

marcher, mais il était collé à cette énorme sphère de métal, plus vaste que la Terre, et le ciel noir et lourd, semé d'étoiles, l'écrasait.

Il se redressa péniblement sur les genoux. L'air était sec et froid, si sec et si froid qu'il lui brûlait et lui déchirait les poumons.

Il devait marcher dans une certaine direction, mais il ne pouvait même pas bouger ni faire un pas. La peur l'entourait, le submergeait comme une vague, et il n'y avait rien nulle part qu'il pût craindre. Pas un seul obstacle sur cette plaine qu'il pût observer, terrifié.

La peur était en lui. Il était seul. Jamais il n'avait redouté la solitude. Il avait franchi seul d'énormes distances à la surface des océans et des continents de la Terre. Mais ce n'était pas comparable avec ce qu'il éprouvait ici.

Il sut, comme le voulaient les techniciens qui surveillaient son entraînement, qu'il est mortel de se trouver seul à la surface d'un monde étranger, que seul le groupe survit là où l'individu a toutes les chances de périr.

Mais la leçon ne s'arrêtait pas là. Il fallait qu'il fût capable de survivre si, par aventure, il ne pouvait compter sur aucune aide lors d'une expédition.

Il se mit à ramper sur la surface glacée. Quelque chose le poussait en avant sans qu'il pût définir en quoi le point de l'horizon vers lequel il se dirigeait était privilégié. Il s'efforça de ralentir son rythme respiratoire. Il se traîna ainsi pendant quelques centaines de mètres. Puis la surface

entière de la planète bascula. Il fut précipité en avant, et commença à glisser, de plus en plus vite. Ses mains cherchaient fébrilement une prise à quoi se raccrocher, mais il n'y en avait nulle part. Finalement, il se laissa glisser sur la grande plaine lisse, les mains en avant, prêtes à amortir un choc imprévisible.

Sa chute s'accéléra. Il vit le ciel lentement changer, et la couleur de la plaine s'éclaircir. La surface d'acier poli devint lentement lumineuse. En même temps, sur l'horizon net se levait un énorme soleil rouge.

Il sut qu'il tombait vers ce soleil et que rien ne pourrait le sauver. Le soleil rouge semblait juste collé à l'horizon. Mais, alors qu'Algan se rapprochait de lui, il montait dans le ciel, et flottait parmi les étoiles, éclipsant les plus proches, dévorant la nuit.

Puis le vent saisit et emporta Algan.

Il fut enlevé comme un fétu, alors qu'un simple souffle d'air courait sur la plaine polie et maintenant rougeoyante. La tempête se déchaîna et se mit à mugir. Elle le souleva dans les airs, et il n'avait aucun moyen de contrôler sa trajectoire. Il survolait la surface de la planète, et il avait l'impression de la voir défiler sous lui à une vitesse énorme. Il aperçut une forme immense et sombre qui s'agitait sur la plaine et qui semblait projeter dans l'espace vers lui d'informes tentacules. Il voulut crier mais l'air lui fit défaut.

Puis il comprit que ce n'était que son ombre,

qu'il passait juste au-dessous du soleil rouge et géant.

Il montait. La tempête l'éleva au point qu'il vit la planète entière comme un disque de dimension presque impensable, concave, tel l'intérieur d'un bol. Puis le vent se calma brusquement. Il ne respirait plus. Il se trouvait à la hauteur des étoiles et tandis que ses poumons se desséchaient, que son cœur s'épuisait, que le sang abandonnait sa peau, il sut qu'il allait mourir, planant aux frontières du vide.

Il fit un effort. Il essaya d'échapper à cet équilibre mortel. Mais ses réflexes l'abandonnaient, son cerveau fonctionnait à vide, sans résultat.

Il se roula en boule et se détendit brutalement. Il se mit à haïr le soleil rouge qui commençait à disparaître derrière le disque d'acier. Et brusquement il plongea.

Algan eut l'impression d'un piège sans issue. Il pouvait rejoindre le sol et ramper de nouveau et redécouvrir le soleil rouge, et être balayé par un autre cyclone, ou par le même faisant sans cesse le tour de la planète. Il se mit à écumer de fureur dans le vide, tombant sans plus rien contrôler, maudissant le fauteuil et les techniciens, le port, la Terre et Dark, l'espace, les navires interstellaires et, plus que tout, le gouvernement central de Bételgeuse.

« Je suis un jouet, pensa-t-il. Un pantin. J'attraperai celui qui tient les fils. »

Il n'y avait rien ici qu'il pût attaquer ou détruire. Mais derrière cette face hostile et froide de l'univers veillait quelqu'un.

Quelqu'un qui riait devant ses efforts vains.

Quelqu'un qui se moquait des hommes.

Quelqu'un qui fabriquait des décors.

« Je l'aurai », se dit Algan. Il s'aperçut qu'il ne voulait pas mourir.

Pas sur ce monde désolé et glacé. Pas avant d'avoir détruit ce décor intolérable.

Il se retrouva sur la surface glacée, dans l'obscurité. Le soleil rouge avait disparu.

Il se mit à ramper avec une froide détermination. Il vit se lever un nouveau soleil, une sphère bleue entourée de brouillards, environnée de trois soleils plus petits et tournoyants, dont les couleurs changeaient avec leur position.

Une ombre apparut sur l'horizon et grandit lentement.

Il se traîna plus rapidement. Était-ce un nouveau décor? Un nouveau piège? De la sueur se mit à perler sur sa peau. Le sol semblait se réchauffer au fur et à mesure qu'il se rapprochait de l'ombre. La poigne d'acier qui pesait sur lui s'allégea. Il se redressa sur les genoux. Il parvint à se mettre debout.

Il inspecta l'horizon de toute la hauteur de sa taille. Il se retourna. L'ombre multiple de son corps projetée par la lumière du soleil nain et de ses satellites était le seul accident de la plaine.

Il se mit à courir.

C'était une ville qui se dressait au bord de ce monde. Une ville de rêve. Ses tours de cristal dominaient la plaine d'acier, ses hauts murs semblaient des falaises lumineuses défiant le froid et la nuit du désert. Des ponts anciens reliaient ses palais, dont la silhouette se détachait sur le fond noir du vide.

Et il y avait des gens à l'intérieur, toute une population prête à l'accueillir et à le fêter. Des drapeaux flottaient au sommet des tours. Des musiques de fête bourdonnaient à ses oreilles.

Il se mit à crier, à danser, alertant les guetteurs placés sur les tourelles. Il s'arrêta. Il attendait un son, le claquement d'un pistolet, la gerbe d'une fusée se déployant dans le ciel.

Rien. Personne.

Il recommença à courir. Un horrible pressentiment l'envahit. Il vit grandir sous la clarté froide du soleil bleu les hautes portes de bronze de la ville. Un vague souvenir s'éveilla dans sa mémoire. Ces portes ne lui étaient pas inconnues.

Le haut mur était tout proche. Il se jeta contre les immenses portes, dix fois plus hautes que lui, et se mit à frapper sans relâche. Les portes de bronze résonnaient comme de grands gongs.

Personne. Rien.

Il s'arc-bouta et poussa les immenses battants, qui cédèrent lentement. Leur masse était si considérable qu'il crut d'abord ne pas réussir à les ébranler. Puis les hautes portes s'entrouvri-

rent et il se glissa par l'étroite fissure qui venait d'apparaître dans cette muraille de bronze.

« Je l'ai fait, pensa-t-il, je l'ai fait. »

Il s'avança dans l'ombre du porche colossal, puis sous la lumière froide du soleil bleu, sur une place immense et déserte, cernée de hauts murs blancs et polis. Juste en face de lui se dressaient les hautes tours et un énorme bâtiment qui plongeait dans le ciel et paraissait toucher les étoiles.

Silence.

« J'ai déjà vu cela », pensa-t-il.

Il se dirigea vers le centre de la place. Il jeta un coup d'œil circulaire. Personne.

Il se mit à rire, brusquement. Il se souvenait. Il avait rejoint le port d'où il était parti des milliers d'années plus tôt et maintenant tous les hommes étaient morts et la planète morte, et les étoiles éteintes. Il ne quitterait jamais la Terre. Il était le dernier homme sur une planète froide.

Algan essuya la sueur qui coulait sur son front. Il se laissa tomber à terre, s'allongea sur le sol, et regarda le soleil bleu et ses satellites qui décroissaient lentement dans le ciel.

« Ce n'est pas vrai, pensa-t-il, ce n'est pas vrai », et il ferma les yeux et il cherchait le noir et essayait de tomber dans un espace sans étoile. Et, en une certaine façon, il rencontra une sorte de paix. Il se mit à haïr, froidement et méthodiquement, à remplir l'espace d'une myriade d'étoiles de haine.

Il se sentit bien.

C'est alors qu'ils le réveillèrent.



L'entraînement dans les souterrains du port stellaire dura cinq semaines. Pendant tout ce temps, Algan vécut seul. Cela faisait partie de l'entraînement. Il ne voyait que les ombres des techniciens et ceux-ci ne lui adressaient jamais la parole. Il vivait dans une sorte de nuit mentale, peuplée de réflexes et hantée des aventures passées dans le fauteuil. Il fut parachuté sur des planètes d'eau et nagea pendant des heures à la surface d'océans plus salés que ceux de la Terre, il se traîna dans d'innombrables marais, il gravit des falaises abruptes, suspendu entre deux abîmes, il franchit des gouffres en équilibre sur un fil presque invisible, il sauta du haut de pics effrayants, fut lentement avalé par des sables sans consistance, aveuglé par des soleils brûlants, étouffé par des tempêtes, asphyxié par des nuages de poussière pourpre, écrasé par des roches spongieuses et molles, écœurantes au toucher.

Puis, vers la fin de la cinquième semaine, lorsque l'éclat de ses yeux se fut durci, lorsque ses orbites se furent creusées et qu'on put lire dix années d'expérience de l'espace dans ses traits émaciés, ils le laissèrent remonter à la surface.

Il découvrit alors seulement le Port Stellaire. Il était logé dans l'immense bâtiment surmonté de la haute tour de contrôle qui défiait l'espace de ses antennes. Il erra librement entre les fusées,

interrogea les pilotes, les marins et les pionniers. Il apprit peu à peu à connaître la marque laissée par l'homme dans les étoiles.

Les étoiles recelaient d'innombrables richesses et des sources de puissance presque infinies. Les étoiles étaient l'enfer et le paradis réunis comme l'avait laissé entrevoir le fauteuil. Mais, si inhumaines qu'elles fussent, les étoiles étaient l'univers, un piège splendide et inéluctable, que les hommes tâchaient d'enserrer du filet de leurs voyages.

Les noms des navires évoquaient des contrées multiples et étrangères. Leurs contours variaient selon qu'ils venaient du bord de la Galaxie ou des régions situées plus au centre. Seuls les noirs navires de Bételgeuse demeuraient immuables, avec leurs formes démodées ; mais leurs propulseurs puissants leur permettaient de donner la chasse à n'importe quel cargo stellaire ou d'atteindre n'importe quel monde habité.

Les cargaisons enfermées dans les soutes représentaient tous les coins de la Galaxie. Les racines de zotl parfumaient l'air d'un coin du port, tandis que les monceaux de fourrure sans poids d'Aldragor frémissaient sous la moindre brise. Dans leurs cages transparentes, des animaux splendides ou répugnants attendaient leur destin, araignées géantes au corps rose et poli comme un crâne humain, vampires aux ailes pourpres, amphibiens de Zuna aux formes changeantes et vaguement écœurantes, pierres animées d'Algol qui brillaient comme autant de

brasiers enfermés dans un bloc de verre déformable.

Algan apprit à discerner la provenance des marins rien qu'à la teinte de leur peau, au contour de leur crâne, à la couleur de leurs yeux et à l'accent de leur voix. Il devint capable de dire à une année près l'âge d'un navire d'après sa construction. Certaines des coques avaient été construites sur la Terre même, quatre siècles plus tôt, au début de la Conquête. Elles sillonnaient encore les froids courants du vide.



Algan parcourait, des journées entières, le haut chemin de ronde qui surmontait les murs et il redécouvrait la vieille ville vue du port stellaire. Elle lui semblait curieusement lointaine, étrangère. Algan croyait presque être descendu d'un navire et apercevoir pour la première fois cette cité grouillante aux immeubles entassés les uns sur les autres, aux ruelles étroites et sordides. Il savait qu'il ne redescendrait plus dans la ville avant son départ. Il pouvait tout aussi bien avoir déjà quitté la Terre, tant le port stellaire était un monde froid et semblable aux navires. Le port stellaire se présentait comme un corps étranger à la ville, un météore tombé du ciel et profondément incrusté dans la planète, mais tout juste toléré par elle. Algan savait qu'il appartenait à la vieille ville et il se considérait comme un

prisonnier du port. Ce n'était pas une impression agréable.



« Vous êtes un homme étrange », dit le psychologue à Algan.

Ils regardaient ensemble du haut de la tour géante le mouvement incessant du port, les arrivées vrombissantes des petits cargos qui assuraient le service des autres villes de la terre, ou l'envol puissant des lourdes fusées.

« Je suppose qu'il y avait beaucoup d'hommes comme vous lorsque la conquête a débuté. Des gens attachés à leur planète, qui ne voyaient dans la conquête de l'espace qu'une extension infinie de leur propre monde.

« Le problème est de savoir ce que notre civilisation peut faire de gens comme vous.

— Je n'ai pas demandé qu'elle fasse quoi que ce soit de moi, dit sourdement Algan.

— Je sais, dit le psychologue, je sais. » Il leva les yeux et examina le ciel lourd de nuages. « Mais votre avis n'a pas une telle importance. Les hommes forment un grand corps dans l'espace. Croyez-vous que l'avis d'une seule cellule ait une telle importance ? »

Il regardait rêveusement l'entassement hétéroclite de la vieille ville.

« Vous pensez selon la façon ancienne, dit le psychologue. Peut-être avait-elle son charme. Je ne sais pas. Mais voilà que l'homme est affronté

à des problèmes comme il n'en avait jamais connu au cours de son histoire. Il faut que les anciennes façons de penser cèdent. »

Il fixa Algan de ses yeux clairs et froids. La lumière dansait sur son crâne chauve.

« Tant de liberté, dit-il, tant de puissance. Voilà une équation. Et la solution est une nouvelle façon de penser. Elle est en train de naître, vous savez, sur tous les ports de la Galaxie, au fond des jungles les plus reculées, à bord des navires les plus louches. Elle ne dépend plus du temps ni de l'histoire, elle est faite de petites escarmouches contre l'espace, et d'une grande dépendance des hommes par-delà le temps et l'espace, d'un bout à l'autre de la Galaxie peuplée. Un navire a quitté une lointaine planète il y a trois ans de son temps relatif, et cinquante ans du temps de la Terre, et son mouvement peut décider de votre sort alors que sa trajectoire a été déterminée avant votre naissance. Ce sont des choses contre lesquelles on ne peut rien. Je suppose que les premières méduses qui se sont agglutinées pour former un être multicellulaire éprouvaient des sentiments comparables aux vôtres quoique sur une échelle différente ; elles devaient se sentir effroyablement prisonnières, et diminuées. Mais c'était pour elles le seul moyen d'être moins dépendantes de leur milieu et de conquérir les océans, puis la terre, et de devenir ce que nous sommes. Je suppose que si vous aviez été une méduse en ce temps-là, vous auriez essayé de tuer un de ces êtres multiples. Je présume qu'en ce moment même, vous seriez ravi

de détruire cet être-humanité encore mal dégrossi, en train de se former. C'est pour cela que vous m'intéressez. Je n'espère pas vous convaincre. Mais vous appartenez à une espèce aujourd'hui rare, celle du rebelle. Il en subsiste peut-être quelques millions sur ce monde-ci, que nous envoyons un à un défricher l'espace. Il y a eu un temps où vous régniez sur ce monde. C'était un temps de misère et de guerres. Mais c'était aussi une époque de grandeur. Notre grandeur est différente. Elle est faite de l'effort de milliards d'hommes, de millions de marins, de milliers de savants. Savez-vous à quoi l'on travaille sur Bételgeuse en ce moment ? A la rédaction d'une encyclopédie galactique. Quelque chose comme la mémoire de la Galaxie entière, qui s'accroîtra aux hasards des découvertes.

« Est-ce que vous pouvez concevoir cela ?

— Laissez-moi tranquille », dit Algan.

Vers la fin de sa deuxième semaine de liberté, il s'aventura dans la haute tour qui dominait le port. Les portes s'ouvraient sans difficulté devant lui. Les circuits électroniques qui les déclenchaient avait dû être munis de son signal et de celui de tous les autres pionniers et ils pouvaient circuler dans le port, au hasard, se familiarisant avec ses détours qui étaient ceux, à peu de détails près, de tous les autres ports disséminés dans la Galaxie explorée. Mais Algan rencontrait rarement ses futurs compagnons. Il les évitait même. La plupart d'entre eux étaient

des hommes à qui il n'eût pas adressé la parole dans Dark sans tenir bien en évidence une arme chargée. Mais ils étaient ici inoffensifs et semblaient désorientés, plus perdus encore qu'Algan. Ils demeuraient à longueur de journée dans leurs quartiers, jouant et se disputant mais sans oser se battre. Ils se sentiraient plus à l'aise sur les mondes neufs, une hache à la main et une arme à la ceinture, luttant contre quelque ennemi précis et discernable. En gravissant lentement les longs plans inclinés, entraîné par la douce poussée des champs antigravité, porté sur une plate-forme invisible et immatérielle, Algan comprenait quel était l'intérêt de lieux comme Dark pour la Galaxie. C'était une réserve humaine, soigneusement entretenue, peut-être artificielle, dans laquelle le gouvernement de Bételgeuse puisait, lorsqu'il avait besoin d'hommes habitués à vivre comme des loups pour occuper des mondes mal connus. Qu'il le voulût ou non, Algan n'était rien de plus qu'une cellule dans la Galaxie. Sa haine se renforçait à cette idée, alors même qu'il admirait les passages immenses qui conduisaient vers les hauteurs du grand donjon.

La partie supérieure de la tour, vue de l'intérieur, semblait flotter dans l'espace. Ses murs étaient d'immenses glaces ouvertes sur l'activité du port et sur le ciel, mais ces glaces laissaient entrer la lumière pour ne plus la laisser ressortir. Vue de l'extérieur, la tour semblait être un piton opaque, dépourvu d'ouvertures, massif,

taillé dans quelque montagne tombée du ciel sur la Terre. De l'intérieur elle apparaissait comme une fragile architecture de verre et de métal micro-cristallisé, aussi doux au toucher que de l'ancien velours. Mais sa résistance devait être formidable. Un astronef en perdition, plongeant sur elle du haut du ciel, ne l'aurait sans doute pas ébranlée.

Tout en haut de la tour, surveillant les mouvements des navires marchands, coordonnant l'activité des noirs astronefs de Bételgeuse, se trouvaient les centres de contrôle du port stellaire.

Franchissant une porte, Algan pénétra dans la station de transradio de la tour. Avant même de voir s'ouvrir la paroi, il savait ce qui l'attendait au-delà. Bien qu'il pénétrât pour la première fois dans cette région du port, il se dirigeait sans hésiter dans le labyrinthe des couloirs et des puits verticaux. Il savait qu'on avait gravé hypnotiquement dans les couches inférieures de sa mémoire nombre de notions qui se manifestaient lorsqu'il en éprouvait le besoin. C'étaient toujours des connaissances pratiques. Il ignorait comment fonctionnaient ces portes et les formidables installations qu'il avait découvertes, mais il était capable de les utiliser. Les techniciens qui l'avaient instruit sans qu'il s'en doutât s'inquiétaient peu de savoir s'il avait compris. Il leur importait seulement qu'il pût servir le dessein qui avait été prévu pour lui.

Algan se demanda à plusieurs reprises combien d'entre les techniciens eux-mêmes comprenaient au juste les agencements du port. Peut-être n'en était-il aucun sur la Terre ? Peut-être s'agissait-il de secrets jalousement gardés par Bételgeuse et peut-être était-ce l'une des raisons de cette étonnante cohésion de la Galaxie humaine, par-delà les océans du vide et les abîmes d'années ?

La station de transradio se présentait comme un puits dont les parois étaient couvertes de petits alvéoles desservies par une spirale qui entraînait le visiteur jusqu'à la coupole supérieure. Dans chacun des alvéoles, un homme surveillait des cadrans, manipulait des instruments, écoutait et parlait. Toutes les voix du vide se faisaient entendre. Au-delà de la Galaxie faite d'étoiles, au-delà de la Galaxie des navires et des hommes, il existait un autre ensemble stellaire, fait de mots égrenés, d'information éparse, de signaux clignotant dans l'espace, de souffles, de voix et de murmures.

Tandis qu'il avançait sur la spirale et qu'il dépassait un à un les alvéoles, les voix assaillirent Algan. C'étaient des voix déformées, graves, étirées, des voix sans corps, des voix exprimant quelque effroyable souffrance subie par-delà l'espace et le temps, des voix de larves se traînant dans les bas-fonds du vide, implorant sans espoir quelque inimaginable salut. C'étaient des voix d'une autre durée et d'un autre monde.

Et tandis qu'il fixait les visages calmes des techniciens, Algan essayait de ne plus entendre

ces appels lointains, torturés, distordus, lourdement vibrants, ces cris rauques, ces hurlements de matière en fusion, ces sifflements sinistres.

Des mots.

Il pouvait comprendre des mots. C'étaient des positions de navires, des nouvelles planètes situées à dix années de voyage, dans le temps de la Terre, des formules, des noms, des dates qui n'avaient plus de sens, des rapports secs et méticuleux, des appels au secours gémis hors de toute atteinte humaine, tout cela broyé, affaibli, dilué dans le temps.

Le Temps.

Le Temps, vif ici et lent là-bas, selon le mouvement de ces navires, de ces planètes. Le Temps variable et trompeur, destructeur d'information, transformant une voix chaude et humaine en un protoplasme sonore, presque informe, à peine audible sur le fond grésillant de la mélodie de l'univers, chant des étoiles explosant, grincement des particules projetées par une autre galaxie et accomplissant leur éternel voyage au travers du vide, ébranlant des antennes une fois tous les millions d'années.

Le Temps.

Chaque planète, chaque astronef, chaque étoile, chaque fragment d'univers accomplit son périple à sa vitesse propre et possède son temps propre. Seule la transradio niait le temps en défiant l'espace. Elle permettait de transmettre des quantités infinitésimales d'énergie en passant par des dimensions complexes qui raccourcis-

saient les plus longs chemins de l'univers, mais qui n'auraient pas laissé passer les astronefs, ni même le plus petit grain de matière, sans les altérer profondément.

La transradio fonctionnait sur le même principe que les navires interstellaires, mais d'une façon infiniment plus fruste.

Les astronefs ne pouvaient aller plus vite que la lumière, mais il existait dans l'espace des chemins moins longs que ceux que décelaient les télescopes optiques. Ils plongeaient au sein même de l'univers selon des courbes plus courtes et réduisaient à une année un voyage qui eût pris un siècle. Mais il y avait une limite. Plus le chemin se trouvait raccourci et moins bonne était la qualité de la transmission. Plus la dimension choisie pour le transfert était complexe, et plus le navire était transformé, à son arrivée, parfois d'une façon qui impliquait son anéantissement. Aussi les savants avaient-ils défini des marges de sécurité. Les chemins qui restaient à parcourir dans l'espace pour sauter d'une étoile à l'autre, quoique raccourcis, demeuraient considérables. Mais la transradio n'avait pas à s'inquiéter de ces problèmes. Elle pouvait emprunter des directions de l'espace par lesquelles les distances se trouvaient réduites à presque rien. Il importait peu que le message fût transformé en cours de route, que l'information se trouvât altérée, érodée, pourvu que son contenu demeurât intelligible lors de sa réception.

Ainsi la transradio mettait-elle en contact des temps différents, des durées contradictoires, le temps de la Terre et celui des astronefs lancés à la vitesse de la lumière, et ceux des planètes tournoyant à des vitesses variables autour de leur soleil.

Et cela expliquait la déformation des voix. Une minute passée sur un navire qui approchait et qui décélérât déjà équivalait à trois minutes passées sur la Terre, et la voix devenait lente, grave, spectrale, étirée comme une pâte molle.

Seuls étaient compréhensibles les messages émis d'un point de l'univers se plaçant à une vitesse sensiblement comparable à celle de la Terre. Mais il arrivait que les différences fussent considérables, surtout dans le cas des astronefs rapides qui voyageaient presque à la vitesse de la lumière. Alors un mot était étiré pendant une heure, le mouvement des lèvres lointaines et presque inimaginables était ralenti à l'extrême. Un message déroulait sa trame d'information pendant une semaine, parfois pendant un mois. Il existait des codes destinés à éviter ces inconvénients. Le navire émetteur pouvait enregistrer son message et l'envoyer dans l'espace par la transradio à une vitesse accélérée. Et, si ces méthodes se révélaient encore insuffisantes lors de la réception sur la Terre, des machines écoutaient au long des heures les grognements des voix humaines et les transformaient au terme de leur longue écoute en voix normales, compréhensibles pour un humain.

Le Temps.

A chacun des pas qu'il faisait dans le port, Algan rencontrait la marque du Temps. Et il sentait confusément que l'homme commençait à coloniser le Temps, comme, lentement, il avait colonisé l'espace.

Et, tandis qu'il montait vers la coupole ouverte sur le ciel qui couronnait la tour, il se dit que dans moins d'un mois, il n'y aurait d'autre trace de lui sur la Terre que l'une de ces voix profondes et déformées émanant de son navire, abandonnées dans le sillage des antennes.

Chapitre 3

Sur les chemins du vide

Algan ferma les yeux et se détendit. Mais ses doigts se crispèrent sans qu'il y prît garde sur les accoudoirs de son fauteuil. C'était son premier voyage dans l'espace, et pourtant, sans transition, sans gagner ni même apercevoir la Lune, Mars, Vénus, Saturne ou Jupiter, il allait accomplir un grand bond dans l'espace. Un bond qui le mènerait jusqu'aux étoiles. Il parcourut des yeux la salle de départ. Elle ne comportait rien d'impressionnant, rien que des rangées de fauteuils dans lesquels étaient installés des pionniers, le visage un peu pâle et les traits tirés. Ils s'ignoraient mutuellement.

Algan tourna la tête et examina son voisin, un jeune homme carré d'épaules, aux cheveux roux et au teint normalement hâlé, mais qui, pour

l'instant, était blême. Il marmonnait quelque chose. Peut-être, une prière ?

Sur le grand écran, aussi clair qu'une glace, se dessinaient les formes massives de la haute tour. Une voix énuméra des suites de nombres et des lettres. C'était une voix calme, froide, vaguement ennuyée de ce travail fastidieux. Elle détachait professionnellement les syllabes avec une pointe de préciosité. C'était la dernière voix de la Terre qu'Algan entendrait avant longtemps.

Il s'étonna de ne pas y attacher plus d'importance. Puis il se rendit compte qu'il tremblait presque d'excitation contenue. Il avait toujours aimé les départs. Et celui-ci ne différait guère de ceux qu'il avait connus, à bord de glisseurs quittant les derniers ports de la Terre pour sillonner les océans.

Peut-être aimerait-il, somme toute, ces mondes qu'il allait découvrir.

Mais il savait qu'il n'aurait jamais à leur égard l'attitude des Galaxiens, ni même celle des gens de Bételgeuse. Celle des premiers était méprisante, hautaine. Un monde en valait un autre pour eux, et toutes les époques étaient comparables. Ils n'attachaient de prix qu'à l'espace de terre qu'ils occupaient, qu'au volume d'air qu'ils respiraient et qu'aux secondes qu'ils vivaient. Quant à l'attitude de Bételgeuse, c'était celle d'un propriétaire s'inquiétant de mettre minutieusement en valeur des terres lointaines qu'il ne visiterait jamais. Les uns et les autres niaient systématiquement l'immensité de l'espace. Il

n'était, pour eux, qu'une série de problèmes destinés à être résolus un à un.

Une lampe rouge s'alluma au-dessus de l'écran. Puis les lignes de la haute tour se brouillèrent et s'obscurcirent. La lampe s'éteignit. Il n'y eut ni vibration, ni tremblement sourd et prolongé, ni rien de tout ce que Jerg Algan avait prévu, dans son ignorance, ni secousse, ni écrasement au fond d'un fauteuil soudainement durci, ni hurlement des tuyères, ni grincement du métal. Il n'y eut qu'une autre voix, énonçant sans hâte des chiffres et des mots, détachant soigneusement les syllabes et semblant se morfondre à ce travail monotone.

Rien. Ils étaient partis. Maintenant, sur l'écran, palpitaient les étoiles. Puis, lorsqu'ils eurent franchi les bornes extrêmes de l'atmosphère, elles se contentèrent de briller, immobiles, d'une lueur fixe qui semblait nier le scintillement qu'on leur prête de la surface de la Terre. Ils étaient partis.

Algan se leva de son fauteuil. Il s'avança précautionneusement dans le passage, une indicible inquiétude rivée au cœur parce que la gravité était d'un tiers plus faible que celle à laquelle il avait été habitué durant les trente-deux années de sa vie, sur Terre. Et il vivrait durant tout le voyage sous l'empire de cette gravité qui était celle de tous les navires sillonnant la Galaxie, tandis que l'angoisse s'estomperait dans sa poitrine.

Il alla jusqu'au grand écran. Il se retourna et fixa les pionniers, tandis que le navire sillonnait le vide, filait avec une vitesse toujours accrue hors du système solaire, hors de l'orbite de Pluton, vers leur but lointain, et il dit :

« Vers quelle étoile allons-nous ? »

Ils le regardèrent, apparemment hébétés, sans répondre.



Algan s'assit et dévisagea les trois hommes qui se trouvaient avec lui dans la petite pièce aux murs froids et nickelés : Paine, un vieux marin de l'espace au visage pâle et pourtant buriné, Sarlan, le jeune homme aux cheveux roux qui avait été son voisin lors du décollage, et un homme petit et trapu au cou épais et aux petits yeux à fleur de peau, dont Algan ignorait le nom. Ils ne faisaient pas mauvaise figure. Ils tâchaient d'imiter consciencieusement les gestes de Paine et, pour commencer, ils s'efforçaient de détacher leurs yeux de l'écran qui montrait un ciel noir et nu peuplé de quelques rares étoiles.

« Vers quelle étoile allons-nous ? » demanda Algan.

Paine se mit à rire.

« Déjà inquiet, Jerg ? Vous avez entendu trop d'histoires sur les monstres qui hantent les planètes lointaines. Dans un an ou deux vous vous plaindrez de ne pas en avoir assez rencontré.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça nous fasse ? dit Sarlan d'une voix ennuyée. Un monde ou un autre. Au point où nous en sommes... »

Le petit homme trapu ne dit rien.

« Nous nous dirigeons vers le centre de la Galaxie, dit Paine. C'est là que les mondes sont le plus densément répartis dans l'espace. C'est là que nous avons le plus de chance d'en rencontrer un qui convienne aux hommes.

— Pourquoi ne boirions-nous pas quelque chose ? » demanda Sarlan d'une voix mal assurée.

Paine ouvrit un placard et en tira une bouteille et des verres.

« A notre départ », dit Algan.

Ils burent en silence. Ils évitaient de se regarder. Leurs yeux se promenaient sur les surfaces brillantes et métalliques des parois. Un certain malaise se dessinait sur leurs visages.

Puis Paine sourit légèrement.

« Ne croyez pas, dit-il, que vous allez vivre tout ce temps dans cette cage. »

Il effleura des touches. La lumière s'éteignit brusquement. L'un d'entre eux laissa choir son verre qui rebondit en résonnant sur le sol souple. Algan recula jusqu'à sentir contre son dos le contact rassurant et froid du mur. Ses mains se projetèrent en avant, prêtes à intercepter une attaque. Ses pupilles se dilatèrent, cherchant à saisir la moindre touche de lumière. Mais il flottait dans le noir total, au sein d'un silence peuplé des respirations sifflantes de ses compa-

gnons. D'anciens réflexes lui revinrent à l'esprit, d'anciennes craintes et d'anciennes façons de les dominer.

Puis la lumière revint. Elle naquit, faible et hésitante, dans la région froide du spectre. Elle grandit et s'assura, dessina les contours tremblants des ombres, puis des corps, elle caressa les dents et les boucles de métal des vêtements, elle polit l'éclat des yeux.

Ils perçurent le souffle d'une grande brise. Ils s'éveillaient dans une forêt immense. Des arbres séculaires au feuillage d'émeraude se balançaient au rythme du vent autour d'eux et au-dessus d'eux. Quelque part dans les buissons coulait une source invisible.

Algan se retourna. Ses mains palpèrent la surface invisible du mur. Ils étaient prisonniers d'une cage indiscernable et cette forêt s'étendait au-delà de l'imagination, illusoire et irréelle.

« Ainsi, ce que l'on raconte des navires est vrai, dit-il. Les navires sont des endroits magiques.

— Ne craignez rien », dit Paine. Il souriait largement. Il se baissa et chercha dans l'herbe le verre tombé. Mais ses doigts passèrent au travers des touffes et saisirent le gobelet.

« Ne craignez rien, répéta Paine. Ce n'est qu'un artifice. Vous n'avez pas été prévenus, de façon que l'effet de surprise soit plus grand, mais ce n'est qu'un artifice. Voyez ce que l'homme peut faire d'une cabine froide et nue. Vous avez sous la main la mer, la montagne, les fonds abyssaux ou les hautes couches de l'atmosphère.

« Dans les premiers temps, les hommes envoyés à la conquête des étoiles devenaient fous à force d'ennui et de monotonie. Puis les psychologues imaginèrent ceci. L'illusion totale, parfaite. La transformation du monde en une série de décors, en un jeu. Vous pouvez plonger entre les étoiles ou vous avancer entre les tronçons de colonnes de palais morts depuis mille siècles sur d'autres mondes. Vous êtes un dieu tant que dure le long voyage. Mais vous vous habituerez. Vous ne considérerez plus ces fantômes d'arbres ou de vagues que comme un décor nécessaire pour échapper à la claustrophobie. L'homme est né sous des cieux ouverts, et, quoi qu'il fasse, l'immensité de ces étendues pèse plus durement sur lui qu'aucune cage de plomb. Il ne sait pas échapper durablement à ses cieux vides. Il les emporte partout avec lui. »

« Illusion, pensait Algan tandis que ses mains effleuraient la froide surface des parois. Illusions pour un peuple d'yeux immobiles. » Il se souvenait des antiques forêts de la Terre et des longues chasses, de la lente fatigue s'emparant des muscles bloqués dans l'attente du gibier, des courses éperdues, et du contact glacé de l'eau des torrents sur sa peau frissonnante.

Ils s'assirent sur un banc de pierre moussue. Leurs doigts tenaient de vieux hanaps d'étain. Ils se trouvaient dans un rêve, acteurs de leur propre rêve étiré à la longueur du voyage, étiré sur de longs mois, tandis que le navire franchissait l'espace en quête de planètes neuves.



*La transformation du monde
en une série de décors.*

« Vers quel monde allons-nous ? demanda Algan pour la troisième fois.

— Le jeune étalon trépigne déjà d'impatience, dit Paine en riant. Eh bien, je vous ai déjà dit que nous nous dirigeons vers le centre de la Galaxie. Mais nous ferons d'abord escale sur Ulcinor, l'une des planètes puritaines. Si l'un de vous désire y demeurer, je pense qu'il le pourra. Mais il est rare que quelqu'un se décide à le faire, après quelques jours passés sur ces mondes que l'Enfer emporte. Vous verrez pourquoi.

— Et ensuite ? demanda Algan.

— Ne soyez pas si pressé. Les mondes sur lesquels nous irons ne portent pas encore de noms, rien que des chiffres. Je ne les connais pas moi-même. Peut-être leur donnera-t-on votre nom, Algan, si vous avez la chance d'être tué au cours de l'exploration. Algan, cela ne sonnerait pas si mal. Mais nous avons tout le temps de nous fatiguer. Pour l'instant nous n'avons rien d'autre à faire qu'à raconter de vieilles histoires ou à lire et à fumer nos pipes en attendant que le temps passe. Lorsque vous aurez parcouru quelques mondes inhospitaliers, vous souhaiterez que chaque minute comme celle-ci dure un peu plus longtemps. »

Algan se leva et fit le tour de la pièce. Le sable crissait distinctement sous ses bottes. Près de l'entrée, la forêt disparaissait et il pouvait apercevoir la porte, mais s'il se déplaçait de quelques pas, il ne distinguait plus que la continuité sauvage de la forêt.

Il s'allongea dans l'herbe, ferma les yeux et sentit sur sa peau la caresse chaude d'un soleil illusoire, mais ses mains glissaient sur la surface lisse du sol.

« Pourquoi, demanda-t-il rêveusement, pourquoi conquérons-nous ces mondes impossibles ? »

Il lui sembla que les mots se diluaient dans le silence. Les autres l'écoutaient et demeuraient silencieux. Il poursuivit.

« Nous sommes sacrifiés à bien des titres. A quoi sert notre sacrifice ? N'y a-t-il pas assez de place sur les mondes déjà conquis pour tous les hommes à venir pendant de longs siècles ? »

Il y avait dans le silence des autres une qualité qui ne lui plut pas, une ombre de méfiance, une faible odeur de crainte. C'était une question qu'on ne devait pas poser. Il en avait eu conscience et sa voix avait appuyé un peu brutalement sur les derniers mots qu'il avait prononcés.

« Bételgeuse décide, dit enfin Paine. Mais il ne faut pas parler comme ça, fiston. Ce n'est pas bien.

— Je veux savoir, dit Algan, simplement savoir. Je veux être sûr que ce que je fais sert à quelqu'un ou à quelque chose.

— Qu'est-ce que cela peut te faire, fiston ? On te demande de le faire, fais-le ! Est-ce que quelque chose dans la vie sert jamais à quelque chose ? Ne te pose pas tant de questions. C'est une mauvaise habitude des vieilles planètes. »

Paine regardait Algan sans impatience, ses yeux clairs semblaient vides, à peine amicaux. N'y avait-il rien derrière ces yeux que cette absence d'inquiétude, se demanda Algan, que cette tranquillité déserte, cette lente usure des années et des étoiles? Il chercha les yeux de Sarlan. Le jeune homme paraissait effrayé, quoiqu'on pût lire dans son regard une nuance d'admiration pour Algan.

Algan étendit ses jambes sur la mousse.

« Peu importe après tout », dit-il d'une voix calme. Il songeait à Bételgeuse, à cette formidable et presque indécélable puissance, à ce gouvernement obstiné et discret qui tissait selon ses propres voies le destin des étoiles et du temps.



Lors de chaque nouvelle tentative de leur part pour démêler la trame de l'espace, les hommes n'ont fait que mettre en lumière sa complexité probablement infinie. Partis d'espaces abstraits et simples, ils s'acheminèrent au cours des âges vers des conceptions géométriques de plus en plus difficiles à élaborer. L'un des concepts sur lesquels repose la notion d'espace est celui de ligne géodésique, c'est-à-dire de ligne conduisant, dans un espace donné, d'un point à un autre selon le plus court chemin. Mais l'espace réel est une entité multiple qui suppose un grand nombre, sinon une infinité de géodésiques. Ainsi,

comme le mit en lumière, avant même le début de la conquête, le légendaire Berger, il peut exister pour relier deux endroits de l'espace plusieurs chemins qui à leur façon sont les plus courts, en ce sens qu'ils ne laissent passer chacun qu'une quantité définie d'information. On peut dire pour simplifier les choses, encore que cela ne corresponde pas à la réalité physique, que certains d'entre eux sont plus brefs que les autres, mais que ce raccourcissement du chemin à parcourir est contrebalancé par une plus grande altération du solide ou du message qui parcourt ce chemin. Certaines géodésiques, quoique *a priori* séduisantes, sont donc inutilisables pour les navires, parce qu'à l'issue du voyage les navires se trouveraient transformés d'une façon mortelle pour leurs hôtes.

Les premiers navires suivirent purement et simplement les chemins de la lumière à une vitesse très sensiblement inférieure à celle des rayons lumineux. Les voyages étaient alors presque interminables et la distorsion temporelle était énorme, mais le coefficient d'altération étant presque nul, les accidents étaient rares.

Puis les progrès furent rapides. D'une part, la vitesse des navires augmenta jusqu'à atteindre presque celle de la lumière, et cela ne fit qu'accroître la distorsion temporelle; d'autre part, en contrepartie, une théorie générale des géodésiques fut dressée, en même temps qu'étaient mis sur pied les instruments mathématiques nécessaires au calcul de probabilité permet-

tant d'approximer l'altération des solides et des messages empruntant ces chemins nouveaux.

Les nouveaux navires ne tardèrent pas à employer les directions extralumineuses. Les ultimes perfectionnements des accéléromètres permirent corrélativement d'abandonner l'ancienne manière de faire le point d'après les sources stellaires d'ondes électromagnétiques. Un navire put enfin déterminer sa position absolue d'après ses coordonnées antérieures, sa vitesse et ses changements de direction, avec une précision satisfaisante. Un certain nombre d'accidents inévitables étaient statistiquement prévisibles, mais la marge en était acceptable. Au demeurant, elle était négligeable en comparaison des autres périls qui menaçaient les navires. La plupart de ces dangers venaient des hommes eux-mêmes. La nostalgie, l'ennui, multipliés par l'effroi et par la solitude, engendraient une nervosité qui rendait la promiscuité insupportable. Les psychologues déterminèrent les conditions d'environnement souhaitables. Les ingénieurs s'efforcèrent de les contenter. Au total, la solution fut rapidement entrevue et plus rapidement encore obtenue. Une telle époque de fiévreuses découvertes et de grands projets avait besoin de génies. Elle les trouva, les entraîna et les utilisa. Certains, pressés par le temps, ne reculèrent pas devant l'emploi de drogues qui décuplaient leur intelligence, mais la détruisaient aussi au bout d'un laps de temps inexorablement court. Mais c'était un temps de grandeur et de passion.

Puis la grande toile unissant les étoiles se tissa au fil des années. Des vaisseaux entiers de pionniers quittèrent les vieilles planètes et essaimèrent sur les mondes neufs. De nouveaux centres se créèrent. La population humaine crût en quelques siècles dans des proportions gigantesques, mais le total du nombre des humains restait encore dérisoirement faible eu égard au nombre des mondes habitables. De nouveaux mythes se créèrent en relation avec cet espace immense, incontrôlable et apparemment impossible à peupler. De nouvelles religions naquirent à côté des anciennes. Les historiens et les sociologues se plurent à insister sur l'absence de tout conflit grave. A la vérité, la guerre se menait contre un autre adversaire que l'homme lui-même, l'espace.

Des utopies se réalisèrent. D'autres échouèrent. C'était un temps de mondes multiples et changeants. C'est alors que s'édifièrent les premières assises des mondes puritains. C'est alors également que le pouvoir de Bételgeuse, sur le plan d'abord économique, puis uniquement politique, à mesure que les frontières reculaient démesurément devant l'expansion humaine, devint déterminant, et bientôt indiscuté.

Certains desseins se réalisaient. D'aucuns attribuaient cette évolution à un mouvement naturel et général de l'humanité, d'autres à des forces abandonnées au hasard et donnant un résultat statistiquement prévisible, quelques-uns

enfin, aux menées d'un ou de plusieurs êtres cachés.

Ces derniers, quoiqu'ils l'ignorassent ou l'admissent dans un sens tout à fait différent, n'étaient pas loin d'avoir raison.



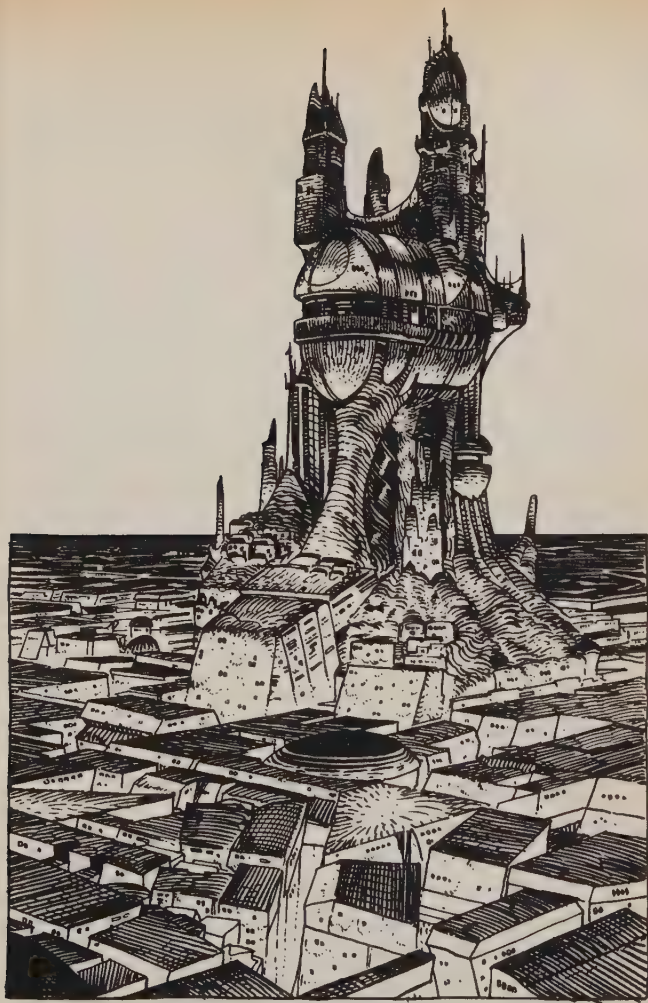
Jerg Algan ouvrit les yeux. Une brise fraîche passa sur son visage. Il faisait encore nuit. Les étoiles brillaient dans le ciel et deux lunes rousses tournaient lentement l'une autour de l'autre. Des animaux criaient doucement dans le lointain. C'était une longue plainte, harmonieuse et, en une obscure façon, rassurante.'

Jerg Algan se redressa sur un bras. La forêt était calme. La mousse semblait déjà humide quoique la rosée du matin ne fût pas encore venue.

Il n'y avait personne autour de lui, pas la moindre trace d'équipement ni de tentes, ni d'hommes. Il chercha machinalement son arme autour de lui. Il ne trouva rien. Son radiant de chasse n'était même pas à sa ceinture.

« Où est le safari ? » grommela-t-il.

Il se souvenait à peine de ce qui lui était arrivé. Ils avaient erré toute la journée précédente dans ces ruines que l'homme de Bételgeuse désirait tant visiter. Ils avaient poussé une pointe dans le secteur interdit pour chasser quelques animaux mutants, résidus de la dernière grande guerre terrienne. Ils s'étaient finalement établis dans une



Des utopies se réalisèrent...

clairière, à quelque distance du camp des indigènes, dont l'odeur était insoutenable, même pour Algan.

Algan entendit de nouveau le hurlement lointain. Il n'avait jamais entendu d'animal crier de la sorte. Quelque chose était faux dans cette forêt. La lumière ne collait pas. Y avait-il vraiment deux lunes se poursuivant sur la Terre ? Ou était-ce ailleurs ? Des souvenirs épars et divers se confondaient.

Il se leva de sa couchette et fit quelques pas. Il aperçut un homme sur une autre couchette et se pencha vers lui. Il ne le reconnut pas. Il n'avait jamais vu de visage semblable dans sa vie, une face burinée et pâle, si pâle qu'on l'eût crue faite de lumière de la lune.

La lune. Il se souvint. il n'y avait qu'une lune sur la Terre. Il ne se trouvait pas sur la Terre.

Il était en plein espace.

Il secoua le dormeur. Sa mémoire lui jetait des noms, des souvenirs au visage.

« Où est le safari ? » cria-t-il sans y croire à l'homme inconnu qu'il secouait.

Puis il s'assit sur le bord de la couchette et se prit la tête entre les mains.

« Non, dit-il, non. »

Quelque chose comme de la pâte monta en lui, se mit à mousser sur la face interne de ses yeux. C'était de la colère et, il le savait, quelque chose de plus que de la colère.

« Allons, fiston, ne vous en faites pas tant, dit Paine d'une voix embrumée de sommeil. Il y a

seulement deux mois que nous sommes partis et nous arriverons bientôt sur Ulcinor.

— J'étais... j'étais ailleurs, dit Algan. Je croyais que je n'étais pas parti. Je me trouvais dans les hautes forêts de la Terre.

— Je sais, dit Paine. J'en ai connu d'autres, comme vous. Moi-même, j'ai longtemps regretté ma ville. C'était une haute et fière cité sur une colline d'albâtre, sur un monde que vous ne verrez jamais, et où je ne retournerai pas non plus, sis de l'autre côté de la Galaxie humaine.

« J'y avais vécu libre, d'une façon que nul ici ne comprend plus. Peu importe. Les mondes passent, mais les hommes vont et viennent, dit le proverbe, vous le savez. Venez, nous allons réveiller Nogaro et descendre manger quelque chose. »

Nogaro était un homme brun, mince et taciturne, au visage effilé et aux yeux noirs profondément enfoncés dans leurs orbites. Ses doigts étaient surprenants par leur longueur. Ses mouvements révélaient plus d'adresse et de rapidité que de force. Mais sur la Terre ou sur n'importe laquelle des vieilles planètes, dans les vieilles villes où la police psychologique n'est pas toute-puissante, il eût pu aisément passer pour un homme dangereux.

Nogaro partageait l'unité d'habitation de Paine et d'Algan. Il ne demandait rien et ne disait rien. Il acquiesçait silencieusement et semblait avoir de l'espace une connaissance au moins

aussi grande que celle de Paine, quoiqu'il semblât beaucoup plus jeune.

Les techniciens du navire stellaire semblaient éprouver à son égard une sorte de crainte superstitieuse et Algan savait que Nogaro avait accès à certaines parties du navire normalement interdites aux pionniers.

Tandis qu'ils mangeaient leurs rations au réfectoire, Algan essaya de faire parler Paine sur Ulcinor, en surveillant les réactions de Nogaro. Jusque-là Paine n'avait guère laissé échapper que des sous-entendus à propos des planètes puritaines.

« Vous verrez quand vous y serez, répondit Paine une fois de plus. Tout ce que je peux vous dire est qu'ils ont une bien triste ville, et qu'ils portent là-bas de curieux masques. On vous en délivrera un lorsque vous quitterez le navire. Mais ce sont de bons marchands.

— J'aimerais vous poser une question. Paine, dit Algan. Est-ce que personne n'a jamais échappé à l'emprise de la Psycho? Est-ce que personne ne s'est jamais sauvé pour regagner sa planète d'origine?

— Pour quoi faire? demanda Paine. Seuls les hommes des vieilles villes seraient capables d'avoir une idée pareille. La vie dans l'espace a ses hauts et ses bas. Mais celle que l'on mène sur une planète n'est pas toujours rose non plus. Bételgeuse sait mieux que vous ce qui vous convient, n'est-ce pas?

— En êtes-vous sûr? dit Nogaro.

— Pardon ? demanda Paine, interdit.

— Je vous demandais, dit Nogaro, si vous étiez si sûr que Bételgeuse sache mieux que vous ce qui vous convient ? »

La voix de Nogaro était grave et étouffée, lointaine comme si elle avait franchi de nombreux murs, portée par quelque étrange écho, le long de fissures invisibles.

Algan se pencha en avant et cessa de mâcher pour mieux entendre la réponse de Paine.

« Je ne sais pas, dit Paine, lentement. Je suis un marin, c'est tout. Je navigue dans l'espace et je vieillis. Là-bas à Bételgeuse, ils décident des choses. Je ne sais pas si elles sont bonnes ou non pour moi. Quand on me demande d'aller sur une planète neuve et de la défricher, j'y vais. Je ne sais pas qui la peuplera, ni ce qui y poussera, mais je le fais, parce que je l'ai toujours fait, je suppose, et mon père avant moi. Nous ne sommes pas de ces gens qui possèdent de la terre ici ou là et qui sont attachés à leur planète. Nous sommes des hommes libres et nous sautons d'un monde à l'autre.

— C'est bon », dit Nogaro. Il souriait et ses lèvres minces découvraient un peu ses longues dents. « Et vous, Algan, que pensez-vous de la question ? Que pensez-vous de la politique de Bételgeuse ? »

Algan posa ses mains à plat sur la table et respira profondément.

« Je déteste Bételgeuse, dit-il calmement mais assez fort pour qu'on pût l'entendre des tables

voisines. Je déteste tout ce qui vient de Bételgeuse et je n'ai aucune confiance dans la politique de Bételgeuse. »

Des têtes se tournèrent vers lui. Le silence s'établit.

« Et peut-on savoir pourquoi ? demanda Nogaro.

— Je suis un homme du vieux Dark, dit Algan, et je ne le cache pas. Je suis un homme des vieilles villes et je ne demandais rien, sinon qu'on me laissât en paix. A quoi bon conquérir de nouvelles terres, puisque nous ne pouvons même pas occuper celles qui furent défrichées par nos ancêtres ! »

Les tables alentour suivaient franchement la conversation. Les uns regardaient Algan avec effroi et dégoût, les autres, moins nombreux, avec une nuance d'admiration dans les yeux.

« C'est une longue histoire, dit Nogaro. Je vous la conterai peut-être un jour, mais ni maintenant ni en ce lieu. Nous devons être puissants, Algan, très puissants si nous voulons conserver notre empire. Cependant, je suis moi-même un homme des vieilles villes, Algan. Je sais ce que la plupart des gens éprouvent à votre égard. Voulez-vous que nous fassions alliance ? Nous sommes l'un et l'autre quelque peu étrangers à ce monde, quoique d'une façon bien différente. Peut-être nos étrangetés seront-elles complémentaires ?

— Soit », dit Jerg Algan, et il eut le souvenir furtif d'autres amitiés, sur un monde maintenant lointain, qui s'étaient scellées dans les bouges du

vieux Dark, ou sur les territoires de chasse de la terre libre.



Nogaro, pensa bientôt Algan, était un esprit stupéfiant. Il connaissait à merveille l'histoire de la Galaxie humaine et une foule d'anecdotes se rapportant à chacun des mondes qui la composaient. Il semblait qu'il eût parcouru l'espace en tous sens depuis des temps immémoriaux. Au contraire de Paine qui rabâchait sans cesse les mêmes histoires, Nogaro glissait sans peine d'un sujet à l'autre. Son expérience était incroyable. Sa seule passion semblait être l'espace et la découverte. Mais il parlait des mondes comme s'il se fût agi de molécules infimes glissant dans un espace restreint. Il était fou, se dit Algan, fou à force d'avoir contemplé quelque chose de trop vaste pour l'homme; mais sa folie était à la fois grandiose et contagieuse. Le problème qui semblait hanter Nogaro était celui des races non humaines. Au cours de ses pérégrinations, il n'avait rencontré, disait-il, que des races différant assez peu de l'espèce humaine et n'ayant atteint que des niveaux technologiques primitifs. Certains caractères pourtant étaient étrangement communs. Si étrangement communs qu'il s'était mis en tête de découvrir une race qui fût pleinement non humaine, pleinement différente. Des légendes de marins lui avaient donné à croire, prétendait-il, qu'une telle race existait. Il

pressait de questions qui que ce fût, à bord du navire, qui eût navigué quelque peu en dehors des routes habituelles.

Nogaro apprit à Algan que la Galaxie humaine ne formait pas un bloc monolithique et que l'autorité de Bételgeuse n'était pas indiscutée. Des rivalités existaient que la distance aggravait. Mais Bételgeuse avait le temps pour elle. Les révoltés disparaissaient, tandis que l'étoile pourpre continuait de luire dans le ciel. Bételgeuse avait le temps pour elle et aussi la connaissance.

Car elle était, affirmait Nogaro, comme une araignée tapie au centre de sa toile, épiant ces gouttelettes de lumière qu'étaient pour elle les étoiles, surveillant un tremblement ici, un frissonnement là, et attendant, sûre de sa pérennité, de sa force, n'insistant jamais mais attendant, suscitant des pièges sous les pas du rebelle. Et c'était, disait Nogaro, se faisant l'interprète de bruits qui couraient dans toute la Galaxie humaine, une araignée infailible parce que mécanique, dénuée d'âme, immortelle. C'étaient d'immenses Machines qui, de leurs repaires de béton, environnées de servants humains écrivaient l'histoire des planètes selon une logique implacable. Et les hommes acceptaient leur pouvoir parce que c'étaient des Machines, froides, sans passions, en dehors de l'atteinte des ambitions humaines, et au-delà de l'imagination humaine dans leurs desseins tumultueux. Les hommes les acceptaient comme ils acceptaient les

fleuves et les montagnes et l'espace lui-même, et mieux même, parce que des êtres de leur propre race les avaient construites, en des temps anciens qui étaient en train de devenir mythiques.

Peut-être étaient-ce des mensonges, pensa Algan, peut-être Bételgeuse n'était-elle qu'un gigantesque mensonge, peut-être ces machines n'avaient-elles existé que dans l'imagination d'une dynastie assez puissante pour assurer son règne pendant des siècles, protégée par d'immenses murailles d'espace, à l'abri d'insondables fossés de temps.

Et quelle était la place de Nogaro dans cette toile ? se demandait Algan, et quelle était la place d'Algan ? Et celle de tous ces hommes qui vivaient, conquéraient, défrichaient et mouraient sans savoir au juste quelle fonction ils remplissaient en sautant d'une case à l'autre de cet échiquier cosmique ?

Quelle était la place de Paine et de sa naïveté, de Nogaro et de son cynisme, de ses yeux froids et rusés, de son mutisme calculateur, ou de son verbe aiguisé ? Quelle était la place de Jerg Algan, l'homme des vieilles planètes et des vieilles villes, des mondes libres et anarchiques, tournés vers le passé plutôt que vers l'avenir, ressassant dans une ancienne poussière des gloires passées plutôt que des victoires à venir ?

Avaient-ils même une place ? N'étaient-ils pas de trop ? N'étaient-ils pas rien, de simples cendres dans un grand brasier humain dévorant l'espace ? Algan passa les derniers jours du voyage avant

l'escalier d'Ulcinor dans la bibliothèque du bord, mais ni les films, ni les bandes, ni les livres ne lui apprirent rien. Peut-être le monde était-il simple, et Algan le détestait comme tel. Ou peut-être possédait-il une face cachée, une réalité secrète, qu'il fallait découvrir et qui était la réalité ou un fragment de la réalité, et Algan le haïssait parce qu'il écrasait les vies des hommes à l'aide de fables.

Nul, peut-être, d'un bout à l'autre de la Galaxie humaine ne connaissait plus la vérité. Nul ne l'avait peut-être jamais connue. Mais la méfiance d'Algan, alors qu'il étudiait les films et les livres et qu'il écoutait les bandes, était celle du chasseur qui décèle une trace inconnue et qui piste un gibier peut-être dérisoire, peut-être dangereux. Et il ne trouvait rien tandis qu'il progressait, mais il savait que l'animal, et l'homme, sont habiles à éviter le moindre frémissement des branchages, le moindre tremblement de l'air, le plus faible indice.

Peut-être enfin Nogaro avait-il raison ? Peut-être le salut viendrait-il d'une autre race, d'une race non humaine, différente, qui pût apporter le poids décisif de son expérience ? Ou peut-être la destruction viendrait-elle de cette autre race ? Mais le salut et la destruction de cette civilisation étaient intimement mêlés dans l'esprit d'Algan.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient d'Ulcinor, Algan sentait croître son intérêt pour les planètes puritaines. Il savait peu de chose sur elles, des légendes et des ragots recueillis dans les

bouges de la vieille ville de Dark, de sombres histoires et une noire réputation, mais nul fait précis. Les événements s'émoussent lorsqu'ils franchissent des abîmes d'espace et d'années. Les traditions se transmettent mal lorsque chacun est isolé dans le temps. Et les marins répugnent à parler d'histoires qu'ils estiment enterrées. Il arrive que les pionniers soient plus loquaces, mais ils savent en général peu de chose. Bételgeuse préfère sans doute qu'il en soit ainsi. Bételgeuse entend être le principal et, dans la mesure du possible, le seul lien qui unisse les divers mondes.

Trois cents années du temps local plus tôt, lorsque les pionniers s'étaient posés sur les planètes qui allaient devenir les mondes puritains, ils y avaient rencontré une nature hostile et dure. Leurs caractères s'étaient modelés en conséquence. De surcroît, ils étaient les premiers produits authentiques de la civilisation galactique. Avant eux la conquête avait été entreprise par des hommes de la Terre, encore imbus de leurs anciens usages, de la fidélité à leur monde. Mais les pionniers de ces mondes neufs étaient des hommes mûrs qui avaient passé presque toute leur vie à bord des navires encore lents qui sillonnaient à cette époque les marches déjà explorées de la Galaxie. Ils étaient familiarisés avec les distorsions temporelles, ils ne concevaient même pas un monde qui les ignorât, qui connût un temps stable. Sur la Terre, ils se sentaient des étrangers, ils avaient été contempo-

rains de gens morts depuis un siècle, quelquefois deux. Ils cherchaient un monde neuf sur lequel le temps eût une valeur neuve, sur lequel les vies des hommes fussent moins dépendantes de celles de leurs contemporains, mais davantage de celles des hommes à venir. Ils en découvrirent dix, tournant autour d'étoiles voisines. Ils y imprimèrent fortement leur marque, assez fortement pour qu'elle pût subsister pendant des siècles.

Puis d'autres sociétés se créèrent, ailleurs, dans l'espace. La réaction qui avait été à l'origine de la création des mondes puritains devint inutile, dépourvue de sens, car la mentalité propre aux Terriens avait presque disparu avec les années. Mais les mondes puritains, bastions d'une tradition, la seule qui existât sans doute dans la Galaxie humaine à côté de celle de Bételgeuse, subsistèrent, avec leur organisation et leur morale rigides, leur religion et leurs usages étranges et fermés aux étrangers. Les ports construits par Bételgeuse s'installèrent sur les mondes puritains comme sur toutes les planètes habitées, mais, comme sur les vieilles planètes, ils furent plutôt tolérés qu'admis. Nés de l'espace et de ses conséquences sur l'homme, les mondes puritains se méfièrent bientôt de ce qu'il pouvait apporter de neuf et d'inquiétant.

La méfiance est peut-être une forme restreinte de la sagesse. En tout cas, les courants de l'espace portèrent jusqu'aux rivages des mondes puritains Jerg Algan, dont l'esprit était plein d'amertume.

Chapitre 4

Les planètes puritaines

Le nom de la planète brillait en lettres de feu sur les hautes portes de bronze du port stellaire : Ulcinor. C'était un nom de l'ancien temps, léger, chantant, et lourd d'une atmosphère de mythe, de souvenirs brumeux et inquiétants, un nom sonnant haut et clair, environné de chuchotements troubles.

Algan franchit le seuil et, lorsqu'il eut passé les lourds battants des hautes portes de bronze, les faubourgs extérieurs de la ville lui apparurent ; il ne vit tout d'abord que des toits entre lesquels serpentaient, comme de minces rigoles, des rues étroites. Puis il distingua, dans le lointain, les ombres colossales de la ville neuve. Il était libre pour de longs jours, libre d'aller et de venir sur la planète, mais non de la quitter. Il savait que le

gouvernement de Bételgeuse se souciait peu de perdre une recrue fraîchement engagée ; il savait aussi qu'il préférerait sans nul doute la vie des navires stellaires à celle que l'on menait sur Ulcinor, pour peu que le dixième des légendes qui couraient sur le compte des noirs mondes puritains fût exact.

Avant d'entrer dans la ville, il glissa ses mains dans de longs gants noirs, et recouvrit son visage d'un masque sombre. Le masque dérobait aux regards toutes les ouvertures de la tête, il voilait le nez et les oreilles sous de légers filtres qui n'empêchaient ni l'air, ni les sons, ni les odeurs de passer, il couvrait soigneusement la bouche et ne laissait apparaître que les yeux et le front.

On avait recommandé à Algan de ne jamais omettre de porter le masque. Sortir le visage nu équivalait pour les puritains d'Ulcinor à une grossière insulte, ou plutôt à un attentat délibéré à la pudeur ; les peines qui frappaient le délinquant étaient lourdes, fût-il protégé en tant que pionnier par la toute-puissante administration de Bételgeuse.

Algan déambula dans de vieilles rues que ne hantait plus aucun véhicule, et derrière ces murs immuablement blancs, mais parfois fissurés, craquelés par la chaleur et le froid d'innombrables saisons, il ne percevait que le mouvement d'une vie larvaire. Il aimait cela. Il retrouvait là quelque chose de la Terre ; quoique les mondes puritains comptassent parmi les plus violemment opposés à la façon de vivre de la Terre, il lui

plaisait de découvrir ici une histoire et une décadence qui fussent comparables à celles du vieux Dark.

Il se rappela ce que lui avait dit Nogaro, avant qu'il quittât la nef : « Les mondes puritains ont peur de vieillir et leur peur est si grande qu'elle les a chargés en un instant du poids des ans. » Et c'était vrai, il le comprenait maintenant, admirant une fois de plus l'esprit étrange de Nogaro : les puritains avaient voulu créer une civilisation éternelle, et ils l'avaient rigidement conçue, et dès sa naissance elle portait le poids de cette malédiction, elle était condamnée à la sclérose.

Mais peu à peu, tandis qu'il avançait, les rues s'animèrent. A l'origine, les puritains étaient des marchands, et ils ne l'avaient jamais oublié ; ils avaient été des pionniers prompts à s'emparer de ce qui leur plaisait sur les mondes nouveaux, quitte à le revendre sur les planètes riches. Aussi leurs différents ports rassemblaient-ils tous les biens qui font l'objet d'un commerce dans la Galaxie humaine.

Algan croisa bientôt des hommes qui n'étaient plus des ombres furtives, mais d'importants personnages vêtus de velours sombre, noir ou bleuté selon leurs fonctions et leur rang, et dont les masques s'enrichissaient de pierreries étincelantes. Et les boutiques proposaient, dans un cadre toujours sévère, les biens de mondes innombrables, bois polis et antiques d'Atlan, fourrures légères et soyeuses d'Aldragor, ou encore les produits des artisanats indigènes, des

châles aux couleurs étincelantes, des blocs de verre dans lesquels se déroulaient des vues multidimensionnelles et kaléidoscopiques, des plaques de bronze gravées de signes incompréhensibles, des cristaux aux formes et aux couleurs étranges, des abeilles de verre, des insectes géants dont la fidélité et les pinces étaient également puissantes.

Il n'y avait pas de limites aux richesses de la Galaxie humaine, et ce qu'elle produisait de mieux était rassemblé ici, sur Ulcinor.

Mais Jerg Algan se sentait seul, tandis qu'il feuilletait les vieux livres, dont les signes demeuraient pour lui muets, ou tandis qu'il palpa la douceur d'une étoffe. Il éprouvait une solitude qu'il n'avait que rarement connue sur la Terre. Pour la première fois de sa vie, il se sentait perdu au sein d'un monde neuf et déroutant, sans ami, sans même un guide qui pût frayer sa piste et le protéger. Et sans liberté.

Il rejeta l'étoffe sur l'éventaire, au grand dépit du marchand, dont les yeux luisaient de cupidité derrière le masque. La cupidité était une vertu sur cette planète où la plupart des sentiments humains étaient pourtant catalogués parmi les vices, et les habitants d'Ulcinor cultivaient sans répit cette rare qualité.

Algan remarqua sous un amas d'étoffes, de toiles peintes et de livres brodés, un échiquier ancien. Il balaya de la main les tissus légers et l'examina. Les soixante-quatre cases semblaient avoir été taillées dans deux essences de bois, l'une

aussi bleue que la nuit, et l'autre aussi rose qu'une peau délicate; et sous ce rapport l'échiquier était parfaitement normal. Mais chacune des cases était ornée d'une fine gravure. Et ces dessins retinrent l'œil curieux d'Algan.

Ils étaient remarquables par la minutie du détail, et par leur gratuité. Il était presque inconcevable qu'ils eussent été imaginés par un esprit humain. Ils n'étaient pas en effet assez visibles pour que leur but fût d'être décoratifs, et, de toute évidence, ils ne présentaient pas le moindre rapport avec le jeu d'échecs.

Pourtant, ils éveillèrent de vagues souvenirs dans la mémoire de Jerg Algan, et cela acheva de l'intriguer. Il avait entendu parler de tels signes, sur la Terre, à propos d'une science très ancienne, ou plus exactement d'une religion... non, il se souvenait à présent, à propos d'une superstition qui avait nom l'astrologie. Certains des signes gravés sur l'échiquier ressemblaient à certains symboles qui avaient servi à désigner certaines parties du ciel, certains groupes d'étoiles, du temps où les hommes croyaient que leurs destins se trouvaient inscrits dans le firmanent.

Mais les autres ne ressemblaient à rien de ce qu'aurait pu imaginer un esprit humain. C'étaient soit des entrelacs de figures géométriques, soit des dessins représentant des êtres fantastiques, mais étrangers aux légendes humaines. Et cela n'avait apparemment aucune liaison avec le jeu d'échecs. Cela ressemblait plutôt à l'un de ces carrés mystiques que les

peintres ou les graveurs de l'Antiquité s'étaient plus parfois à composer.

Algan posa sa main sur l'échiquier et le caressa légèrement du bout des doigts. Il se pouvait qu'il ne fût pas fait de bois, car la matière dans laquelle il avait été taillé présentait un grain plus fin que celui du bois aux fibres les plus serrées. Mais ce n'était pas non plus une ordinaire matière synthétique, car à considérer la façon dont la lumière jouait sur les carrés pâles et sombres, la structure chimique devait en être éminemment complexe.

La petite taille de l'échiquier surprit Algan. Ses deux mains recouvraient presque totalement la surface quadrillée.

Puis sa curiosité s'émoussa. Il se dit qu'il devait s'agir d'un jeu ayant appartenu à un navigateur, qui avait échoué là, au hasard de l'espace ou du jeu des transactions ou des vols. Cependant, il fit signe au marchand qui s'approcha avec empressement. Il ne possédait rien de ce qui se trouvait dans sa boutique, car les habitants d'Ulcinor considéraient comme immoral que l'on pût vendre quelque chose qui vous appartînt, mais ils n'en tenaient pas moins la cupidité pour l'un de leurs premiers et principaux devoirs.

« D'où tenez-vous cette pièce ? demanda Algan d'un ton dégagé.

— C'est un échiquier très ancien », dit le marchand. Ses petits yeux jaunes brillaient. « Très ancien. Peut-être mille ans. Peut-être dix mille

ans, peut-être plus. Une affaire très intéressante. Êtes-vous collectionneur ?

— Comment cela pourrait-il avoir dix mille ans ? dit Algan, la conquête de l'espace n'est pas si vieille. Comment pourriez-vous savoir que cet échiquier est si ancien ? Vous essayez de me voler, n'est-ce pas ? »

Mais il éprouvait quelque difficulté à le croire. Il savait que la probité des marchands puritains était exemplaire ; jamais ils ne vantaient une qualité inexistante de leurs produits. Il arrivait seulement qu'ils oubliassent de mentionner certains défauts de ce qu'ils vendaient.

« C'est plus ancien que nous tous », dit le marchand. Il lissa son masque sur son visage. « C'est plus ancien que cette ville. Croyez-moi. C'est une affaire intéressante. Personne ne sait de quand ça date. Cela vaut peut-être une fortune. Mais je suis obligé de m'en séparer. Les affaires vont si mal.

— Vraiment, dit Algan, souriant. Combien en demandez-vous ?

— Ne parlons pas de prix, monsieur. Du moins pas pour l'instant. Nous sommes l'un et l'autre amateurs de belles choses anciennes, n'est-ce pas ? Regardez cet échiquier. Pouvez-vous me dire de quoi il est fait ? Il y a d'anciennes légendes...

— Dites-moi plutôt où se trouvent les pièces, et vous me raconterez ensuite vos anciennes légendes. »

Le marchand lui jeta un coup d'œil soupçonneux.

« Les pièces ? dit-il. Il n'y a pas de pièces. Pas avec cette sorte d'échiquiers. Je croyais que vous étiez connaisseur. Avez-vous seulement remarqué les dessins qui couvrent le damier ?

— Comment joue-t-on, alors ?

— Personne ne le sait. Je vous ai dit que cet échiquier était fort ancien, sans âge. Personne ne sait plus jouer avec ces échiquiers-là, monsieur. Ils existaient avant que l'homme sût déplacer des pions sur les soixante-quatre cases.

— D'où vient celui-ci ?

— Je n'en sais rien, monsieur. Je crois qu'un marin me l'a apporté un jour pour le vendre. Il venait des mondes qui bordent la Galaxie humaine. Je ne sais pas au juste où il a trouvé cet échiquier. Il ne me l'a pas dit, monsieur. Mais je sais que ces échiquiers sont très anciens. Pas très rares, monsieur, nous en avons vu beaucoup sur Ulcinor. Pas très rares, mais très anciens. Très antérieurs à la présence de l'homme.

— Il a donc existé d'autres civilisations dans la Galaxie avant celle de l'homme ? »

Le marchand le regarda d'un air attristé.

« Comment pourrais-je vous répondre, monsieur ? Je ne sais rien de plus que vous. Les pionniers, dont mes ancêtres étaient et les vôtres aussi sans doute, ont découvert ici et là des races intelligentes, humanoïdes ou non, mais jamais aucune qui fût pleinement civilisée ni qui fût parvenue à quitter sa planète natale. Mais je

crois... je crois, monsieur, que nous ne sommes pas les premiers à nous poser sur certaines planètes. Je crois qu'ils nous guettent. Je crois qu'ils nous attendent. Peut-être ces échiquiers sont-ils leur œuvre.

— Qui sont-ils ? demanda Algan d'une voix sèche.

— Qui le sait, monsieur, qui le sait ? Certainement pas un pauvre marchand d'Ulcinor qui n'a pas quitté trois fois sa planète. Mais des histoires courent, monsieur, des histoires bien curieuses.

— Quel genre d'histoires ?

— Oserai-je parler, monsieur ? Ces sujets sont d'habitude interdits. Cependant, je lis dans votre regard que vous êtes l'un de mes amis, et je suis persuadé que vous me donnerez un bon prix de cet échiquier, dont l'ancienneté et la valeur sont si grandes.

— Soit, dit Algan.

— Alors, suivez-moi », dit le marchand.

Algan jeta un coup d'œil autour de lui. Une foule animée se pressait contre les éventaires des marchands, des voitures silencieuses, noires et longues parcouraient les rues. Mais toute l'activité de la ville se déroulait dans un si grand silence que l'atmosphère était sinistre ; les masques et les vêtements sombres ajoutaient encore à cette sombre impression.

Algan s'engagea par la porte basse et étroite, dans la boutique ; ce n'était, tout au plus, qu'un étroit réduit, dans lequel se trouvaient entassées d'inconcevables richesses, des étoffes d'une légè-

reté et d'un éclat incomparables, des fourrures d'une tiédeur et d'une finesse idéales, des objets de métal travaillé.

Le marchand s'assit sur un monceau de fourrures et invita Algan à prendre place dans un haut fauteuil de cuir, de toute évidence en provenance de la Terre. La lumière était incertaine dans le réduit, mais les yeux d'Algan s'habituerent bientôt, et il laissa son regard parcourir les recoins de la boutique.

« Je vois que ma boutique vous plaît, monsieur, dit le marchand. Cela me réchauffe le cœur. »

Il se pencha vers Algan avec un sourire complice et lui dit :

« Aimez-vous le zotl ?

— Il y a bien longtemps que je n'en ai bu, soupira Algan. Mais je croyais que les mondes puritains...

— Il y a des accommodements, monsieur, dit le marchand. Nous avons un proverbe : « La façade seule compte pour qui ne franchit pas le seuil. » C'est un très vieux proverbe. Ne vous plaît-il pas ? »

Le marchand prit une racine de zotl sur une étagère et la glissa dans une petite machine à presser le zotl qui avait extérieurement l'aspect tout à fait inoffensif d'une sculpture. Il attendit un temps que la dure racine se fût entièrement décolorée et que le jus se fût décanté. Puis il versa la liqueur ambrée dans de hauts gobelets d'argent.

« Attendez, dit-il, ne buvez pas tout de suite. Je désire vous montrer quelque chose. Je sais que je puis vous faire confiance. »

Le ton du marchand s'était imperceptiblement transformé. Il était moins obséquieux, moins visiblement commercial, il s'était fait plus dur, plus net, plus tranchant. Le marchand entendait être obéi et Algan voulait savoir où il désirait en venir.

« Placez l'échiquier sur vos genoux, monsieur, posez votre main droite sur les cases, c'est cela, un doigt sur chaque case. Peu importe lesquelles. Et maintenant écoutez-moi.

« Nous voyons bien des gens, monsieur, sur une planète comme Ulcinor. Et d'habitude, on nous fait confiance, car on sait que nous sommes d'une probité au-dessus de tout éloge. Nos coutumes ne sont pas toujours appréciées comme elles devraient l'être, et notre intolérance, cependant légitime, nous déconsidère souvent. Pourtant les étrangers nous font dans l'ensemble confiance, et c'est une chose bien rare dans toute l'étendue de l'espace, croyez-moi. Aussi nous racontent-ils des choses qu'ils ne diraient nulle part ailleurs et que Bételgeuse elle-même, dans son orgueilleuse puissance, ignore.

« Vous n'aimez pas Bételgeuse, monsieur, inutile d'essayer de me détromper. J'ai tout de suite vu à votre costume que vous étiez un pionnier et que vous veniez de la Terre, et je sais comment Bételgeuse recrute les pionniers sur la Terre, quoique le gouvernement central ne s'en

vante pas beaucoup. Eh bien, nous aussi, nous avons de bonnes raisons de ne pas aimer Bételgeuse.

« Voilà trois siècles et plus que notre domaine se trouve limité aux mondes que vous appelez puritains, alors qu'il existe tant de planètes non colonisées dans l'espace. Bételgeuse veut bien de nos hommes, mais pas notre société. Elle nous craint et nous empêche de nous étendre.

« Aussi écoutons-nous attentivement les récits des voyageurs, monsieur, et cherchons-nous toujours quelque secret qui nous donne une ombre de supériorité sur Bételgeuse. Et nous trouverons un jour. Nous savons par exemple qu'il existe sur certains mondes, des ruines plus anciennes que l'homme. »

Il se tut et ses yeux jaunes et enfoncés dans leurs orbites fouillèrent le visage impassible de Jerg Algan.

« Cela ne vous surprend pas ? demanda-t-il.

— J'ai déjà entendu une histoire semblable, dit Algan.

— Peut-être. Ou peut-être êtes-vous très habile à cacher vos sentiments ? Peut-être n'aurais-je pas dû parler si vite ? Mais peu importe. Je sais que vous détestez Bételgeuse autant que nous.

« Écoutez-moi bien. Plusieurs expéditions ont découvert et photographié des ruines colossales sur des planètes en marge de la Galaxie humaine. Malheureusement aucune de ces expéditions n'est revenue.

— Accident? » demanda Algan. Sa voix ne laissait rien filtrer de son étonnement.

« Elles ont simplement disparu. Peut-être ont-elles été détruites. C'est ce que croit Bételgeuse. Ou peut-être sont-elles simplement parties. C'est ce que nous croyons.

— Parties? dit Algan.

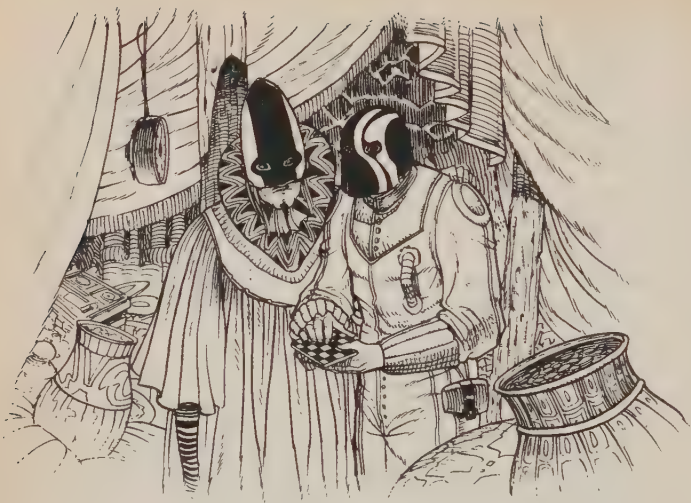
— Imaginez que ces ruines aient été des sortes de portes s'ouvrant sur tout ce que vous pouvez concevoir ; imaginez que ces expéditions se soient engagées innocemment dans de nouveaux univers et qu'elles n'aient jamais pu revenir.

— Absurde, dit Algan.

— Sans doute, dit le marchand, sans doute. Mais une fois ou deux des hommes sont revenus. Oh ! Après de bien longs détours. Et généralement sous d'autres noms. Bételgeuse ne les a jamais revus, elle, bien qu'ils lui eussent prêté serment des années auparavant. Mais nous, nous les avons trouvés. Ils avaient quelque chose à vendre, et ils sont venus nous le proposer.

— Que leur était-il arrivé?

— Rien. Ne croyez pas que je cherche à vous cacher la vérité, mais il ne leur était jamais rien arrivé. Leurs histoires étaient le plus souvent étonnamment semblables. Ils avaient été laissés en arrière par le gros du corps d'exploration, le plus souvent afin de garder un camp. Mais personne n'était jamais venu les relever de leur garde. Alors ils avaient fui en emportant ce qui avait le plus de valeur dans le camp et



« Posez vos doigts sur l'échiquier. »

quelquefois après avoir pris quelques photographies.

« Toutes les photographies sont entre nos mains. Ces ruines existent.

— Trop anciennes, dit Algan.

— Croyez-vous ? Ces expéditions ont disparu après tout.

— Admettons-le. Quel rapport cela peut-il avoir avec cet échiquier, et pourquoi me le dites-vous à moi ? »

Le masque de soie noire du marchand se plissa si bien qu'Algan vit qu'il souriait.

« Posez vos doigts sur l'échiquier, monsieur, les

doigts de n'importe quelle main, chaque doigt sur une case. Bon. Buvez votre zotl maintenant. »

Algan souleva son masque et vida lentement son verre. Son cœur était plein d'une déchirante nostalgie. Il se rappelait la Terre et les bars louches de Dark, et ce pays imaginaire que le zotl lui permettait d'explorer. Un désert gris sous un ciel bas et vert, des roches irisées et mouvantes. Des soleils lointains et invisibles vibrant comme des cordes de harpe. Mais cette fois-ci, le zotl ne l'emporta pas au bout de ses nerfs, il ne se mit pas à entendre les couleurs, ni à voir les sons.

Il lui sembla qu'il se tenait sur l'échiquier et qu'il n'était qu'un pion posé sur une case blanche, et il ne pouvait apercevoir les limites du damier. Il restait rigide, les yeux ouverts et fixes, tenant son verre à bout de bras, sans même frémir. Il n'était plus en lui-même. Il voyageait sur l'échiquier.

Une force irrésistible l'emporta. Puis les cases commencèrent à changer et à grandir autour de lui. Le ciel s'obscurcit, il y vit luire des étoiles, il plana un petit temps au-dessus d'une étendue verdoyante, puis il descendit verticalement et se posa doucement parmi de hautes herbes souples.

Les herbes lui montaient jusqu'aux épaules, mais il les oublia brusquement lorsqu'il regarda autour de lui, car sous ce ciel mauve orné d'une gigantesque étoile bleue, étincelaient les noires murailles polies de ruines cyclopéennes.

Ce n'était rien de plus qu'un mur. Mais il se mit à crier. Il le vit se fissurer, s'effondrer, et l'écraser. Ce n'était qu'un rêve, mais il battit des paupières. Ce mur était trop vaste, trop uni, trop lisse pour avoir été une œuvre humaine, il était trop noir, aussi. Il ne se dressait pas verticalement, mais il était nettement incliné, il surplombait l'endroit de l'atterrissage d'Algan et c'était ce qui lui avait donné l'impression de voir le mur s'effondrer.

Puis Algan leva la tête vers le ciel et chercha à déterminer de quel soleil il pouvait s'agir, mais il sentit brusquement un poids au bout de son bras, il cligna des yeux et il aperçut le visage masqué du marchand penché vers lui.

« Qu'est-ce ? dit-il, avant même de poser le gobelet sur la table.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je n'étais pas avec vous, dit le marchand.

— Vous saviez ce qui allait m'arriver. Vous m'avez dit de poser une main sur l'échiquier. Le zotl seul ne m'a jamais envoyé là-bas.

— Sans doute non, sans doute non, dit le marchand. Eh bien, vous en savez autant que moi, maintenant. Et soyez persuadé que cet endroit existe réellement, tel que vous l'avez vu, sachez que ces murailles tombent depuis des milliers d'années vers cette portion de terrain que vous avez occupée. Le soleil dans le ciel était-il bleu, ou rouge, ou jaune encore ?

— Une énorme étoile bleue, dit Algan.

— C'est le cas le plus fréquent. Voyez-vous, de nombreux éléments changent dans ces visions. La végétation, par exemple, ou encore la teinte du ciel, ou la couleur du soleil, mais jamais ces murailles ne varient. Sur tous ces mondes qui ont quelque rapport avec cet échiquier et avec le zotl se dressent ces forteresses colossales. Dieu seul sait quelles richesses elles contiennent.

— Ou quelles armes », dit Algan.

Ils se turent un instant et se regardèrent.

« Une illusion, dit Algan.

— Sans doute, dit le marchand, sans doute, une illusion qui tue.

— Pourquoi n'avez-vous jamais envoyé d'expéditions ?

— Bételgeuse, dit le marchand. Il n'y a de navires et de techniciens que pour les expéditions de Bételgeuse. Vous savez combien les hommes sont rares. Mais nous avons appris bon nombre de choses tout de même, comme vous voyez. Oui, oui, bon nombre de choses.

— Et maintenant, dit Algan, vaguement mal à l'aise, dites-moi pourquoi vous m'avez raconté tout cela ? »

Les yeux du marchand se fermèrent presque entièrement.

« Vous vous intéressiez à l'échiquier, dit-il. Je pensais que ces questions vous passionnaient. Ai-je eu tort ?

— Non, reconnut Algan, mais je doute qu'en cela tienne toute l'explication.

— Nous aimons beaucoup raconter des histoires, nous autres puritains, dit le marchand. Nous aimons aussi beaucoup en entendre. Imaginez que vous voyiez quelque chose ou même que vous entendiez seulement parler de quelque chose, d'un grand mur oblique et noir, par exemple, je suis persuadé que nous serions assez heureux de l'apprendre pour vous offrir un très haut prix en échange de vos confidences. Un très haut prix, en vérité.

— Je ne suis qu'un pionnier », dit Algan. Il hésitait à répondre affirmativement. Il n'était pas sûr de la sincérité du marchand et craignait de se fourrer dans un guêpier. « J'ignore même où j'irai lors de mon premier voyage. Je ne pourrai vous être d'un grand secours.

— Qui sait ? » dit le marchand. Ses yeux clignotaient maintenant comme s'il transmettait en morse quelque message secret à un assistant invisible. « Qui peut le savoir ? Peut-être voyagerez-vous librement demain entre les étoiles ? Quoi qu'il vous arrive, ne nous oubliez pas.

— J'y veillerai, dit Algan. Et combien me demanderez-vous pour cet échiquier ?

— Rien », dit le marchand. Sa voix était lourde de regret comme s'il était en train de commettre un péché trop lourd pour sa conscience, et c'était bien en vérité ce qu'il était en train de faire.

« Rien, dit-il. Je vous le donne. »

La situation est plus compliquée qu'elle n'avait semblé au premier abord, se dit Jerg Algan en marchant dans les rues de la ville.

Nogaro avait eu raison sur presque tous les points. La Galaxie humaine ne formait pas un bloc monolithique, mais une sorte de levain tirailé en tous sens par des ambitions diverses. Un seul choc suffirait peut-être à faire s'écrouler la puissance de Bételgeuse. Cette idée n'était pas pour déplaire à Jerg Algan.

Mais ce qui le surprenait plus encore c'était cet intérêt envers les races non humaines qu'avaient témoigné Nogaro et, après lui, le marchand. Cet intérêt correspondait à certains éléments que lui, Algan, ignorait. Il se pouvait même qu'ils fussent en rapport avec l'instabilité du pouvoir de Bételgeuse dans la Galaxie, ou qu'une connaissance approfondie du problème permît de mettre Bételgeuse en échec. Les mondes puritains attendaient de la découverte des forteresses de pierre noire une sûre victoire sur Bételgeuse. Sans doute en savaient-ils plus que le marchand n'en avait voulu dire à Algan. Mais quel rôle, lui, Jerg Algan, jouait-il sur cette scène gigantesque ? se demandait-il, angoissé, tandis qu'il palpait la surface lisse de l'échiquier.

Il n'y avait pas de réponse possible.

Chacune des pistes qu'il explorait mentalement conduisait à une impasse.



Ulcinor était une planète peuplée d'ombres, de hautes flammes noires qui couraient dans les rues.

Ce n'étaient, partout, que masques noirs et longues capes dérobant leurs porteurs aux regards indiscrets. L'animation des rues avait même quelque chose de furtif, comme si les habitants d'Ulcinor, à force de vouloir ressembler à des fantômes asexués, avaient fini par prendre des habitudes de spectres craintifs. Les voitures qui circulaient sur la chaussée étaient longues et noires, et leurs glaces, vues de l'extérieur, n'étaient que des miroirs qui renvoyaient au passant sa propre image. Elles roulaient silencieusement, souplement, à une allure rapide et régulière. Elles avaient quelque chose de funèbre jusque dans leurs chromes sobres, mais étincelants.

Et personne ne portait d'arme. Cela surprit Algan qui avait vu, de tout temps, les hommes de Dark porter en évidence à leur ceinture des radiants de toute espèce. La sécurité, ici, était telle qu'il ne venait jamais à la pensée de personne que l'on dût parfois compter sur sa rapidité et sur son adresse pour survivre.

Ulcinor était un monde qui avait de solides traditions. La Terre en avait eu, elle aussi, se dit Algan, mais elle n'était plus maintenant — il s'en rendait compte pour la première fois avec une poignante certitude — que chaos et décomposition.

La ville neuve surprit Algan. Il comprit brusquement que Dark, malgré sa splendeur, n'était qu'une cité du passé en train de mourir. Ici, les immenses bâtiments blancs et noirs étaient plus hauts et plus majestueux que ceux de Dark. Et des tours se dressaient vers le ciel qui eussent écrasé de leur masse même la tour du port stellaire de la Terre.

Mais il ne régnait, songeait Jerg Algan, dans la ville puritaine que l'ennui et l'angoisse. C'était une ville froide, peuplée d'ombres qui avaient oublié leur sort d'hommes, qui chuchotaient au lieu de parler à voix haute, qui couraient le long des murs en frappant à peine le sol du talon, c'était une ville déjà morte, enfouie déjà dans le linceul de son silence, comme l'étaient ces milliers de visages derrière leurs masques.

L'idée des anciens puritains avait été que chaque homme, en face d'un univers immense mais non inaccessible, était et devait être définitivement seul, qu'il ne devait compter que sur lui-même ou que sur le jeu de lois mathématiques destinées à assurer seulement sa protection ou sa survie. L'homme de l'espace ne pouvait plus être ni l'homme d'une époque ni celui d'un monde. Il fallait qu'il fût inodore et incolore, presque invisible, presque insaisissable.

Et en quelques centaines d'années, il l'était effectivement devenu. Du moins sur les Mondes Puritains. On pouvait quitter Ulcinor et la retrouver un siècle plus tard sans la moindre surprise. Les rues étaient identiques, et les

façades blanches et noires avaient à peine senti passer sur elles le souffle du Temps. Quant aux hommes, ils avaient peut-être changé derrière leurs masques, mais nul ne pouvait le savoir.

Jerg Algan se souvint des hommes et des femmes de la Terre, de leurs voix fortes et sonores, de leurs costumes colorés et parfois originaux. C'était à peine s'il pouvait reconnaître ici les femmes à leurs longs cheveux flottant dans le vent léger, et à leur taille plus fine. Mais leurs traits, leurs lèvres et leurs joues étaient cachés derrière les masques lisses et immuables et la souplesse de leurs corps disparaissait sous les amples capes de nuit.

Ceci était le monde de l'avenir, se disait Jerg Algan, fixant les façades nues et aveugles qui auraient été riches, sur Terre, de tant de lumières, de tant de fenêtres, de rideaux entrouverts comme des paupières sur la chaleur tranquille de chambres accueillantes. Et ses mains tremblaient de colère dans leurs longs gants noirs. Et ses lèvres frémissaient d'angoisse et d'inquiétude sous le léger masque de soie.

Ou bien un autre avenir surgirait-il à temps des profondeurs de l'espace ? Né sur d'autres mondes incroyablement anciens. Ou à naître sur certains mondes encore jeunes ?

Personne ne pouvait le dire, songeait Jerg Algan, tandis qu'il marchait dans les larges rues d'Ulcinor, essayant d'imiter ceux qui l'entouraient et de restreindre la longueur de ses pas.

Une main se posa sur son épaule. Il se retourna vivement, mais silencieusement. Sa main se glissa instinctivement vers sa ceinture. Mais aucune arme, aucun fourreau n'y étaient attachés.

« Je vois que vous vous intéressez aux antiquités et aux histoires des marchands, dit la voix de Nogaro, assourdie, affaiblie par le masque, mais nette et légèrement ironique.

— Comment le savez-vous ? dit brusquement Algan.

— Peu importe. L'air porte toutes sortes de bruits à mes oreilles. Connaissez-vous les toits d'Ulcinor ? Croyez-moi, c'est une chose qui vaut la peine d'être vue, pour un étranger. Venez. J'ai à vous parler. Nous serons plus tranquilles là-haut. »

Nogaro prit le bras de Jerg Algan et l'entraîna. Ils franchirent le porche d'un édifice colossal et s'engagèrent dans une enfilade de salles blanches. Une multitude de masques allaient et venaient. Et, tout au bout de ce long couloir, Algan aperçut une immense spirale qui semblait tourner sur elle-même. Puis il comprit, lorsqu'ils s'engagèrent sur la spirale. C'était un chemin mouvant qui les entraînait vers les parties supérieures de l'édifice.

Algan n'avait jamais rien vu de semblable sur la Terre.

« Il est inutile de me raconter ce que vous a dit le marchand, dit Nogaro. Je le sais. J'aimerais seulement vous prévenir d'un certain nombre de

phénomènes qui ne manqueront pas de vous arriver.»

Jerg Algan se tourna vers Nogaro.

« Croyez-vous qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout cela ? demanda-t-il. Croyez-vous réellement qu'il existe dans l'espace une autre civilisation plus ancienne que celle de l'homme ?

— J'aimerais bien en être sûr, répondit évasivement Nogaro.

— L'échiquier et le zotl ?

— Je n'en sais pas plus que vous.

— Les expéditions perdues ?

— Tout ce que vous a dit le marchand sur ce point est exact, sauf en ce qui concerne Bételgeuse. Bételgeuse en sait autant que les marchands, ni plus ni moins, mais juste autant. Et, comme les marchands, Bételgeuse aimerait bien en savoir plus. Peut-être l'apprendra-t-elle de vous ? Qui sait ?

— Je ne suis qu'un pionnier. Je ne sais même pas sur quel monde je vivrai l'année prochaine.

— Qui sait ? » répéta Nogaro. Il sembla à Algan qu'il souriait sous son masque. « Peut-être voyagerez-vous librement demain, entre les étoiles ? Peut-être conduirez-vous demain une expédition ? »

Un endroit précis du cerveau d'Algan se glaça.

« Le marchand m'a déjà dit cela, dit-il lentement. Et c'est votre tour, maintenant. Il semble que je sois le moins bien renseigné sur mon propre avenir.

— Il se pourrait, en effet, que vous le fussiez, mon ami, dit Nogaro, d'une voix froide et tranchante. Bételgeuse et les marchands échafaudent certains projets sur votre compte. »

Algan réfléchit. La spirale les avait maintenant entraînés presque au sommet de l'immeuble. Il leva la tête et vit au-dessus d'eux s'arrondir une coupole transparente. Des points noirs qui étaient des navires stellaires voguaient dans le ciel.

« Il se pourrait par exemple, poursuivit Nogaro, que Bételgeuse mette un navire rapide à votre disposition. Oh ! un petit navire. Une simple vedette d'exploration susceptible d'être pilotée par un seul homme. Alors, vous pourriez sillonner les cieux lointains qui abritent les citadelles noires. Mais, comme Bételgeuse n'aimerait pas que cela se sache, il se pourrait qu'elle vous demande de vous emparer, par la force, d'un navire, sur un port stellaire, celui d'Ulcinor, par exemple. Cela s'est déjà vu. Et la chose serait aisée. La négligence des responsables du port est, en pareil cas, incroyable. Donc, vous partiriez sur ce navire volé, et vous ramèneriez après une longue exploration des données intéressantes. Alors commencerait à votre sujet une longue, longue lutte entre Bételgeuse et les Puritains. Comprenez-vous cela, mon ami ?

— Je commence à comprendre, dit Algan. Mais pourquoi moi, pourquoi m'ont-ils choisi ? Et pourquoi les Puritains me donnent-ils des

informations qui serviront Bételgeuse si je pars ?

— C'est ici que les choses se compliquent. Pour Bételgeuse comme pour les Puritains, vous n'êtes qu'un pion. Mais à partir du moment où l'un des camps vous a choisi, l'autre s'occupe aussi de vous. Vous ne saurez jamais sans doute lequel des deux a commencé de s'intéresser à vous, mais cela n'a pas d'importance.

« Mettons que vous n'êtes pas un pionnier normal, même parmi ceux qui viennent de la Terre. Vous êtes capable de survivre dans un environnement hostile, seul. Mais par-dessus le marché, vous haïssez Bételgeuse et les Puritains à la fois. Vous haïssez le monde actuel. Vous souhaitez découvrir au fond de l'espace une façon de le détruire. Vous chercherez fébrilement si l'occasion vous en est donnée. Cela suffit. Bételgeuse comme les Puritains espèrent bien découvrir grâce à vous une façon de détruire le pouvoir qui les inquiète, le gouvernement central pour les Puritains, et les Dix Planètes pour Bételgeuse. Quant aux renseignements qui vous ont été donnés par le marchand, ils sont sans intérêt. Bételgeuse les détient déjà. Ils vous ont été donnés uniquement pour endormir votre confiance. »

Ils se trouvaient maintenant juste sous la coupole. La ville s'étendait au-dessous d'eux, tout autour du port stellaire, tel un jeu de dominos blancs et noirs disposés en lignes régulières sur une table plane. Une immense nef

noire aux couleurs de Bételgeuse tournoyait comme un insecte géant au-dessus du port stellaire. Le ciel était plein, au-dessus de la ville, des traînées blanches laissées par les navires en partance.

« L'espace n'est donc pas assez vaste pour que les Puritains et Bételgeuse coexistent ? dit Algan.

— Non, souffla Nogaro. Ou plutôt, il est trop vaste, et les hommes sont trop peu nombreux pour que l'un des deux empires puisse tolérer le partage. Tout changerait peut-être si les hommes rencontraient dans le ciel un allié puissant. Mais ils n'ont encore découvert, en fait de races intelligentes, que des espèces primitives, peut-être des échecs de l'Histoire ou du Temps.

— Mais qui êtes-vous donc ? demanda Jerg Algan. Comment savez-vous tout cela ? Pour le compte de qui travaillez-vous ? Est-ce pour vous-même ?

— Non », dit Nogaro. Il détourna les yeux et regarda la ville. « Tout cela m'intéresse, mais en fait, il est bon que je vous le dise, je crois, mon ami : je représente Bételgeuse. »

Chapitre 5

Toutes les étoiles du ciel

Toutes les étoiles du monde brillaient dans la nuit d'Ulcinor, songea Algan, et il était presque impossible de concevoir qu'au-delà de ce brouillard de soleils existaient d'autres nuées de feu et d'autres mondes tournoyants et peut-être habités.

Il avait quitté sa chambre sans bruit et il se trouvait sur le chemin de ronde qui encerclait le port stellaire et qui courait tout en haut des murailles. Un radiant pendait à sa ceinture et il portait l'uniforme de vol des pilotes. Il dominait à la fois, du haut du chemin de ronde, la ville et l'esplanade du port. L'air était frais. Il pouvait apercevoir les lumières des faubourgs lointains, à des dizaines de kilomètres du centre, brillant tels

des îlots d'étoiles, telles des galaxies décrochées du firmament et écrasées sur le sol.

Le port lui-même n'était qu'une sorte de désert blanc cerné de murailles et baigné de lumières, que hantaient les silhouettes sombres des navires dressés vers le zénith. Et l'un de ces navires, une unité rapide des services d'inspection de Bételgeuse, l'attendait.

C'était une petite ombre déliée à l'extrême sud du port, un mince fuseau noir, tous feux éteints. C'était le but de la promenade nocturne de Jerg Algan.

Il se préparait à jouer un jeu étrange. Il devait s'emparer du navire malgré la surveillance des autorités du port, mais avec leur complicité secrète. Et il devait l'emmener, théoriquement poursuivi par toutes les forces spatiales de Bételgeuse, vers Glania, un monde de dixième importance, à peine colonisé, fraîchement doté d'un petit port stellaire. Glania n'était que la première étape de son voyage, mais c'était une étape nécessaire. Glania se situait aux frontières de la Galaxie humaine, aux limites des inquiétantes régions du centre de la Galaxie. Et c'était sur Glania que vivait l'un des deux ou trois rescapés des expéditions perdues.

Glania, une planète invisible dans le ciel constellé.



Algan explora minutieusement le contenu de ses poches. Il ne devait rien emporter qui permît de déterminer son identité s'il échouait ou s'il mourait. Mais il ignorait contre qui ces précautions étaient prises. Peut-être Nogaro croyait-il réellement à l'existence d'autres races et ne voulait-il rien laisser au hasard ? Peut-être ne voulait-il pas indiquer le chemin de Bételgeuse à d'éventuels envahisseurs ? Ou peut-être craignait-il des adversaires plus proches et plus humains ? Il ne trouva rien. Seul l'échiquier emplissait l'une des vastes poches de sa combinaison de vol. Et c'était le seul indice auquel il pût se raccrocher, la seule ébauche de piste.

Il se dit qu'il était comme un chasseur qui ignore quelle proie il va traquer et jusqu'à l'emplacement de la forêt où il la trouvera. Il consulta sa montre. Il était onze heures moins deux. A onze heures précises, il entrerait en action.

La nuit était calme et silencieuse. La ville brûlait tranquillement de ses feux froids. Les pales d'un hélicoptère lointain battaient parfois l'air avec un bruit de soie froissée. Les hautes tours se détachaient sur le ciel nocturne comme des rais verticaux de lumière. Algan commença à compter les secondes. C'était inutile, mais ses lèvres s'étaient mises à compter sans qu'il y prît garde.

Cinq. Quatre. Trois. Deux. Un.

Il ne se passa rien. Il était juste onze heures.

Il attendit une seconde, indécis, puis il se mit à courir silencieusement le long du chemin de ronde. Il dévala comme un chat un escalier. Il disposait d'une demi-minute exactement pour parvenir au plan de départ des astronefs, car le faisceau de balayage se posait toutes les trente secondes sur chaque point du port.

C'était un faisceau invisible et indécélable, mais s'il lui arrivait de rencontrer dans sa course un objet anormal, il déclenchait l'alarme. Et, normalement, il explorait le port stellaire selon un programme volontairement désordonné. Il était en principe impossible de lui échapper parce que personne ne pouvait prévoir quelle partie du port il allait explorer. Mais toutes les trente secondes au moins il se posait sur chaque endroit du port, fouillait les ombres et caressait les coques lisses des navires.

Mais ce jour-là, entre onze heures et onze heures dix, par intervalles de trente secondes, la course du faisceau de balayage ne devait plus être abandonnée au hasard. Elle devait suivre un programme prévu et apparemment désordonné, qui permettrait de traverser l'esplanade en sautant de zone en zone sans déclencher le dispositif d'alerte. Et Jerg Algan connaissait le programme par cœur.

Il comptait les secondes tandis qu'il dévalait les marches interminables du chemin de ronde. Il avait trois secondes d'avance sur l'horaire prévu lorsqu'il atteignit le sol du port stellaire. Il se contraignit à l'immobilité. Trois. Deux. Un.

Il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes vers un point lointain et sombre et il pensa que du haut de la tour il devait apparaître, si quelqu'un veillait, comme une sorte de fourmi noire se traînant à la surface d'une plaine aussi lisse que du verre. Il atteignit une zone d'ombre et souffla. Il disposait cette fois-ci d'une avance de près de dix secondes sur le faisceau et il lui fallait attendre le passage de l'onde détectrice avant de s'engager à nouveau sur l'esplanade.

Il constituait, pensa-t-il en se lançant une nouvelle fois en avant, une cible excellente. Théoriquement, personne ne devait tirer sur lui. Théoriquement.

Il vit grandir les hauts fuseaux noirs des navires. Il avait hâte de se trouver dans l'ombre des nefs, bien qu'il n'en pût tirer qu'un réconfort psychologique. L'ombre lui permettrait peut-être d'échapper aux regards des hommes, mais non à ceux des machines.



Étrange idée, avait-il pensé lorsque Nogaro lui avait exposé le plan de Bételgeuse. Pourquoi, avait-il demandé, ne pas partir en plein jour, à bord d'un navire de la flotte de Bételgeuse? Pourquoi cette mascarade, ce jeu absurde et dangereux? Était-ce pour tromper les Puritains des Dix Planètes?

Non, avait répondu Nogaro de sa voix froide.

Ils sauraient, dès qu'ils apprendraient la fuite d'Algan, où et pourquoi il était parti.

C'était parce que ni Bételgeuse ni les Puritains ne voulaient admettre devant la Galaxie entière qu'ils s'inquiétaient d'hypothétiques races civilisées, habitant peut-être des mondes inconnus, en dehors des régions déjà explorées. C'était pour des raisons purement politiques. « Comment pourrions-nous refuser un navire aux Marchands d'Ulcinor, disaient les hommes de Bételgeuse, si nous envoyons officiellement une expédition à la recherche des citadelles noires ?

— Si je suis pris, serai-je condamné pour piraterie ? avait demandé Algan.

— Certainement, avait dit Nogaro. Mais vous ne serez pas pris. A moins que vous ne le vouliez. Et ce jour-là vous serez conduit sous bonne escorte jusque sur Bételgeuse. Et là il se pourrait que vous vous échappiez.

— C'est un jeu dangereux, avait remarqué Algan.

— Sans doute, avait reconnu Nogaro. Mais vous êtes libre. Préférez-vous l'espace, ou les terres neuves à coloniser ?

— L'espace », avait conclu Algan sans hésiter.

Il traversait maintenant une étrange forêt, une futaie métallique de navires, et les branches rectilignes des arbres qui l'environnaient étaient des antennes. Certains instincts du chasseur se réveillèrent en lui.

« Peut-être aurais-je dû refuser, pensa-t-il. Comment puis-je servir Bételgeuse que je hais ? »

Et la réponse était inscrite au fond de son cerveau. Il était un chasseur. Il appartenait à cette race dont, de tout temps, on avait fait les mercenaires. Il était un mercenaire.

Il aimait la chasse pour elle-même, n'importe quelle chasse, et ses longues randonnées à la surface de la Terre dépeuplée n'avaient pas eu d'autre sens.

Il y avait encore, dans les étoiles, une place pour les hommes de l'ancien temps. La sienne. Celle du grain de sable dont on a besoin pour bloquer une mécanique adverse, celle du furet qu'on désire envoyer dans le terrier de la proie.

La place du cavalier sur un échiquier.

Sautant d'étoile en étoile.

Essayant de bloquer le roi adverse.

Le roi noir qui régnait sur la Galaxie.

Il se mit à courir sauvagement entre les hautes coques de fusées. Un souffle de vent chantait sur les tôles polies.

Il entendit à peine le bruit de ses propres pas. Mais il croyait sentir sur son corps la chaleur du faisceau détecteur.

Puis il perçut un bruit et s'arrêta brusquement, se confondit avec l'ombre énorme d'une nef. Il tendit l'oreille et il lui sembla entendre les cliquetis qui agitaient les entrailles des navires, le sourd grondement de leurs moteurs, et le chuintement des électrons courant dans les fils de

cuivre. Il lui sembla sentir le sol vibrer sous ses bottes.

Mais ce n'était qu'un pas humain, que le choc sourd et régulier de talons sur le béton de l'esplanade.

« Un ennemi, pensa Jerg Algan, rejetant immédiatement cette idée. Une ronde extraordinaire? Ou plus simplement, un technicien en train de vérifier les tuyères d'un navire en partance? »

C'était un pire écueil que le faisceau détecteur ou que les menées des Marchands d'Ulcinor. C'était le facteur imprévisible, qui surgit brusquement d'un fourré, au cours d'une longue chasse en forêt.

Algan compta les secondes. Il lui fallait se remettre à courir, de crainte que le faisceau détecteur ne se posât sur lui s'il restait terré dans l'ombre.

Il fit lentement le tour de l'énorme coque qui l'abritait. Il vit, un peu à l'écart, se dresser la petite nef qui lui était destinée. Mais il lui fallait traverser pour l'atteindre une zone de lumière, et passer entre deux rangées de navires, écrasants et silencieux, comme des monstres endormis.

Il se redressa et se lança en avant, fixant son ombre qui s'étalait en tache nette sur le sol, devant lui, qui le précédait et semblait lui montrer le chemin.

« Qui va là? » s'écria une voix.

Il ne s'arrêta pas, ne regarda pas en arrière. Il se contenta d'accélérer sa course.

« Qui va là ? répéta la voix moins assurée cette fois. Montrez-vous ou je donne l'alerte. »

Algan essaya de localiser la voix, tout en courant. L'homme devait travailler à l'une des nefs qui bordaient ce chemin de lumière que devait parcourir Algan. Il ne pouvait manquer de l'apercevoir et, s'il n'avait pas été prévenu de fermer les yeux sur certaines allées et venues qui devaient avoir lieu cette nuit-là dans le port stellaire d'Ulcinor, c'en était fini de l'équipée d'Algan. Il ne croiserait jamais entre les étoiles.

Il réfléchit rapidement. Il s'engagea entre deux navires et abandonna résolument la piste éclairée. Il savait qu'il risquait en le faisant d'être décelé par le faisceau. Mais c'était une chance à courir. Il fit le tour d'un des navires, et cela dura plusieurs secondes qui lui parurent interminables, et le navire lui sembla aussi gros qu'une montagne, ce qui, du reste, était presque exact. Puis il passa dans l'ombre du navire suivant, dans la rangée, et revint vers la piste éclairée.

Il entendit les pas encore lointains se précipiter. L'homme ne craignait nullement d'être découvert. C'était bien un garde ou un technicien. Les machines de contrôle savaient qu'il devait se trouver dans le port et ne s'inquiétaient pas de sa présence. Et si c'était un garde, il était armé et entraîné à chasser l'homme.

Brusquement, Algan l'aperçut. Ou plutôt, il décela d'abord son ombre. Ce n'était qu'une tache minuscule, eu égard à la masse des navires qui l'entouraient. Mais elle accéléra les batte-

ments du cœur d'Algan. Il approcha lentement. Il savait qu'il ne parviendrait pas à atteindre son navire sans être repéré.

Il ne lui restait qu'une solution. Intérieurement, il la déplorait, mais il n'en voyait pas d'autre.

Il se coula dans l'obscurité au contact de la nef de métal. Puis il la heurta d'un doigt et cela résonna comme une note de musique dans l'air silencieux du port.

« Qui va là ? » cria la voix en se dirigeant vers lui.

Ce devait être un technicien. Jamais un garde n'aurait commis l'erreur de signaler sa position en appelant à voix forte.

Algan se déplaça rapidement. Il frappa de nouveau la coque. Les vibrations sonores se transmettaient tout le long des tôles et il devait être presque impossible, même pour une oreille exercée, de déterminer le point précis d'où elles venaient.

Puis il vit l'homme qui marchait vers lui, mais sans le voir, ébloui par la vive lumière, et qui hésitait encore à donner l'alarme. Il sortit brusquement de l'ombre, et l'homme eut un geste d'étonnement qui le perdit. C'était bien un technicien. Jamais, il n'avait été entraîné à combattre. Il ne pensa pas à donner l'alarme, mais à se défendre. Mais le poing d'Algan s'enfonça dans son estomac, et le tranchant de sa main s'abattit avec force sur la nuque du technicien, qui s'écroula sans bruit.

Algan le traîna dans l'ombre du navire. L'alarme pouvait être donnée dans une demi-minute.

Il se rua, sans regarder derrière lui, dans l'allée éclairée, bordée des géants de métal, massifs et assoupis. Il franchit la plaine lumineuse et déserte. Il gravit en courant le plan incliné qui reliait la porte de son navire au sol. Il se précipita dans la coursive sans plus s'inquiéter du bruit qu'il faisait. Il s'installa dans le fauteuil de pilotage.

Le navire était prêt. Ses générateurs ronronnaient doucement et tous les feux du tableau de bord étaient verts. Il pouvait prendre l'espace immédiatement.

Algan commença à appuyer sur les touches, méthodiquement. Les portes du navire se fermèrent. Puis des bandelettes métalliques jaillirent du fauteuil et enveloppèrent le corps d'Algan.

Le navire était équipé pour les courses rapides et certaines précautions étaient nécessaires.

« Adieu », murmura Algan en jetant un coup d'œil sur les écrans qui montraient le port stellaire.

Il pressa le bouton de départ. Il vit une microseconde plus tard des lumières s'allumer un peu partout dans le port. Il crut entendre le mugissement sinistre des sirènes. Puis une masse de plomb s'effondra sur lui, et, sur les écrans, les lumières du port se confondirent.

Il pouvait à peine bouger les bras, mais il parvint à plonger l'une de ses mains dans la

grande poche de sa vareuse. Il caressa la surface polie de l'échiquier et sourit.

La longue quête venait de commencer. Mais pour le moment, il pouvait dormir. C'était aux innombrables mécanismes qui composaient son navire de travailler pour de longues semaines.



« Je vous souhaite un bon voyage », dit Nogaro.

Algan sursauta. Mais la voix enchaîna et il comprit qu'il ne s'agissait que d'un enregistrement.

« Je suppose, dit Nogaro, que tout s'est bien passé puisque vous êtes parvenu sans anicroche à prendre l'espace. J'espère que tout se passera aussi bien à l'avenir. Je voudrais maintenant vous donner quelques conseils quant à votre tâche future.

« Un avertissement, tout d'abord ; n'essayez pas de tromper Bételgeuse, nous vous retrouverions à l'autre extrémité de la Galaxie si nous le désirions. Nous savons que vous êtes hostile au gouvernement central. Croyez bien que, si Bételgeuse vous a cependant envoyé accomplir cette étrange mission, c'est que nous sommes persuadés de pouvoir obtenir de vous ce que nous en attendons, même contre votre gré.

« Ne prenez pas ceci pour une manifestation d'hostilité. Bien au contraire. Bételgeuse a plus besoin de ses rebelles que de ses fidèles.

« Un conseil : lorsque vous atteindrez Glania, ne cherchez pas à vous poser sur le port stellaire. Vous seriez instantanément fait prisonnier, car votre signalement précédé de la mention « pirate » a dès maintenant été transmis à la totalité des stations de Bételgeuse. Nous ne pouvions pas l'éviter, sous peine de faire douter de notre sincérité. N'oubliez jamais que vous êtes un agent libre. Bételgeuse démentira toujours et de la façon la plus formelle tout ce que vous pourriez raconter sur vos rapports avec le gouvernement central.

« Donc, posez-vous en un point quelconque de la planète, pas trop éloigné du port stellaire, et gagnez la ville qui entoure le port, à pied. Vous n'aurez aucun mal à franchir avec votre fusée les barrages de détection. Sur ces planètes lointaines, la surveillance est très lâche, et nous veillerons à ce qu'elle le soit davantage encore dans les mois à venir. Prenez contact chez l'homme dont nous vous avons parlé. Mais ne lui dites pas qui vous envoie.

« Ensuite, eh bien, vous êtes libre. Nous essaierons de vous montrer, lorsque vous reviendrez, que la puissance de Bételgeuse n'est pas seulement négative. Et que ce monde nouveau qui se crée vaut tous les mondes passés.

« Nous vous faisons confiance.

« Et n'oubliez jamais, Jerg Algan, que je suis votre ami. Dites s'il en est besoin que je vous ai envoyé. Mon nom traîne un peu partout dans l'espace. Il peut vous aider.

« Au revoir, Algan. »

Au revoir. Cela supposait toutes sortes de choses improbables. Cela supposait qu'Algan reviendrait de son voyage au bout de la Galaxie. Cela supposait que Nogaro serait toujours vivant lorsque Algan regagnerait Bételgeuse, malgré la distorsion du temps, malgré l'effrayant allongement des secondes passées dans l'espace, à la vitesse de la lumière.

« Au revoir, Nogaro », murmura, presque sans s'en rendre compte, Jerg Algan.



C'était un long cheminement dans un tunnel obscur. C'était frôler des merveilles et les ignorer. C'était défier le temps et la mort et entendre le son de leurs pas dans le cliquetis des rouages. C'était attendre, aveugle, insensible au froid et au vide, prisonnier au sein de l'univers entier. C'était dormir les yeux ouverts, boire sans soif, manger sans appétit, lire sans curiosité. C'était normal et miraculeux. C'était un long voyage dans l'espace.

Tout vacille dans l'espace qui sépare les étoiles, tout s'écroule. Même après des siècles de navigation interstellaire, les hommes conservent les réflexes et les habitudes des espèces qui ne se sont jamais affranchies de la Terre. Et les problèmes psychologiques qui se posèrent au cours des diverses phases de la conquête furent

résolus moins aisément que maints problèmes techniques.

Les chercheurs répondirent au défi des étoiles au moyen de deux méthodes. Ils essayèrent tout d'abord de modifier l'homme, de le doter de nouvelles manières de penser, de l'affranchir de sa peur, de faire en sorte qu'il considère comme normales les plus étranges distorsions du temps et de l'espace. Ils tentèrent de faire passer dans son inconscient toutes ces données qu'il parvenait à comprendre intellectuellement avec le meilleur de son conscient. Ils parvinrent enfin à le doter d'une sorte d'armure, en le soumettant, sans risques, aux expériences les plus déconcertantes. L'entraînement était pénible ; mais le jeu valait l'effroi ; c'était l'apprentissage des étoiles.

Mais cela ne satisfaisait pas les psychologues. Ils savaient que l'homme ne se contente pas de s'adapter aux conditions qu'il éprouve. Ils voulurent faire en sorte que l'homme transporte partout avec lui son milieu idéal, à l'image, tout d'abord, de la Terre, puis, avec les années et tandis que progressait la conquête, d'autres mondes. Et ils transformèrent les lourds navires interstellaires en gigantesques machines à illusions qui satisfaisaient le besoin de sécurité des conquérants. Ils recréèrent à l'intérieur des navires des paysages de la Terre, des forêts, des prairies s'étendant à perte de vue, un soleil flottant dans le ciel, des nuits constellées. Ils disposaient de la magie puissante de la lumière.

Les herbes de leurs champs, les nuages de leurs cieux, les montagnes qui se détachaient sur leurs horizons n'étaient que des fantômes impalpables. Mais c'était de tels fantômes que l'homme avait besoin.

Cependant, les navires d'exploration, légers, rapides et maniables, ignoraient ces raffinements, au grand malheur de Jerg Algan qui voguait vers Glania.

Il flottait dans un milieu silencieux, dans une lumière si constante qu'il finissait par se croire plongé dans les ténèbres les plus opaques, et il sentait, tout au long des heures, se dissoudre au plus profond tout ce qui constituait son individualité. Sa mémoire négligeait le temps, il lui devenait lentement impossible de dater un événement passé. Il suffisait parfois d'un geste pour qu'il prît de nouveau contact avec la réalité et pour qu'il redevînt lui-même. Mais la réalité se révélait si morne qu'il se réfugiait de nouveau dans le domaine des rêves.

Les machines s'occupaient du navire aussi bien que de lui : des accéléromètres aux rouages délicats maintenaient le navire sur sa trajectoire. Des calculateurs déterminaient la route de l'espace la plus sûre et la plus économique.

Du temps passa.

Des jours et des semaines, indiquaient les chronomètres du bord. Des mois et des années sur la Terre, pensait Algan, plongé dans un demi-sommeil, songeant aux bons et aux mauvais jours passés sur la Terre, les confondant, songeant à

ces trente-deux années enfuies, et à ce monde enseveli sous la poussière des siècles qu'il retrouverait en regagnant la Terre, songeant à Bételgeuse et à sa puissance infernale, et à sa grandeur, songeant aux Puritains des Dix Planètes et à leur travail de sape, et à toutes ces ébauches de civilisations disséminées dans la Galaxie humaine et espérant vivre et se développer et assujettir l'univers entier à leurs normes, malgré le nombre dérisoire d'humains jetés comme du sable à la face des étoiles.

Il songea à tout ce qui pouvait venir, à tout ce que les hommes accompliraient peut-être, aux étoiles qu'ils rallumeraient, aux mondes qu'ils déplaceraient, qu'ils créeraient peut-être un jour, aux énergies formidables qu'ils déchaîneraient, aux êtres qu'ils rencontreraient, aux autres Galaxies qu'ils peuplèrent, aux univers inconcevables vers lesquels ils émigreraient lorsque les soleils s'éteindraient les uns après les autres sur cette face-ci de l'univers ; il songea à tout ce qui avait été fait et à tout ce qui serait fait, à toutes ces planètes qui ne seraient jamais plus ce qu'elles avaient été avant le passage de l'homme, et à tous les autres sombres diamants de la nuit, perdus au fond de leur solitude spatiale et attendant l'arrivée des navires stellaires ; il songea aux hommes qui accompliraient ces choses parce qu'il fallait qu'elles le soient, parce que d'autres hommes les avaient prédites et désirées avant même que les plus proches étoiles fussent atteintes, et il se dit qu'eux aussi seraient déchirés

entre leurs souvenirs et cette vague étrange, cette soif de conquête qui les pousserait en avant.

Il se demanda quel sens cela avait, et, se dit-il, cela n'en avait aucun. Cela n'avait de sens que parce que l'homme le faisait et inversement l'homme n'avait de sens que lorsqu'il transformait ses rêves en réalité.

Cela n'avait de sens que parce que c'était pénible. Chaque bond en avant, chaque nouvelle conquête était une nouvelle naissance. Et chaque naissance est pénible.

Longtemps, longtemps auparavant, songea Algan, l'homme avait connu de longues périodes de repos, pendant lesquelles il ne progressait pas, perdait parfois au contraire ce qu'il avait accumulé au cours des ères précédentes, pendant lesquelles il s'incrétait dans une immobilité confortable, s'enlisait dans les sables mouvants des habitudes.

Longtemps, longtemps auparavant. Car la conquête des étoiles était une longue renaissance pour l'humanité tout entière. Et elle serait suivie d'un nombre presque inconcevable d'autres renaissances, plus douloureuses peut-être encore, d'autres reniements du passé. On ne peut pas s'installer dans sa naissance. On ne peut pas non plus refuser de naître.

Il fallait pour l'homme aller de l'avant et explorer ce monde neuf et immense qui s'offrait à ses yeux, à ses doigts, à son intellect encore vierge.

Et l'histoire de l'espèce se répétait grossièrement dans l'histoire de chaque individu. Il y avait la mentalité prélogique du petit enfant, puis l'apprentissage de la pensée logique. Il y avait l'attachement à la planète natale de l'adolescent, et le contact enfin avec l'espace, avec les distorsions du temps, l'arrachement au passé. De même que l'humanité tout entière avait été prélogique, puis logique, mais si fortement attachée à ses conditions de vie que l'émigration sur d'autres mondes lui paraissait presque sacrilège, et enfin, stellaire.

Ou plutôt, l'humanité était en train de devenir stellaire. Elle manifestait encore des réflexes de peur, de méfiance, semblables à ceux de l'adulte qui quitte pour la première fois, mais à jamais, la demeure familiale. Elle n'avait pas résolu certaines de ses contradictions internes. Peut-être même était-elle névrosée ? Peut-être l'espèce humaine dans sa petite enfance avait-elle subi de tels chocs en prenant contact avec le réel que les traces en étaient encore sensibles au point de déclencher au plus profond de tout homme un réflexe de fuite devant la moindre étrangeté ?

Elle avait presque appris à se défaire de sa crainte de l'espace. Mais il lui restait encore à maîtriser sa terreur en face du temps. Les Puritains avaient résolu le problème en le niant, en refusant d'accorder au temps dans leurs vies la moindre importance. Bételgeuse avait éludé la difficulté en additionnant au cours des âges les expériences d'hommes morts.

Il se pouvait que l'homme s'emparât du temps comme il s'était emparé de l'espace, pensa Jerg Algan. Il se pouvait qu'il envoie un jour des émissaires dans l'avenir à seule fin de contrôler certains grands projets étalés sur plusieurs siècles. Des émissaires résolus à abandonner leur pays d'années, dont la seule famille serait l'humanité entière, celle du passé et celle encore à venir, et la seule patrie, l'univers.

Et les semaines passèrent.



A un peu moins d'une année-lumière de Glania, le navire commença à perdre de sa vitesse. Le soleil de Glania n'était encore à cette distance qu'un minuscule point lumineux impossible à distinguer dans le brouillard d'étoiles qui emplissait cette région du ciel. Mais son diamètre augmenta rapidement, tandis que Jerg Algan étudiait toutes les données que contenait le navire à propos de Glania et toutes les indications que lui avait laissées Nogaro à propos de l'homme qu'il devait rencontrer.

Glania était la seule planète qui tournât autour de ce soleil. Les étoiles dotées d'une seule planète sont assez rares dans la Galaxie, du moins dans les régions jusque-là explorées, car la plupart des soleils sont soit solitaires, soit entourés d'un système planétaire complet. Mais il n'en va plus de même lorsqu'on s'approche du centre de la Galaxie, car la probabilité d'un accident grave

détruisant un certain nombre de mondes augmenté avec la densité stellaire.

Le navire se mit de lui-même en position orbitale autour de la planète. Les calculateurs déterminèrent une trajectoire d'approche qui pût faire prendre le navire pour un météore de grande dimension par d'éventuels détecteurs situés sur la surface de Glania. Jerg Algan choisit sur les cartes une plaine proche du port stellaire pour effectuer son atterrissage. Des collines de faible hauteur lui permettraient d'abriter son navire et il pourrait aisément gagner à pied en quelques jours le port stellaire, puis revenir ensuite à son navire si tout se passait bien, et s'enfoncer plus profondément dans l'espace vers le centre de la Galaxie.

Il vit la planète grandir sur ses écrans. C'était un monde coloré de rose, de même que la Terre est essentiellement un monde bleu.

Cela tenait sans doute à sa végétation, mais plus encore peut-être à la proximité relative d'une étoile rouge qui devait, pendant la plus grande partie de l'année, éclairer les nuits de Glania.

Les bandelettes de métal enserrèrent pour la seconde fois les membres d'Algan. Il posa pour la seconde fois ses doigts sur les touches et se prépara à transmettre aux calculateurs des décisions qui seraient analysées et exécutées, ou rejetées suivant leur opportunité.

Le navire tomba comme une pierre vers la surface de la planète afin d'échapper dans la mesure du possible aux faisceaux des détecteurs

fouillant le ciel. Il pénétra en sifflant dans l'atmosphère de la planète et ses propulseurs entrèrent en action le freinant brutalement. Mais il avait été construit pour résister à de tels efforts, et des dispositifs complexes entrèrent en action qui limitèrent les effets de la décélération sur Algan.

Le navire s'immobilisa à quelques mètres du sol. Puis il descendit tout doucement, comme retenu par un fil. Il se posa enfin, écrasant sous sa masse la végétation rose, les buissons de mousse qui recouvraient à perte de vue le sol de la plaine.

Algan examina les écrans. Le navire dominait une plaine rose qui se teintait de violet à l'horizon. La nuit était proche, car la lumière blanche du jour cédait la place à la lumière rouge de la nuit. Rien ne bougeait. Il semblait qu'il n'existât sur ce monde aucune vie animale, qu'il fût tout entier réservé à l'immobilité d'une végétation primitive.

Cela correspondait aux rapports qu'il avait lus. Il se leva et déclencha l'ouverture de la porte. Il réunit dans un sac à dos quelques rations, quelques médicaments et l'échiquier. Il glissa des outils dans ses poches.

Glania était le contraire d'un monde désertique, bien qu'elle donnât l'impression d'être une planète désolée, songea-t-il au moment de franchir le seuil de la porte. Il était impossible d'apercevoir une seule roche, un seul endroit qui ne fût recouvert de cette mousse rose qui semblait

tapisser la planète. Il se demanda si elle constituerait un obstacle sérieux à sa marche, si le tapis qu'elle formait était épais. Cinquante kilomètres le séparaient du port stellaire. Sur la Terre, c'était une petite distance, mais peut-être avait-il eu tort de penser encore à ses anciennes chasses sur la vieille planète.

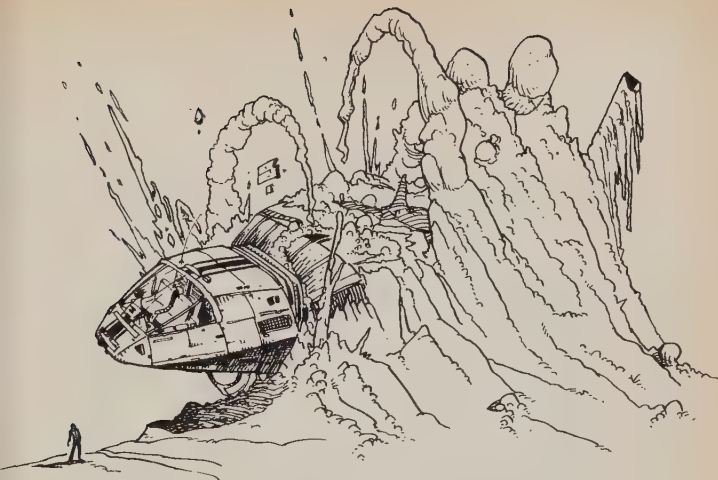
Il commença à descendre les échelons lorsqu'un sourd grondement le surprit. Un vent violent le plaqua contre la paroi du navire et il eut même l'impression de la sentir céder. Puis il comprit. La nef était en train de s'incliner, de s'enfoncer dans le sol.

Cette végétation morne cachait un terrain mouvant, peu sûr. Il réfléchit. Il pouvait essayer de rejoindre le poste de pilotage, lancer les moteurs et tenter de s'arracher à l'enlissement. La manœuvre était dangereuse mais concevable.

Mais il hésita trop longtemps et les événements décidèrent pour lui. Le navire oscilla soudain comme s'il était ballotté par une mer déchaînée. Et le vent attrapa Jerg Algan et lui fit lâcher prise. Il tomba sans mal sur un épais tapis de mousse. Il s'enfonça dans la végétation comme dans un lit de ouate. Il se débattit, rencontra un terrain solide et se redressa.

Le navire bascula complètement et sombra entre deux massifs d'herbes roses et spongieuses, sans bruit, comme avalé par une bouche invisible.

Un petit temps, sa proue émergea, puis elle disparut lentement sous les yeux de Jerg Algan,



*Le navire sombra, sans bruit,
comme avalé par une bouche invisible.*

stupéfait et désespéré, flottant à la surface de cette planète de boue, ne parvenant pas à se décider à prendre le chemin du port.

Il était seul, sans armes, sans amis, sans cartes, muni de vivres pour trois semaines, et d'une boussole, d'un échiquier ancien, et de la connaissance vague de l'existence d'un port stellaire à cinquante kilomètres de là.

Était-ce ce que Nogaro avait voulu ? Ou bien avait-il commis une erreur ? Avait-il pensé que le navire était assez léger pour que la surface de la planète soutînt son poids ?

Cela n'avait plus d'importance maintenant.

Avant même d'être commencée, la mission d'Algan se révélait sans issue.



La progression d'Algan fut plus aisée qu'il ne l'avait craint. Il parvint à se frayer sans trop de peine un chemin entre les hauts massifs de mousse que l'étoile rouge qui dominait le ciel imprégnait maintenant de sang.

Les rafales du vent se calmèrent. L'alternance des jours et des nuits produisait, pensa Algan, de gigantesques marées atmosphériques, chaque soir et chaque matin.

Il couvrit un certain nombre de kilomètres puis il se sentit harassé. Il choisit un endroit où le sol lui parut être particulièrement ferme. L'air était doux et tiède. Il s'allongea, essaya d'oublier la lumière rouge qui forçait ses paupières fermées et s'endormit.

Chapitre 6

Les mondes maudits

Il y avait, dans tout l'espace, songeait Jerg Algan, les yeux clos et reposant sur une mousse pourpre et moelleuse, une trame discontinue de matière et de lumière, et une autre trame non moins discontinue de faits et de causes. Et parce que lui, Jerg Algan, avait occupé à un instant donné, un endroit donné de l'espace, à ce moment crucial et décisif de sa naissance, parce qu'il avait grandi sur un monde qui s'appelait la Terre, en une civilisation qui mesurait l'univers en termes de parsecs, et parmi des hommes qui étaient en train de devenir trop différents pour pouvoir encore se comprendre, il fallait qu'il lui arrivât ce qui lui était arrivé, et cela ne pouvait échoir à personne d'autre, et il ne pouvait rien lui arriver d'autre ; c'était une étrange idée que celle

de cette étroite fatalité, mais c'était une conclusion finale ; il y avait dans le temps et dans l'espace un étroit boyau marqué au nom de Jerg Algan, qu'il suivrait, toute sa vie durant, et si loin qu'il allât, il ne pourrait abandonner cette piste inscrite dans les étoiles.

C'était une idée confuse et émouvante. Si loin qu'il remontât dans sa mémoire, il ne l'avait jamais formulée avec cette précision et cette intensité. Il avait toujours eu à des degrés divers le sentiment de la liberté, mais cela s'effaçait. Il n'était rien d'autre, il le savait, maintenant, qu'un pion sur un échiquier comme celui qui reposait à côté de lui, mais infiniment plus vaste, et ceux-là mêmes qui le maniaient n'étaient à leur tour que d'autres pions, bien qu'ils l'ignorassent sans doute, et ainsi de suite, en une échelle vertigineuse et infinie. Il avait senti, souvent, tandis qu'il chassait, jadis, dans les grandes forêts de la Terre, ces liens étroits qui attachent le chasseur au gibier et qui rendent la mort de la proie aussi inéluctable que celle du chasseur lorsque les ans ont passé. Et ces liens étaient faits de la forêt, des sentiers, du vent, des odeurs, et des étoiles, de l'univers entier, mais ils demeuraient étrangement imprécis, presque indiscernables. La bête les percevait vaguement et instinctivement, le chasseur se surprenait à dissenter sur eux avec son intelligence, sachant et doutant, connaissant trop peu de chose sur la structure totale de l'univers pour oser décider.

Mais voilà que la proie et le chasseur étaient confondus en sa peau, et que l'échiquier, ou le terrain de chasse, était l'univers entier, réellement, une planète par case, ou peut-être même une étoile, ou encore une Galaxie.

Et l'enjeu était une simple question.

Qu'est-ce que l'homme ?

Et il y avait une autre question qui faisait en quelque sorte partie de la règle du jeu, du décor, qui était inscrite depuis des temps immémoriaux dans l'espace.

Y a-t-il dans le vide autre chose que l'homme, d'assez semblable à lui pour le reconnaître comme un homme, et d'assez différent pour n'être pas humain ?

Personne n'avait jamais pu y répondre, ni les philosophes époussetant de leur barbe leurs grimoires, ni les savants en blouse blanche, penchés sur leurs microscopes et sur les aiguilles sensibles de leurs cadrans. Personne n'avait jamais pu y répondre parce que le temps de la réponse n'était pas venu.

Mais maintenant il l'était. Deux armées gigantesques, ou peut-être seulement les populations de deux fourmilières s'étaient approchées l'une de l'autre au point de se toucher, mais sans se reconnaître encore. Le choc était imminent. Il suffirait du déplacement d'un pion pour déclencher l'engagement.

Et le pion s'appelait Jerg Algan.

Ou peut-être, se dit-il, n'était-il pas aussi important ? Peut-être y avait-il sur le pourtour de

deux immenses empires occultés des pions, ou des sentinelles, en grand nombre, prêts à se saluer ou à s'entr'égorgier? Peut-être sa proie et son chasseur l'attendaient-ils dans un fourré de ce monde neuf, aussi ignorants, aussi anxieux que lui-même?

Il se leva et se secoua. La piste derrière lui s'était presque complètement refermée pendant la nuit. Il ne subsistait dans la mousse et dans la végétation rose qu'une sorte de cicatrice pourpre qui resterait longtemps inscrite dans la peau végétale de la planète. Il se demanda ce que devenait son astronef. Il supposa qu'il était en train de sombrer dans un abîme vivant entre de lourdes masses palpitantes, glissant le long de troncs spongieux.

Il rassembla son équipement et se mit en marche. La nuit semblait rouge, et la clarté de la lointaine étoile pourpre jetait un éclat sanglant sur la savane. Il se frayait sans trop de mal un chemin entre les blocs de végétation. Sous ses pas, le sol était souple mais assez ferme pour le porter.

Il pouvait suivre un chemin presque rectiligne. De temps à autre, il consultait l'aiguille de sa boussole. Il estima la distance qui le séparait du petit port astral à une trentaine de kilomètres. La faible pesanteur aidant, il pouvait s'y trouver en une dizaine d'heures.

La peur l'avait abandonné depuis longtemps. Ses muscles et ses nerfs avaient retrouvé les habitudes de ses longues randonnées à travers les

contrées abandonnées et sauvages de la Terre. La nuit était fraîche mais sa combinaison le protégeait efficacement du froid. De temps à autre, il entendait un cri étouffé, une sorte de longue plainte monotone, mais il n'avait entrevu jusqu'ici aucun être capable de se mouvoir, et les végétaux ne lui avaient manifesté aucune hostilité.

C'étaient, semblait-il, des êtres extrêmement simples, rudimentaires, comme il en avait vécu sur la Terre deux milliards d'années avant l'apparition de l'homme et comme on en trouvait sur presque toutes les planètes de type terrestre, des ébauches maladroites de ce qui viendrait peut-être.

Et la raison de toutes ces cultures de laboratoire disséminées dans l'espace échappait à Jerg Algan. Peut-être étaient-elles destinées à faire apparaître une vie consciente au bout d'un laps de temps presque inimaginable, ou peut-être représentaient-elles seulement des impasses, ou peut-être la partie se jouait-elle sur un échiquier tellement colossal que la moindre des règles du jeu ne pouvait qu'échapper à un humain.

Le vent se leva et les buissons de mousse plièrent et gémirent sous sa caresse. Le vent faisait aussi partie du jeu dans la mesure où il contrariait ou favorisait la marche d'Algan, dans la mesure où il retardait ou avançait une rencontre qui pouvait être décisive pour l'avenir de l'espèce humaine.

Il poussa Algan en avant. Il le souleva et l'emporta dans l'air, comme une araignée suspendue à son fil, très au-dessus de la plaine pourpre, peuplée de masses indistinctes, tremblantes et sanglantes. Le vent mugit aux oreilles d'Algan et l'entraîna dans l'air dense comme un fleuve emporte une brindille de bois.

Mais l'entraînement qu'Algan avait reçu dans le port stellaire de Dark l'empêcha d'avoir peur. Il fit les gestes qu'il fallait. Il se mit à nager dans le courant d'air glacé. Et, brusquement, il tomba.

La plaine pourpre était coupée en deux par une gigantesque faille. Algan apercevait distinctement les deux falaises abruptes qui bordaient une profonde vallée.

Il battit l'air des bras et parvint à se redresser. Ses mouvements se coordonnèrent. Il parvint à régulariser sa chute. Il toucha le sol et s'enfonça dans un massif de mousse. Il parvint à se dégager. Le bord du gouffre se trouvait à quelques mètres de l'endroit où il était tombé. Et la ville était de l'autre côté.

Il s'assit au bord de la falaise et regarda le ciel. L'étoile rouge dominait le firmament, éclipsant les lueurs plus faibles des autres étoiles, pourtant si nombreuses que le ciel entier en semblait pavé. La proximité du centre de la Galaxie était sensible et les étoiles étaient ici si proches les unes des autres que la nuit n'était guère différente du jour en luminosité, mais que seule la qualité de la lumière variait.

Il n'y avait rien à faire. La crevasse était un obstacle définitif, aussi définitif qu'une rivière pour une fourmi. Il était parvenu à l'extrême bord d'une case et voici que la case suivante était inaccessible. Il avait parcouru tout ce chemin pour rien.

Il se pencha sur le bord du précipice et vit tout au fond se dresser les troncs mouvants des arbres qui tremblaient dans l'air dense comme les algues de la Terre tremblent dans un courant marin. Puis il leva les yeux, et il aperçut l'autre côté de la faille, l'autre falaise, étincelante comme un mur d'argent, luisant sous les feux de l'étoile pourpre. Et entre ces deux hautes murailles se dressaient des piliers colossaux, des colonnes de temples cyclopéens dont le toit eût disparu, ornées de touffes de végétation violette.

Le vent s'était calmé. Et ce soudain apaisement du vent éveilla son attention. Il y avait quelque chose dans cette faille qui était plus fort que le vent, ou qui déterminait un courant d'air capable d'équilibrer la force du vent qui l'avait d'abord entraîné. Il se souvint qu'il avait commencé à tomber au moment même où il survolait les abords de la crevasse. Il se pencha une nouvelle fois vers le gouffre et il sentit un contact tiède sur son visage. Mais ses yeux ne percevaient rien. Il tâta de la main la surface froide de la falaise et eut l'impression de plonger ses doigts dans un liquide. Brusquement, il comprit.

Les bords de la crevasse étaient dépourvus de végétation comme les bords d'une rivière, et la





mousse qui couvrait le fond de la vallée se comportait comme des algues de la Terre parce qu'elle avait la même texture et qu'elle était soumise aux mêmes conditions. Cette immense faille était un fleuve. Mais sur cette planète de faible densité, où le poids comptait peu, et où l'air était si dense, ce n'était rien d'autre qu'un fleuve gazeux, qu'un gigantesque serpent invisible creusant au cours des âges son lit dans l'écorce cristalline de la planète.

Et c'était, se dit Algan, un fleuve d'un gaz plus dense encore que l'air de la planète, d'un gaz sans doute irrespirable, mais peut-être capable de le porter, pourvu qu'il fit les mouvements nécessaires et que le courant l'aidât. Il arracha une poignée de mousse au bord de la falaise et la lança dans le courant invisible, et elle sombra tout doucement comme retenue par un fil, tombant tout droit vers la paix rouge des profondeurs.

Il rajusta son équipement, resserra les bretelles de son sac et se laissa glisser le long de la falaise, les mains agrippées au bord cristallin. Il eut l'impression de plonger en un liquide tiède, puis il coula et le courant l'emporta. Ses poumons s'emplirent d'un gaz lourd et épais, visqueux, et il suffoqua. Il fit quelques mouvements désespérés, et il émergea brusquement à la surface, et aspira quelques bouffées d'air. Le courant le soutenait sans même qu'il eût besoin de nager. En fait, bien qu'il fût beaucoup plus dense que le gaz dans lequel il était plongé, la tension superficielle

suffisait à l'empêcher de sombrer. Mais il était aussi impuissant qu'une fourmi emportée par une rivière ou engluée dans une goutte d'eau.

Il regarda vers le bas et vit défiler à plus de cent mètres en dessous de lui, dans un brouillard sanglant, les corolles épanouies d'algues tressaillantes. Puis il entendit un chuintement qui se transforma bientôt en un grondement assourdissant. Sans qu'il pût rien distinguer, il fut entraîné dans un tourbillon, et avant qu'il eût le temps de plonger pour échapper au maelström, il sombra et perdit connaissance.

Sa tête heurta un objet dur et ses doigts s'agrippèrent fébrilement à une corde. Il se hissa et ses poumons s'emplirent d'air. Ses tempes bourdonnaient. Il entendit des cris, il vit tout contre lui une masse sombre et énorme qui lui cachait la falaise la plus éloignée. Puis il reconnut nettement des appels, proférés par une bouche humaine, il perçut le bruit de pieds nus courant le long d'un pont, un filet s'abattit sur sa tête et sur ses épaules, il sentit qu'on le hissait et qu'on le déposait sans ménagement sur une surface dure. Des mains le palpèrent. Il voulut appeler, mais, lorsqu'il ouvrit les yeux, l'étoile rouge qui dominait le ciel lui rit brutalement au visage, et tout, autour de lui, devint obscurité et silence.

Le jour s'était levé, et, avec l'aube, la tempête qui avait agité la surface du fleuve gazeux s'était calmée. Jerg Algan arpenta le pont d'un bout à l'autre. Le navire, de fabrication grossière, taillé dans les troncs spongieux et légers des arbres

roses, mesurait près de cent mètres de long et Algan en comprit aisément la raison. La différence de densité entre le bois des arbres et le courant gazeux était si faible qu'il fallait une masse immergée considérable pour porter un faible poids. Le navire se contentait de suivre le courant. Il ne comportait aucun élément moteur, et sa direction était tant bien que mal assurée par des sortes d'immenses voiles immergées dans le fleuve gazeux, qui tenaient lieu de dérives ou de rames. Sa proue se dressait fièrement au-dessus de la surface invisible et fendait des vagues indiscernables, tandis qu'à sa poupe se dressait un mât dont la hune était perpétuellement occupée par une vigie.

Un tel navire pouvait être rapidement construit, et ses constructeurs devaient l'abandonner à la fin du voyage, dans l'impossibilité où ils se trouvaient de lui faire remonter le courant.

Les marins qui assuraient le pilotage de cet étrange navire et qui avaient recueilli Jerg Algan étaient des hommes au teint recuit par les durs rayons du centre de la Galaxie. Ils s'inquiétaient peu de leur passager involontaire. Ils parlaient entre eux une langue inconnue d'Algan, sans doute dérivée d'un des nombreux langages parlés dans la Galaxie, mais depuis si longtemps qu'un linguiste émérite s'y fût perdu.

Ils étaient une dizaine sur le pont, mais Algan entendait par moments des rires et des chants monter de la cale, et il pensa qu'il s'agissait d'une

expédition de chasse ou encore d'une équipe de mineurs, qui, leur saison terminée, revenaient vers le port stellaire, vendre le maigre produit de leur travail.

Peut-être étaient-ils les lointains descendants d'un navire cloué sur cette planète par d'irréparables avaries, ou peut-être encore, de pionniers sciemment abandonnés par Bételgeuse dans l'espoir qu'une civilisation originale se créerait là ? Ils semblaient retombés à un niveau presque primitif, mais leurs manières demeuraient celles de civilisés, et dans leurs esprits le peu qu'ils savaient du passé de leurs ancêtres et de la civilisation galactique devait faire un bien étonnant mélange. Ils ne semblaient nullement malheureux. A sa façon, cette planète était accueillante, et ces hommes avaient retrouvé le mode de vie des civilisations, presque entièrement oubliées, qui avaient essaimé un beau jour sur toute la surface de la Terre et qui s'étaient dispersées entre les îles du Pacifique.

Mais le nouveau Pacifique de la civilisation dominée par Bételgeuse était l'espace entier, et les îles enchantées ou les terres maudites des légendes tournoyaient dans le noir autour des multiples soleils de la Galaxie.

Et l'analogie n'avait pas de sens, se disait Jerg Algan, allongé à la proue du navire sur le bois spongieux du pont, tournant et retournant entre ses doigts le petit échiquier couvert de fines gravures et symbole de l'univers, contemplant les bords sinueux du fleuve indécelable, apercevant

comme une vague brume les ondulations lentes de la surface gazeuse, qui venaient se briser dans un léger clapotis contre la haute coque.

L'analogie n'avait pas de sens parce que la grande dispersion de l'antique civilisation du Pacifique avait été déterminée par le hasard et par l'Histoire, tandis que celle-ci avait été fabriquée de main d'homme. Sciemment, des hommes avaient été égarés, abandonnés sur des mondes neufs afin que l'Histoire prît un tour prévu. Et derrière cette froide conception de la conquête de la Galaxie, se trouvait Bételgeuse... Bételgeuse qui, non contente d'avoir donné aux hommes l'empire de l'univers, entendait encore s'assurer celui de l'Histoire humaine; celui de l'avenir.

Une rage froide et soudaine envahit Jerg Algan. Ses mains posées sur le bois poli de l'échiquier tremblèrent. Sa vieille haine d'homme d'autrefois s'était réveillée à l'égard de Bételgeuse. Mais elle avait maintenant, il le voyait, un sens qui lui donnait une nouvelle profondeur. Il n'était qu'un pion, mais son camp se trouvait de l'autre côté de l'échiquier, quel qu'il fût. Bételgeuse n'était pas seulement l'ennemie, elle était aussi l'adversaire dans la partie cosmique.

La vigie poussa un long hurlement, et Algan, craignant quelque embuscade, se redressa à demi. Mais il vit seulement un immense filet de fibres végétales, barrant toute la largeur du fleuve gazeux, appuyé ici et là sur les énormes pitons rocheux qui jaillissaient du lit de la vallée tels des

troncs d'arbres morts, et les hautes constructions blanches d'un port stellaire émergeant du fouillis mauve de la savane.

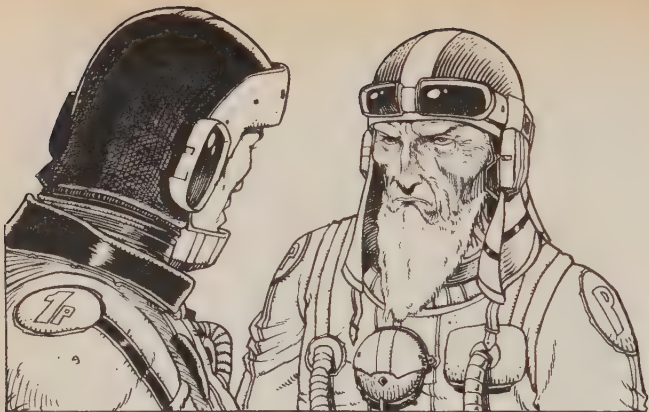
Les hommes se précipitèrent sur le pont et s'affairèrent aux lourdes dérives dans le tonnerre des clameurs et le fracas grinçant des poutres. La marche du grand navire se ralentit peu à peu, et de longues cordes freinèrent sa course amortie. Sa proue vint enfin se prendre dans les filets, et il s'immobilisa, presque au milieu du fleuve, flottant apparemment au-dessus de mille mètres d'air.

Puis, de nouvelles cordes furent nouées à ses flancs, et, tirées par d'invisibles haleurs, l'entraînèrent vers le rivage. Il accosta à la falaise d'argent, juste en dessous des bâtiments du port stellaire, et les hommes se précipitèrent en courant sur la piste sinueuse que des milliers de pieds nus avaient tracée entre le fleuve de gaz et le village.



Le visage d'une blancheur de craie, sillonné de mille rides, se tourna lentement vers Algan. Le vieillard était incroyablement tassé au fond d'un fauteuil de métal sans doute arraché jadis aux restes fumants d'un navire détruit.

Ses yeux mi-clos se portaient alternativement sur la cour boueuse limitée au fond par une sorte de cabane construite dans le bois spongieux des forêts de la planète et sur trois côtés par des haies



« Il y a bien longtemps... » disait le vieillard.

épineuses de cactus importés de la Terre. Les plantes vertes détonnaient étrangement sur le fond rose et mauve de la végétation de la planète.

Et au-dessus de la cour et de la cabane, écrasant le vieillard tassé au fond de son fauteuil, de sa masse haute et blanche, se dressait le port stellaire, silencieux, tendu vers les étoiles comme la silhouette d'un guetteur. Des carcasses d'astro-nefs émergeaient par endroits de la végétation envahissante ; leurs carènes démembrées évoquaient les contours démodés des navires des premiers temps de la conquête.

Les lèvres du vieillard, fines et sèches, s'agitèrent sans produire aucun son. Puis elles égrenèrent des mots inconnus, faiblement et sourdement. Enfin, avec une immense lenteur, comme si

elles remuaient un poids presque invinciblement lourd, elles prononcèrent des mots qu'Algan put comprendre.

« Il y a bien longtemps, disait le vieillard, bien longtemps. »

Il se tut et sa main droite quitta ses genoux et se tendit vers Algan. Elle semblait presque bleue, dans la lumière du jour, et la peau en était si parcheminée que chaque veine, chaque tendon, chaque muscle, et chaque os en était distinctement visible.

« J'ai oublié les mots, disait le vieillard. Il y a tellement longtemps que je n'ai pas parlé cette langue. Ce sont des enfants, ici, vous savez, des enfants... Il faut leur parler la langue des enfants.

— Je viens de la Terre, dit Algan, à voix basse, craignant de voir tomber cette forme en poussière si sa voix ébranlait l'air trop fortement.

— Comment ? cria le vieillard d'une voix aigre, se penchant en avant et semblant enfin apercevoir de ses yeux jaunes et chassieux le visiteur.

— Je viens de la Terre », dit Algan, à voix plus forte.

Il avança d'un pas et resta là au beau milieu de la cour, les pieds dans la boue, rejetant en arrière d'une main mal assurée les bretelles du sac qui contenait son équipement, inspectant la cabane et les taches vertes et insolites des cactus.

« La Terre n'existe plus », dit le vieillard. Il

cherchait visiblement ses mots et Algan crut qu'il s'était mal exprimé.

« La Terre n'existe plus, répéta le vieillard. La radio ne parle plus que de Bételgeuse, aujourd'hui. »

Ses yeux se fermèrent et il hocha la tête comme pour approuver ses propres souvenirs.

« J'ai connu un temps, dit-il, un très vieux temps où Bételgeuse n'était qu'une colonie, et la Terre était forte et puissante et nous étions de fiers pilotes. Oui, oui, de fiers pilotes. Nous sautions d'un monde à l'autre en ce temps-là, nous étions ivres et jamais lassés. Il nous fallait du changement, toujours du changement. C'est pourquoi nous sommes toujours vivants.

« Mais voyez-vous, nous n'avions pas d'importance. Non, vraiment pas. Ceux qui étaient restés sur les planètes que nous avions découvertes avaient de l'importance, eux. Ils mouraient, mais ils étaient gouverneurs, marchands, techniciens. Nous, nous n'étions que des têtes brûlées qui sautaient d'un monde sur l'autre, sans jamais savoir s'arrêter, et nous vivions. Nous voyions les autres vieillir et s'en aller, et à chacun de nos voyages, lorsque nous rentrions, les fils de nos amis avaient remplacé leurs pères et nous repartions, et les années passaient. Mais la Terre... il n'y a plus de Terre. Je n'ai jamais revu la Terre. Elle est finie, maintenant, tout comme je suis fini. Je ne la reverrai jamais, vous savez. »

Ses yeux clignotèrent et il posa ses mains sur les bras de son fauteuil.

« Qui êtes-vous, fiston ? dit-il, je ne vous ai jamais vu par ici. Vous êtes un homme de l'espace, n'est-ce pas ? Je l'ai pensé tout de suite. Vous ne parlez pas ce damné patois qu'ils emploient ici, mais j'ai presque oublié notre bonne vieille langue des navires.

— Je viens de la Terre, dit Algan, mon nom est Algan, Jerg Algan. On m'a dit sur Ulcinor que vous pourriez me donner certains renseignements. »

La froideur de sa propre voix étonna Algan. Il sentait de plus en plus nettement grandir en lui un être dont la lucidité glaciale l'effarait. Il laissa glisser à terre son sac et l'ouvrit. Il en tira l'échiquier et le glissa sous les yeux du vieillard. Il se pencha vers le visage ridé, attentif au moindre signe.

Le vieil homme eut un rire aigre qui fit frissonner Algan.

« Ils n'ont pas voulu me croire, oh ! ils n'ont pas voulu me croire et ils m'ont laissé pourrir sur ce monde maudit, et maintenant ils viennent me chercher, parce qu'ils ont peur, parce que les Temps approchent et que les Maîtres grondent, parce qu'ils découvrent un à un les Mondes Maudits. C'était une fière expédition, n'est-ce pas ? Avec un jeune capitaine et des navires tout neufs. Et voilà tout ce qu'il en reste, le pauvre vieux toqué sur sa planète de malheur. Et pas même un navire de la Terre qui fasse escale de temps à autre. »

Puis il releva la tête et fixa durement Algan. Il restait dans ses yeux un éclat froid qui avait dû, jadis, être insoutenable, qui s'était peu à peu durci à la lumière d'innombrables soleils et au contact de la noirceur abominable d'espaces sans espoir.

« Qui êtes-vous, dit-il de sa voix fêlée, pour posséder l'échiquier des Maîtres ? Tout au long de ma longue vie, je ne l'ai vu que trois fois. Une fois c'était celui-là même que vous possédez, ou un autre qui lui ressemblait absolument, et les deux autres fois, je l'ai vu gravé sur les noires murailles de citadelles maudites. Qui êtes-vous ? Sortez d'ici, laissez-moi en paix. J'ai fui ce souvenir toute ma vie. Ou bien êtes-vous l'un des leurs ? Venez-vous prendre mon âme comme vous avez fait pour tous les autres pauvres marins que vous avez engloutis vivants ?

— J'essaie de savoir, dit Algan, tout simplement. Je viens d'Ulcinor où j'ai trouvé cet échiquier. Je suis à la recherche d'une arme qui me permette d'abattre Bételgeuse. Je n'ai pas pu me poser dans le port stellaire de cette planète parce que mon astronef eût été abattu dans votre ciel avant même que j'aie eu le temps de me poser. Je me suis posé dans la brousse et j'ai couvert une longue distance à pied. J'ai été sauvé une fois par des humains, et je sais qu'ils ne parleront pas ou que Bételgeuse se souciera peu de leurs racontars. Je vous fais confiance. Vous pouvez appeler les hommes du port stellaire et

me faire arrêter, mais je crois que vous m'écoutez d'abord.

— Peut-être, dit le vieil homme. Peut-être. » Sa tête dodelinait tout doucement sur ses épaules. « Je vous crois. J'ai dû fuir, moi aussi, autrefois. Je vous crois. Je vais vous aider. Je ne peux pas faire grand-chose, mais je le ferai. Vous avez franchi l'espace et moi aussi, cela suffit. Que voulez-vous, au juste ?

— Je veux savoir ce qui vous est arrivé depuis le moment où l'expédition à laquelle vous apparteniez a disparu, et comment vous avez survécu, et ce que vous avez dit à Bételgeuse et ce que vous avez raconté aux marchands puritains. Ce sont eux qui m'ont dit que je pourrais vous trouver ici, et que vous étiez le seul homme à pouvoir m'aider.

— Ils savent tout, dit le vieil homme. Ils savaient déjà tout alors que je voyageais encore entre les étoiles, il y a de cela, voyons, cinquante ans, peut-être soixante ans. Ils en savent plus que moi sur moi-même. Je ne vous apprendrai rien, si vous venez de leur part.

« Je peux toujours vous raconter l'histoire puisque vous possédez l'échiquier. »

Et il parla, tandis que Jerg Algan l'écoutait, debout au centre de la cour boueuse, sous un ciel qui passait insensiblement du mauve au rose, entre deux barrières de cactus verts et déplacés sur cette planète par un hasard presque invraisemblable, tenant entre ses doigts un échiquier incroyablement vieux, probablement fabriqué

par une race inconcevablement plus ancienne que l'homme et incroyablement plus avisée.

« Nous nous étions aventurés, disait le vieil homme, dans la direction du centre de la Galaxie. Vous savez que la Galaxie se présente comme une roue, et que la Terre se trouve dans une partie relativement extérieure de cette roue, et que, de tout temps, les voyageurs interstellaires ont été tentés par cette idée d'atteindre le centre mathématique de la Galaxie, cet endroit où l'espace souffre les distorsions les plus extraordinaires et où les étoiles sont si nombreuses que le ciel entier semble fait d'une voûte d'or.

« Nous étions partis glorieusement, quinze navires, un capitaine neuf et un équipage de savants, de techniciens et de marins comme moi, tous gonflés à bloc. C'était le temps où chacun pouvait espérer être un petit Christophe Colomb à lui tout seul, et croire à l'Eldorado. Mais nous avions, si jeunes que nous étions, déjà une certaine expérience et nous savions que la plupart des mondes que l'homme découvre sont effroyablement étrangers et hostiles. Aussi prenions-nous toutes sortes de précautions.

« Nous avions déjà croisé pendant une bonne année et nous avions couvert un chemin considérable en direction du centre de la Galaxie, lorsque nous eûmes l'impression de pénétrer dans une région stellaire différente de toutes celles que nous avions jusque-là traversées. Nos instruments ne nous donnaient plus que des renseignements inexacts. Et nos calculs de position,

pourtant soigneusement vérifiés, nous jouaient parfois d'étranges tours. Les physiciens de notre expédition donnèrent des noms à toutes ces aberrations et nous dirent qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Ils calculèrent même les conditions du nouvel espace que nous traversions, et nous n'en parlâmes pas davantage. Nous étions tous prêts à rencontrer les choses les plus extraordinaires et ces quelques variations à peine chiffrables en lointaines décimales ne nous émouvaient guère.

« Et pourtant, nous aurions dû nous méfier, car c'était le signe que nous pénétrions dans le domaine des autres. Nous nous trouvions alors bien au-delà de la Galaxie humaine actuelle, bien plus près du centre de la Galaxie qu'aucune expédition ne l'avait été avant nous et ne l'a été depuis à ma connaissance.

« Nous franchîmes, sur une épaisseur de plusieurs années-lumière, une zone de soleils morts, ou dépourvus de planètes. Aucun de nos astronomes ne put expliquer cette formation, mais cela n'attira pas autrement notre attention. Maintenant, je sais que nous avons traversé une frontière et que nous étions arrivés dans un domaine dont il vaudrait mieux ne pas parler.

« Nous découvrîmes enfin une étoile entourée de planètes. Nous les explorâmes toutes. Et, sur la sixième à partir du soleil, nous découvrîmes une citadelle noire.

« Oh ! personne n'en perça le secret. Nous la repérâmes du haut du ciel, tant elle était énorme,

tandis que nous encerclions la planète de notre orbite. Nous fondîmes sur elle au travers des nuages, et nous écrasâmes sous le poids de nos navires une large portion de la jungle qui recouvrait la planète. Nous n'avions capté aucun message, et la citadelle paraissait déserte.

« Lorsque nous nous fûmes posés à distance respectable, nous nous mîmes en marche vers elle. C'était une planète du même type que la Terre, dotée pourtant d'une gravité plus forte qui rendait nos pas plus pesants. Nous nous frayions, dans une jungle lourde et humide, un chemin difficile. Et nous vîmes grandir sur l'horizon les murs colossaux de la citadelle inhumaine.

« Le silence était total. Il n'avait sans doute pas été rompu depuis des milliers, peut-être des millions d'années. Du moins cette impression flottait dans l'air et nos pas étaient mal assurés. Nous frémissions chaque fois qu'une brindille se brisait sous nos bottes et nos mains étaient continuellement posées sur la crosse de nos armes.

« Nous vîmes monter dans le ciel ces hautes murailles, si vastes qu'elles nous cachaient la moitié du ciel et qu'elles jetaient sur le paysage que recouvrait leur ombre une nuit presque complète. Nous nous aventurâmes même jusqu'au pied de ces hautes falaises d'onyx poli, qui semblaient devoir à chaque instant s'effondrer sur nous, car elles étaient obliquement implantées dans le sol et surplombaient le terrain environnant.

« Et je remarquai lorsque je fus tout près du mur, à trois fois la hauteur d'un homme environ, une gravure aussi fraîche que si elle avait daté de la veille, alors que son âge n'était probablement pas mesurable avec nos unités, et cette gravure représentait, en plus grand, l'échiquier même que vous possédez.

— Et l'expédition disparut ? » demanda Algan. Il avait été chercher dans la cabane un billot de bois rose sur lequel il s'était assis. Il regardait les murailles du port stellaire devenir lentement luminescentes tandis que la nuit tombait et que se précisait dans le ciel l'éclat de l'étoile rouge qui commençait à teinter de sang toutes choses.

« Non, dit le vieillard, pas cette fois-là. Ce jour-là, nous regagnâmes nos navires et nous discutâmes. Les marins étaient d'avis de prendre le large au plus vite. De vieilles légendes couraient dans leurs cervelles et, bien qu'ils n'y crussent guère, ils n'étaient pas loin d'y prêter maintenant une certaine attention. Mais les savants, et parmi eux l'unique historien de l'expédition, ne se tenaient plus de joie et devenaient à moitié fous à l'idée de manquer une telle occasion. Finalement, le point de vue des marins qui avaient l'oreille du capitaine l'emporta. Nous abandonnâmes la citadelle noire et octogonale et plus haute que les plus hautes montagnes de la Terre, mais nous portâmes sur nos cartes l'emplacement de cette planète avec l'idée bien arrêtée d'y revenir

lorsque nous aurions superficiellement exploré ce secteur stellaire.

« Un mois plus tard, à peine, nous nous posâmes sur une planète absolument morte, un monde de vide et de silence, l'un de ces rochers errants qui furent autrefois la terreur des navigateurs, une terreur purement superstitieuse, du reste, puisque les radars permettaient de les éviter et qu'ils ne gênaient pas plus que les autres mondes la navigation stellaire. Nous avions repéré du haut de notre orbite la seconde de ces citadelles.

« Voyez-vous, nous fûmes comme ivres. C'était la première fois que l'homme rencontrait dans l'espace la trace d'une autre vie, l'espoir d'une autre civilisation, et cette civilisation était ou avait été interstellaire. Le doute n'était pas possible. Deux races différentes n'auraient pu créer en s'ignorant deux citadelles si énormes et si semblables, défiant si visiblement les lois qui régissent l'univers.

« Nous nous posâmes en hâte. Nous construisîmes une station. Nous déballâmes nos tracteurs. Nous n'avions pas sur cette planète à lutter contre la jungle, et, malgré l'absence de toute atmosphère, notre travail s'en trouvait facilité.

« Je fis personnellement, à bord d'un tracteur, le tour de la citadelle. Et de place en place, je remarquai l'échiquier aux soixante-quatre cases, gravé dans une roche si dure que nos meilleurs instruments ne parvenaient pas à l'entamer.

« Était-ce un symbole ou une serrure ? Nous nous posions la question et les langues allaient bon train. Nous fouillâmes la bibliothèque du bord à propos du jeu d'échecs et nous apprîmes qu'aucune des civilisations de la Terre, disséminées dans le temps et dans l'espace, n'avait paru autrefois ou ne paraissait aujourd'hui l'ignorer, qu'il avait tenu dans certaines d'entre elles un rôle religieux ou magique et qu'il correspondait merveilleusement à certaines caractéristiques de l'esprit humain.

« Peut-être, nous demandions-nous, derrière ces hautes murailles obliques, se trouvaient le secret de l'origine de l'homme et le secret de l'origine de la vie ?

« Et le vingt-cinquième jour de notre présence sur ce monde, après plus de quinze mois de randonnée stellaire, les hautes portes de la citadelle s'ouvrirent. Elles dévoilèrent un monde de lumière et de courbes entrelacées comme nous n'en avions pas rêvé et comme n'en ont jamais décrit les poètes drogués. De petites expéditions s'engagèrent dans les profondeurs de la citadelle. Elles revinrent, ébahies par les dimensions et la disposition incompréhensible des couloirs de ce labyrinthe.

« Alors, nous commîmes une erreur. Nous décidâmes d'employer l'expédition dans son ensemble à explorer la citadelle. Les savants l'avaient demandé avec véhémence, et les marins avaient cessé de croire au danger.

« Je fus laissé de garde à l'extérieur des portes, je recevais et je centralisais les messages des explorateurs. Des heures passèrent. Je sommeilais dans mon scaphandre malgré les drogues qui m'avaient été administrées, lorsque je vis les hautes portes noires, obliques comme les murs, se refermer silencieusement. Ce n'étaient que d'immenses dalles, portant chacune le signe de l'échiquier, qui pivotaient de l'intérieur de la citadelle et qui obturaient hermétiquement l'ouverture restée béante pendant plusieurs jours. Les appels dans mes écouteurs s'affaiblirent, puis se turent. Je sautai dans l'un des tracteurs et filai à toute vitesse vers la station et les fusées, mais je vis soudain un éclair parcourir le ciel, et la station et les fusées explosèrent, allumant d'une immense flamme tout l'horizon de la planète. J'arrêtai le tracteur, je sautai en bas et je me mis à courir, et à peine avais-je fait cent pas que malgré l'absence d'atmosphère, j'entendis un bruit gigantesque, une poigne de fer me saisit et me jeta au sol, tandis qu'à la place du tracteur ne subsistait qu'un cratère fumant.

— Il ne se passa rien d'autre ? demanda Jerg Algan.

— Presque rien », dit le vieil homme. Le ton de sa voix s'était peu à peu élevé tandis que les mots d'une langue chargée d'archaïsmes passaient de plus en plus facilement entre ses lèvres. Ses yeux souriaient maintenant paisiblement. L'ironie amère du début les avait abandonnés.

« Presque rien, répéta-t-il. J'attendis la mort pendant cinq jours, car je n'avais dans mon scaphandre des réserves d'air et de vivres que pour quelques semaines au plus, puis des hommes vinrent du ciel et me sauvèrent.

« Mais ils ne venaient pas de la Terre, ni de Bételgeuse, ni d'aucun monde connu, leurs astronefs étaient différents des nôtres, et moins perfectionnés, du reste, et ils ne comprenaient pas plus ma langue que je ne saisisais la leur. »

Chapitre 7

De l'autre côté de la Galaxie

« Des hommes ? dit Jerg Algan.

— Des hommes, répéta le vieillard, en agitant nerveusement ses mains décharnées. Vous pouvez me croire ou non, me traiter de fou comme ces gens de Bételgeuse qui m'ont exilé ici, ou m'écouter silencieusement comme ces marchands puritains d'Ulcinor qui ne m'ont pas donné le quart de la somme qu'ils m'avaient promise. Mais ce sont des hommes qui m'ont sauvé. Ils n'étaient même pas très différents de nous. Leurs oreilles étaient petites et pointues, leur teint était très pâle, leur taille moindre que la nôtre, leurs gestes plus vifs et plus gracieux, leur langue était d'une incroyable complexité pour ce que j'ai pu en comprendre et leur tempérament les portait beaucoup moins que nous à l'action, mais

c'étaient des hommes. Et savez-vous comment j'ai appris à communiquer avec eux? Vous pouvez chercher cent mille ans. Vous ne le trouverez pas, bien que ce soit entièrement et absolument logique. En jouant aux échecs. Rien d'autre. Voyez-vous, le roi, la dame et les pions peuvent porter d'autres noms, et affecter d'autres formes, mais les mouvements sont partout les mêmes, et les possibilités des soixante-quatre cases sont partout presque infinies, presque aussi infinies que l'univers lui-même.

— D'où venaient-ils? » demanda Algan. Son cœur battait à grands coups et sa voix était rauque. Il sentit soudain peser sur ses épaules le poids d'une longue fatigue accumulée, mais il lutta pour garder les yeux ouverts et pour maintenir son esprit éveillé.

« De l'autre côté de la Galaxie », dit tranquillement le vieil homme. Ses traits semblaient s'être apaisés et ses mains reposaient maintenant calmement sur ses genoux.

« Je suppose que vous ne me croirez pas, poursuivit-il, je suppose que vous me tenez pour un vieux fou que vingt années d'exil ont rendu mythomane. Je ne puis pas vous donner de preuve. Mais, somme toute, vous êtes venu chercher une histoire, n'est-ce pas? Faites-en ce que vous voudrez.

— Je vous crois », murmura Algan, sentant le vent du soir passer sur sa nuque. Trois lunes roses se levaient au-dessus du port stellaire, qu'il n'avait pas remarquées la nuit précédente. Puis il

s'aperçut que ce n'était que les reflets, sur les nuages bas, des puissants projecteurs de la tour.

Il n'avait pas d'autre possibilité que de croire le vieil homme, pas d'autre issue que de faire confiance à un vieillard recroquevillé sur son passé, témoin d'un accident unique et incroyable. Mais plus rien n'était réellement incroyable, songea-t-il, les limites du possible avaient été définitivement repoussées par la proue des navires sillonnant le vide à la vitesse de la lumière, le monde s'était soudain élargi très au-delà de ce que l'expérience humaine contenait, admettait, et tout cet espace laissé libre dans l'esprit des hommes appartenait au merveilleux, au fantastique. Il y avait déjà eu des périodes semblables dans l'histoire humaine, lorsque des terres neuves avaient été entrevues à l'Occident par des navigateurs ; le doute, là aussi, s'était effacé devant la crédulité. Puis, les terres une fois conquises, les hommes s'étaient défaits de leur ivresse passée. Mais, dans le ciel, il resterait toujours des terres à conquérir et des étrangetés à traquer.

A moins que les planètes nouvelles ne fussent déjà occupées.

« Il m'importe peu que vous me croyiez ou non, dit le vieil homme d'une voix soudain usée et chevrotante. C'étaient des hommes, tout comme nous, c'est tout ce que je puis dire, et ils venaient de l'autre côté de la Galaxie. Ils étaient nés dans les mêmes conditions que l'homme sur

la Terre, et ils n'eurent guère besoin de me raconter l'histoire de leur espèce. Je m'aperçus bientôt que je la connaissais. C'était l'histoire humaine, voyez-vous. Avec quelques variantes, bien sûr. La nature leur avait été plus clément que'à nous. Et leur développement en fut sensiblement allongé. Mais il fut plus régulier que le nôtre. Voyez-vous, ils étaient moins agressifs que ne le sont les hommes et ils commirent au cours de leur histoire moins d'erreurs, pas beaucoup moins, mais juste assez pour qu'ils n'aient pas à reprendre la civilisation par le début toutes les quelques centaines d'années. Leur langue aussi était très différente de toutes celles que les hommes ont connues, beaucoup plus souple, mais beaucoup plus difficile aussi que celles que pratiquèrent les hommes. Il m'a semblé qu'ils n'ont jamais connu ce que nous appelons la Tour de Babel. Et leur façon de penser et même la configuration de leur système vocal s'en sont trouvées modifiées au point que j'aurais bien de la peine à répéter maintenant un seul de leurs mots et qu'ils ne parvinrent jamais à prononcer certains phonèmes de la Terre.

« Mais cela ne constitue pas une vraie différence. Tout cela existe ou a existé sur la Terre et les hommes sont pourtant tous des hommes. Et eux aussi étaient des hommes. Et comme nous, ils se demandaient pourquoi ils étaient des hommes.

— Le hasard, souffla Algan. La Galaxie est si vaste.

— Peut-être, dit à voix basse le vieillard, peut-être. Je n'ai jamais très bien su ce qu'était le hasard. Mais je ne crois pas que le hasard soit responsable du développement simultané de plusieurs races humaines en des points divers de la Galaxie, et de leur rencontre au moment précis où elles apprennent tant bien que mal à naviguer entre les étoiles. Et j'ai de meilleures raisons encore de ne pas le croire. Attendez un instant. J'ai soif. Voudriez-vous entrer dans la cabane et prendre la gourde de métal qui se trouve sur la table et deux verres que vous trouverez sur une étagère, au-dessus de la porte. Je ne peux pas bien parler lorsque ma gorge est sèche. »

Algan se leva et posa l'échiquier sur le billot de bois rose qui lui avait servi de siège. Il traversa la cour, attentif au clapotement de ses bottes dans les flaques d'eau que la lumière de l'étoile rouge avait empourprées d'une façon inquiétante. Il dut se baisser pour franchir la porte et il demeura un instant indécis dans la pénombre rose de la pièce. A ses pieds un rond net marquait l'emplacement du billot qu'il avait déplacé tout à l'heure, mais partout ailleurs, sauf en deux étroits sentiers allant de la porte au lit de bois à peine raboté, et du lit à la table, une fine poussière rose dénonçait le passage du Temps, jamais contrarié par le vieux pilote qui l'avait oublié.

Mais ces années passées n'étaient rien auprès de celles qui s'étaient dissoutes dans l'espace et

qui formaient toute la mémoire du vieillard. Il était né en même temps que certains des ancêtres d'Algan si lointains que plus personne sur la Terre n'aurait pu dire leur nom et qu'il n'en restait peut-être même pas une trace dans les poussiéreuses archives de la vieille planète ou sur les dalles des cimetières de Dark. Il avait croisé longtemps entre les étoiles, et son temps de vie s'était effroyablement allongé. Il n'était plus qu'une sorte de fossile abandonné par les courants de l'espace en cette cabane sale et misérable. Avec des milliers d'autres, il avait défié le temps. Lui seul avait survécu, mais finalement, le temps s'était vengé.

A sa façon.

Et sa vengeance était inscrite dans la poussière qui recouvrait le plancher et les meubles, un cristal arraché à une montagne inconnue, le crâne d'un animal fabuleux, un antique fusil suspendu à une poutre par sa bretelle de cuir racorni.

La gourde de métal brillait sur la table. Algan s'en empara. Il choisit sur l'étagère, au-dessus de la porte, deux verres que la poussière semblait avoir épargnés.

« Je vous remercie, disait le vieillard. Il m'est difficile de me déplacer, maintenant. Il y a deux ans, je battais encore les forêts environnantes, mais aujourd'hui c'est fini. Tout a une fin, n'est-ce pas ? même l'espace. »

Du bout des lèvres, Algan goûta la liqueur ; elle était douce et sucrée.

« Ils ne venaient pas exactement de l'autre côté de la Galaxie. Mais ils étaient originaires d'une contrée si lointaine que les étoiles qui leur étaient familières sont pour nous confondues dans un brouillard de soleils et que leur localisation n'aurait guère de sens, même pour le meilleur de nos astronomes. En fait, l'expédition qui me recueillit s'était davantage encore éloignée de sa base de départ que la nôtre. Je vous ai dit que leurs aéronefs étaient moins perfectionnés que les nôtres et moins rapides. Mais la durée n'avait pas pour eux le même sens que pour nous, du moins pas exactement. Ils s'inquiétaient peu de passer leur vie entière dans un astronef ou sur leur propre monde. Ils raisonnaient; un peu comme font les gens de Bételgeuse, en termes de continuité et de siècles. Mais peu importe.

« Vous savez que la Galaxie a été artificiellement divisée par nos cartographes en quatre quarts, et en trois cent soixante secteurs, comme l'on découpe une roue. Vous savez que la Galaxie humaine s'inscrit dans les quatre premiers secteurs. Eh bien, leur pays d'étoiles se situait dans le douzième secteur à partir de celui de la Terre, à une distance du centre de la Galaxie sensiblement égale à la moitié de celle qui sépare le système solaire de ce même centre. Tout cela pour vous dire qu'ils habitaient en une région inconcevablement lointaine, même pour une nef stellaire rapide.

« Mais ils ne furent pas tellement étonnés de me rencontrer. Il semblait qu'ils s'attendaient à

cette rencontre. D'étranges traditions couraient parmi eux. Et certaines disaient qu'il existait d'autres populations humaines, en des secteurs de la Galaxie plus éloignés encore, qu'il y avait tout autour de ce noyau de soleils qui forme le centre de la Galaxie une série de noyaux humains séparés par d'immenses abîmes, mais en train de coloniser ces espaces et de se rencontrer, en train de former une gigantesque chaîne tout autour de notre galette de soleils.

« Peut-être n'étaient-ce que des légendes. Je n'ai jamais pu savoir s'ils avaient réellement rencontré d'autres groupes humains parvenus à l'état de civilisation interstellaire, ou s'il s'agissait seulement de vagues prophéties, chargées de mystère par les siècles. Et, lorsque j'ai parlé aux gens de Bételgeuse de cette couronne humaine enserrant le centre de la Galaxie, ils m'ont ri au nez.

« Mais je suis sûr que ces hommes qui m'ont sauvé savaient quelque chose que les hommes de la Terre ont peut-être su, autrefois, et qu'ils ont oublié à la suite d'un de ces bouleversements dont leur histoire est faite. Ils affirmaient aussi qu'il n'existait pas de semblables noyaux humains dans les régions plus proches du centre de la Galaxie, que ces régions étaient en quelque sorte interdites ; ils disaient qu'elles appartenaient aux Maîtres qui nous ont créés. Mais pas plus que nous, ils ne savaient pourquoi ces Maîtres hypothétiques nous avaient créés. Ils ne savaient même pas si ces Maîtres existaient

encore ou étaient morts. Ils pensaient seulement qu’Ils avaient ensemencé certaines régions de l’espace dans un but précis, mais secret, et que, tout ce temps, Ils avaient attendu que se réalisât un dessein inconnu des hommes, et que, parfois, Ils avaient agi, mais sans que les hommes s’en rendent compte.

« Vous pouvez prendre tout cela pour un ramassis de légendes, et c’est ainsi que je l’ai longtemps pris. Mais maintenant, je crois qu’il existe un peu partout sur le pourtour de la Galaxie des groupes humains qui commencent tout doucement à explorer leurs régions stellaires. C’est tout ce que je puis vous dire.

« Ils me déposèrent après un long voyage sur une planète des Marches colonisées. J’atteignis à pied un port stellaire et je me fis rapatrier par des voies détournées. Un beau jour j’essayai de vendre ce que je savais aux Puritains, mais Bételgeuse l’apprit, et, lorsque j’eus dit aux hommes de la Police psychologique ce que je viens de vous dire, ils se moquèrent de moi et m’exilèrent ici. Mais je sais que les Temps approchent.

— Soit, dit Algan, mais n’avez-vous pas une preuve, l’ombre d’une preuve ? »

Sa voix tremblait de fatigue et d’énervement.

« Pas l’ombre d’une preuve, dit le vieillard. Ou plutôt si, je suis vivant. Que vous faut-il de plus ?

— Pourquoi ne se sont-ils pas fait connaître ? Pourquoi n’ont-ils pas poussé jusqu’à Bételgeuse,

jusqu'à la Terre puisqu'ils avaient atteint les frontières de notre empire ?

— Ils n'y tenaient pas. C'était pour eux une raison suffisante. Ils disaient qu'il fallait laisser les choses arriver d'elles-mêmes, qu'un contact en ces années passées serait prématuré. Je vous l'ai dit. Dans tout ce qu'ils entreprenaient, ils n'étaient pas pressés.

— Est-ce tout ? dit Algan.

— Presque tout. Une seule chose mise à part. Voyez-vous, j'avais en commun avec eux le fait que nous étions des hommes, à peine différents, plus le jeu d'échecs ou plutôt l'échiquier aux soixante-quatre cases, et encore une troisième chose, le zotl. Leur faune et leur flore étaient différentes de la nôtre, non pas fondamentalement, mais elles avaient évolué selon des voies extrêmement différentes, presque divergentes des nôtres, et pourtant elles étaient aussi implacablement logiques que les nôtres. Mais ils connaissaient le zotl, comme nous, et ils le tiraient de la même plante, des mêmes dures racines enfouies sous des mètres de roche. Et, comme pour nous qui sommes issus de la Terre, il ne poussait pas sur leur planète d'origine. Nous n'avons découvert le zotl que lorsque nous avons exploré d'autres mondes que celui sur lequel notre espèce était née. Il en fut de même pour eux.

« Voyez-vous, dans l'espace, je crois que l'on retrouve trois choses, de places en places, d'abord l'échiquier, qui est sans doute plus ancien que l'homme, ensuite l'homme lui-même,

et la vie telle que nous la connaissons, et enfin le zotl, que l'homme n'a découvert dans chaque cas qu'à un stade précis de son développement. Et je pense que chacune de ces choses n'a de sens qu'en fonction des deux autres et qu'elles viennent juste d'être réunies, ici, et ailleurs, et qu'il existe sûrement entre elles des corrélations que nous commençons à peine à entrevoir. C'est à vous de les découvrir. »

Le vieillard leva la tête et fixa l'étoile rouge qui illuminait la nuit. Ses lèvres frémissaient et ses mains posées sur ses genoux tremblaient. La tombée de la nuit avait emporté les derniers souffles du vent. Il se leva en s'appuyant sur une canne.

« Venez maintenant, dit-il à Algan, allons manger et nous reposer. »



Algan écoutait la respiration lente et irrégulière du vieillard. Il s'était roulé dans une couverture et reposait sur le plancher de bois, la tête posée sur son sac, et il avait attendu le sommeil. Sans succès.

Ses yeux parcouraient les veines des planches du plafond, dans la lumière rouge de la nuit. Ses nerfs étaient tendus. Le silence était total, et seulement scandé par les bruits légers, familiers et rassurants du bois et par la respiration du vieillard.

Il ne pouvait dormir. Il réfléchissait.

Il se pouvait qu'il n'y eût dans tout ce qu'il avait entendu que des légendes invérifiables et probablement fausses. Et cela paraissait même certain. Presque certain.

De l'autre côté, il y avait l'espace, son étendue, les myriades de mondes qui le peuplent et les possibilités qu'ils représentent, et des centaines de questions aussi anciennes que l'homme et jamais résolues. Mais cela ne suffisait pas. Il y avait autre chose.

Il y avait ces bruits qui couraient dans toute la Galaxie, cette attente, jusque-là, de la découverte d'une autre espèce pensante, humaine ou non humaine, et qui ne fût pas le résultat de mutations à partir d'une souche terrienne, comme les hommes d'Aro avec leurs yeux sans pupille apparente.

Il y avait Nogaro, il y avait la curiosité, l'intérêt que les gens de Bételgeuse aussi bien que les Puritains d'Ulcinor et des Dix Planètes portaient à toutes les histoires fabuleuses rapportées par les pionniers de leurs expéditions. Il y avait cette conviction de Nogaro, et celle du Marchand d'Ulcinor, que certains secrets se cachaient dans les profondeurs de l'espace, hors de l'atteinte des hommes.

Et il y avait l'échiquier.

Il y avait cette proximité sourde d'une armée invisible, ces déplacements de pions sur un terrain de jeu cosmique, cette rivalité entre Bételgeuse et Ulcinor à propos de ce qui pouvait surgir de l'espace. Il y avait Jerg Algan, ce qu'il

savait et ce qu'il ignorait, les espoirs dont il était chargé, les questions qu'il devait éclaircir. Il y avait deux ou trois expéditions détruites de fond en comble, les étranges visions procurées par le zotl, les citadelles immenses et noires auxquelles croyaient les Puritains et que semblaient connaître les hommes de Bételgeuse.

Il se pouvait que la solution du problème se trouvât sur Bételgeuse. Il se pouvait qu'elle existât dans les mémoires magnétiques des ordinateurs géants, dans les dossiers et dans les rapports. Il se pouvait même que Jerg Algan fût un faux indice destiné à lancer les Puritains d'Ulcinor sur une fausse piste.

Mais il y avait l'échiquier.

Et ses soixante-quatre cases, son allure de tableau à double entrée, ses figures incompréhensibles et ses possibilités presque infinies de combinaisons mathématiques.

Un symbole ? Le symbole de l'univers.

Mais était-ce réellement un symbole ? se demanda Jerg Algan, les yeux ouverts, fixant la fenêtre, sentant contre son dos les irrégularités du plancher et sur sa peau la fraîcheur moite de la nuit.

Ou était-ce une réalité, une clef, ou encore une sorte de plan, ou encore une porte, livrant le secret des citadelles noires, les mettant à la merci de celui qui saisisrait les morceaux épars du puzzle et les rassemblerait en un tout cohérent ?

Il glissa la main sous sa tête, la plongea dans le sac et en tira l'échiquier. Son pouce caressa la

surface froide et polie du bois. L'échiquier était une clef plus ancienne que l'homme et avait attendu patiemment au travers de toutes les civilisations humaines que l'homme sût s'en servir. Et peut-être les citadelles éparses dans l'espace étaient-elles aussi nombreuses que ces grains de riz que le roi de la légende promit à l'inventeur de l'échiquier, un grain sur la première case, deux sur la seconde, quatre sur la troisième, doublant ainsi de suite jusqu'à la soixante-quatrième case qui eût dû supporter plus de riz que la terre entière n'aurait pu en produire ?

Ou peut-être l'échiquier était-il un plan de l'espace, et les trajectoires suivies par les pièces avaient-elles représenté de tout temps une visualisation simple de certaines trajectoires privilégiées, ou peut-être encore le jeu d'échecs avait-il été une façon détournée de préparer le cerveau de l'homme à certaines tâches, et peut-être le résultat de certaines parties n'était-il que le résultat de certains problèmes posés par certaines coordonnées spatiales infiniment complexes ?

Car les problèmes que posait le jeu d'échecs étaient surtout des problèmes géométriques, des problèmes spatiaux, des problèmes topologiques. Des questions compliquées d'itinéraires devant être parcourus, tout en évitant l'influence destructrice de certaines pièces, elles-mêmes disposées à certains endroits.

Au centre, par exemple.



L'échiquier était-il bien fait de bois? se demanda-t-il tandis que ses doigts effleuraient la surface douce et polie, sans parvenir à déceler le moindre interstice entre les cases comme ç'aurait été presque obligatoirement le cas si elles avaient été faites de pièces de bois accolées les unes aux autres.

Il avait admis dès le premier instant que l'échiquier avait été taillé dans une ou plusieurs essences de bois au grain très fin. Mais il avait pensé au bois parce que la presque totalité des échiquiers anciens qu'il avait vus sur la Terre, étaient faits de bois.

Il hésitait maintenant à penser qu'une pièce de bois pût demeurer longtemps dans un état aussi parfait.

A moins que l'échiquier n'ait été un faux, un piège grossier.

Il repoussa cette idée. Les Puritains aussi bien que les gens de Bételgeuse disposaient de moyens scientifiques extrêmement précis pour évaluer l'âge d'un objet, fût-il forgé dans le métal, et ils ne se seraient jamais laissé tromper, et quel intérêt pouvaient-ils avoir à l'abuser, lui, Jerg Algan, homme de la Vieille Planète, rebelle à Bételgeuse, loup solitaire perdu dans les Marches de la Galaxie humaine?

Il y avait le zotl, aussi. Le zotl et l'échiquier.

Le zotl, cette drogue étrange, nullement nocive, qui agissait sur le système nerveux et le

rendait capable de percevoir certaines réalités incompréhensibles.

Irréelles, disaient les psychologues, dangereuses, traumatisantes. Voire, disaient les mathématiciens et les physiciens, les univers que le zotl permet d'explorer sont parfaitement logiques, bien plus logiques qu'un rêve sorti d'un cerveau d'homme, aussi logiques que l'univers lui-même.

Délire cénesthésique, répondaient les psychologues. Simple croisement des fibres nerveuses. Vous voyez ce que vous devriez entendre, et vos sensations auditives vont droit à vos centres optiques.

Les neurologues, eux, haussaient les épaules.

L'échiquier et le zotl.

Le zotl était une porte qui s'entrebâillait sur des mondes incompréhensibles. Et l'échiquier était une sorte de sauf-conduit, de plan qui vous permettait de vous orienter et d'entrevoir certains mondes compréhensibles et bien réels.

Le zotl et l'échiquier.

Ils se complétaient comme se complètent une serrure et une clef pourvu qu'il y ait une main d'homme qui glisse l'une dans l'autre. Et pousse la porte ouverte.

Et pourvu que l'homme ne se contente pas de jeter un coup d'œil dans la chambre ainsi découverte, mais entre hardiment.

Entrer hardiment.

Il y avait l'échiquier et Jerg Algan.

Il se leva brusquement dans la lumière pâissante qui emplissait la pièce et secoua le vieillard.

« Réveillez-vous, cria-t-il en se penchant sur le visage ridé et gris.

— Qu'y a-t-il ? murmura le vieil homme en se redressant, les yeux clignotants.

— Levez-vous. Je vous expliquerai. J'ai besoin de votre aide. »

Il regarda le vieillard enfiler un uniforme de marin usé et rapiécé.

« Le soleil n'est même pas levé, dirent les lèvres sèches et tremblantes.

— Peu importe, dit-il. Je ne peux plus attendre.

— Et maintenant ? dit le vieillard.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit. J'ai besoin de zotl pour tenter une expérience. En possédez-vous ?

— Non. Qu'en ferais-je ?

— Connaissez-vous quelqu'un qui en détienne sur cette planète ?

— La racine de zotl ne pousse pas ici. Et la population est pauvre. Elle ne peut pas s'offrir ce luxe. Non, je ne vois pas. »

Le vieillard ouvrit la porte et ils sortirent. La cour était aussi misérable et boueuse que la veille, mais la nuit finissante lui donnait un aspect enchanté. La jungle environnante semblait être la proie des flammes et la maison elle-même se consumait en un brasier froid et imaginaire. Mais la haute architecture du port stellaire se dressait

comme un bloc de glace, même au sein de la nuit pourpre. « Attendez, dit le vieillard, le capitaine du port, peut-être. Il faudrait que vous le voyiez. Peut-être les caves du port stellaire contiennent-elles une cargaison de zotl, peut-être en fait-il lui-même consommation. J'en doute, car il vient d'un des mondes puritains. Mais je ne vois pas comment vous parviendrez à le décider à vous céder un peu de zotl, même s'il en possède. Que pouvez-vous lui donner en échange? Dites-lui, lorsque vous irez, que vous venez de ma part.

— Je n'y manquerai pas, dit Algan. Je vais y aller tout de suite.

— Le jour n'est même pas levé. Attendez un peu.

— Les ports stellaires ne connaissent ni jour ni nuit, dit Algan, et j'ai déjà attendu trop longtemps. Je tiens à ce que ce capitaine se souvienne de ma visite. Adieu.

— Bonne chance », dit le vieillard, mais sa voix était pleine de doute et de méfiance. Il regarda Jerg Algan boucler son sac et s'éloigner sur le sentier escarpé qui conduisait aux hautes portes de bronze du port stellaire, entre les baraques misérables qui constituaient l'unique rue de la bourgade. Il haussa les épaules et regagna sa cabane.



« Vous n'entrerez pas, dit le garde. Pas à cette

heure de la nuit. Et vous êtes un étranger, de surcroît. »

Il semblait minéral dans son uniforme de métal souple. Ses doigts immobiles étaient posés sur les touches d'un tableau de contrôle et il pouvait déclencher tous les feux de l'enfer autour de la porte. Ses yeux brillaient comme des silex polis. Son casque luisait telle une énorme pépite d'un métal fabuleux. En sa tranquille obstination, il était immortel et invulnérable. Il représentait Bételgeuse et il savait que la puissance entière d'une Galaxie était prête à appuyer sa détermination.

« Je suis un libre citoyen de la Galaxie, dit Algan, à voix forte. J'ai droit jour et nuit au libre accès des ports stellaires.

— En principe, oui, dit le garde de sa voix glacée. Mais la nuit ici, même les principes dorment. Vous devriez en faire autant. Vous parlerez demain au capitaine.

— Je fais appel à son autorité, dit Algan. Vous n'avez pas le droit de m'interdire de votre propre initiative l'entrée du port.

— Je vois que vous connaissez le droit, dit le garde en souriant à peine. Eh bien, prouvez-moi que vous êtes un libre citoyen de la Galaxie et je vous laisserai entrer.

— Je suis un humain, dit Algan, cela devrait suffire. »

Le garde secoua la tête.

« Vous êtes un étranger. D'où sortez-vous, d'abord ? Vous n'êtes pas un indigène. » Sa voix

traîna avec condescendance sur le mot indigène.

« Et vous n'êtes jamais passé par le port stellaire. Il ne vient pas tellement de visiteurs dans ce trou perdu. Je vous aurais remarqué.

— Peu importe, dit Algan. Peut-être un navire d'inspection de Bételgeuse m'a-t-il déposé en un point de la planète que vos détecteurs ne couvrent pas. N'avez-vous pas remarqué l'approche d'un navire, sur vos écrans ? »

L'expression du garde changea sensiblement.

« Peut-être, dit-il, peut-être. Mais même si cela était, j'ai reçu des ordres. Je puis être puni si je ne les exécute pas.

— Je doute que votre capitaine le fasse si vous me laissez entrer. Dans le cas contraire, je ne réponds de rien. »

Le garde dévisagea une fois de plus Jerg Algan. Les vêtements froissés et sales, la barbe naissante, la fatigue qui se lisait sur les traits de l'étranger ne lui inspiraient pas confiance.

« Je viens de la part de Nogaro, dit brusquement Algan.

— Nogaro ? Comment connaissez-vous ce nom ? »

Le voix du garde s'était faite impérative.

« Il m'a envoyé. C'est tout.

— Nogaro, dit le garde rêveusement. Je croyais qu'il était mort. Soit. Je vous crois. Mais je vais appeler le capitaine et il décidera lui-même

de vous recevoir maintenant ou d'attendre le matin. Je m'en lave les mains. »

Il pressa une touche et les hautes portes de bronze, portant en lettres énormes le nom de la planète, Glania, s'ouvrirent et laissèrent passer l'étranger, qui s'avança seul, sur l'immense esplanade déserte du port, en direction de la tour lumineuse.

Le capitaine tournait résolument le dos à Algan et examinait le ciel par la grande baie qui limitait le fond de son bureau. La lumière du soleil levant jouait dans les fourrés qui bordaient l'horizon oriental, et les antennes noires du port se découpaient sur le ciel encore pourpre comme les branches trop régulières d'arbres calcinés.

Le capitaine était petit et brun, mais en vieillissant, il manifestait une fâcheuse tendance à prendre de l'embonpoint, et son caractère s'aigrissait. Aussi portait-il un fort ceinturon de cuir et contemplait-il avec nostalgie l'esplanade de son port stellaire vide de tout navire, et le ciel, vide de tout messenger de Bételgeuse.

Les heures étaient quelquefois longues sur Glania.

« Vous avez une affaire à me proposer ? dit-il d'une voix rogue. Allons. Je vous écoute.

— Vous ne me demandez même pas qui je suis, remarqua Algan.

— Peu importe.

— Mettons que nous en parlerons tout à l'heure, glissa Algan.

— Je vous attends », dit le capitaine.

Ses mains, qu'il tenait derrière son dos, s'agitèrent. Le premier rayon net du soleil déborda l'horizon et la lumière et la teinte du ciel se mirent à changer. Chaque soir et chaque matin une lutte renouvelée se déroulait entre la lueur rouge de la nuit et l'étoile blanche du jour. Le soleil blanc était une immense araignée qui tissait sur toute la surface du ciel une toile de rayons, presque instantanément étendue à tout l'horizon, et dans ce filet blême se prenait immanquablement la lointaine étoile pourpre qui pâlisait et semblait fuir.

Et chaque soir c'était l'inverse. Des légendes commençaient à courir dans la population de Glania à propos de ce combat incessant du jour et de la nuit.

« Je suis venu vous offrir le moyen de vous faire remarquer par Bételgeuse, dit lentement Algan. Peut-être même de sauter un grade ou deux, ou de vous faire muter sur un monde plus proche du centre.

— Eh bien ? » dit le capitaine. Il se mit à rire, mais son rire sonnait faux. Il s'arrêta brusquement, se retourna et toisa Algan.

« Ce dont la Galaxie humaine a le plus besoin, dans les conditions actuelles, dit Algan, c'est d'un moyen de translation interstellaire presque instantané. Les artifices dont nous usons pour accélérer la course de nos navires sont dès maintenant insuffisants. Je pense que le gouvernement central de Bételgeuse témoignerait une

certaine reconnaissance à l'homme qui lui apporterait un nouveau procédé.

— Vous, par exemple ? dit le capitaine, d'une voix glaciale.

— Peu importe qui. Mettons que j'en sois maintenant au stade des expériences. Mettons que j'aie particulièrement besoin d'un produit que je ne puis me procurer ici. Admettons que vous en déteniez. Êtes-vous prêt à m'en céder une petite quantité pour me permettre de poursuivre mes travaux ? Je vous en serai reconnaissant et avec moi toute la Galaxie.

— De quoi avez-vous besoin ? dit le capitaine, fixant un point vague, au-delà de la tête d'Algan, au-delà des murs de la pièce, au-delà même de la planète, situé en un monde de rêves dont nul n'avait la clef, sauf le capitaine.

— De zotl », dit Algan doucement.

Le regard du capitaine abandonna immédiatement son objectif incertain et effleura Algan. Ses mains se posèrent sur le bureau et il se pencha vers Algan. Puis son visage devint rouge, et il se mit à rire avec une telle violence que des larmes jaillissaient de ses yeux.

« Du zotl, mon garçon, dit-il lorsqu'il se fut calmé, et rien d'autre ? Êtes-vous bien sûr que vous ne désirez rien d'autre ? Mais comment savez-vous d'abord si j'en possède ou non ? Êtes-vous fou, mon garçon ? Venir me demander du zotl, à moi, en me racontant une histoire invraisemblable. Du zotl pour se déplacer entre les étoiles. On a déjà essayé de me soutirer ou de



« Vous, par exemple ? » dit le capitaine...

me voler de la drogue de bien des façons, mais jamais encore de celle-là. Mais on dirait que vous croyez à votre histoire, mon garçon.

— Le zotl n'est pas une drogue, dit Algan froidement, si l'on se réfère à la lettre de la loi. »

Le capitaine cessa de rire.

« Je vous ai assez vu, dit-il. Déguerpissez.

— Le zotl n'est pas une drogue, dit Algan, et si vous en possédez, je suis prêt à vous l'acheter. Une telle transaction est parfaitement licite. Seuls les mondes puritains tiennent le zotl pour une drogue encore qu'ils n'aient jamais pu faire la preuve de sa nocivité. Mais nous nous trouvons ici sur un monde entièrement contrôlé par Bételgeuse. Vous pouvez me vendre du zotl, capitaine, si vous en possédez, ce que je crois.

Bételgeuse vous en sera reconnaissante, un jour ou l'autre. »

Le regard du capitaine regagna son rêve nuageux.

« Je possède du zotl, dit-il. J'en consomme parfois. Les journées sont longues sur ce monde perdu. Ce n'est pas un délit. Vous le savez, si vous êtes un envoyé secret de Bételgeuse. J'aurais dû me douter de quelque chose de semblable.

— Je ne suis pas un envoyé secret de Bételgeuse, dit Algan. Je préfère vous le dire avant que vous ne le découvriez de vous-même. Je n'ai même jamais mis les pieds sur Bételgeuse. Mais j'ai besoin de zotl et je suis prêt à payer dix fois son prix. Jouons cartes sur table, voulez-vous ?

— Soit, dit le capitaine. Avez-vous de l'argent ?

— Non », dit Algan.

Le capitaine s'énerva visiblement.

« Vous êtes fou », dit-il.

Il avança la main vers un bouton dissimulé dans une moulure du bureau.

« Ne faites pas cela. Je vous ai dit que je n'avais pas d'argent sur moi, mais non que je ne pouvais pas disposer d'une somme considérable. En fait, je représente une somme considérable. Il me faut douze racines de zotl, environ. Évaluez-les vous-même. »

Le capitaine réfléchit un instant. La somme était énorme.

« Cinq cents unités, à peu près, dit-il.

— Je vous en offre cinq mille, dit Algan. Je me nomme Jerg Algan. Et ma tête est mise à prix. Elle vaut cinq mille unités. Donnant, donnant. Vous pouvez vérifier la chose dans vos instructions récentes. »

Il se passa un petit temps pendant lequel ils se regardèrent sans rien dire. Puis le capitaine rompit le silence.

« Je suppose, dit-il, que vous pensez avoir tout prévu. Mais que feriez-vous maintenant, si je vous retenais sans vous donner de zotl ?

— Une chose bien simple, dit Algan. La somme offerte en échange de ma personne ne sera versée qu'à celui qui m'aura fait prisonnier. L'offre n'est pas valable si je me rends à un représentant de Bételgeuse. Il peut donc y avoir deux versions de ma capture. Ou bien vous m'avez fait prisonnier après une poursuite acharnée et vous touchez la prime. Ou bien j'affirme m'être rendu et vous ne gagnez rien.

— Ils ne vous croiront pas, dit le capitaine en se mordant les lèvres. Ils me feront confiance plutôt qu'à vous.

— Bien entendu, dit Algan. Mais ils croiront bien plus encore le témoignage d'un détecteur de mensonges. Alors je serai obligé de dire la vérité. Ils ne me croiront, alors, que lorsque je dirai que je me suis rendu. Et vous serez probablement attaqué pour faux témoignage. Par contre, si vous acceptez les conditions que je vous propose, je ne passerai jamais devant un détecteur. La loi autorise le criminel à refuser l'épreuve du

détecteur, bien que les plus lourdes présomptions pèsent alors sur lui. Mais je n'ai rien à perdre.

— Comment puis-je être sûr, dit le capitaine, que vous n'essaierez pas de me doubler, aussitôt arrêté ?

— Vous ne pouvez pas l'être. Ma parole vaut la vôtre, c'est tout. J'ai été franc avec vous dans l'espoir que vous comprendriez qu'elle vaut quelque chose. Et, somme toute, je n'aurais aucun intérêt à vous tromper. Bételgeuse paie, pas moi. De votre côté, c'est un risque à courir. Il en vaut la peine, croyez-moi.

— Cinq mille unités, dit le capitaine, à voix basse. Presque le prix d'une planète de seconde importance. Oh ! soyez maudit si vous êtes un envoyé secret de Bételgeuse.

— Ma tête est mise à prix, rappela Jerg Algan. Vous pouvez le vérifier.

— Soit. »

Des données défilèrent rapidement sur un écran. Des positions de navires, des signalements, des avertissements, puis la cadence se ralentit et le film s'arrêta brusquement sur une image. Celle d'Algan.

Le portrait était saisissant de vérité. Il avait dû être pris sur Terre, dans le port de Dark, tandis qu'Algan subissait l'entraînement. Mais pourtant, il ne correspondait plus exactement à la vérité. C'était une image du passé. Le visage de l'Algan de maintenant était plus dur, plus hâlé ; ses yeux plus enfoncés dans leurs orbites brillaient plus nettement.

Des instructions suivaient. Une description détaillée. Plus un acte d'accusation. Plus un tableau du navire sur lequel il avait pris la fuite. Plus la somme qui était offerte à tout citoyen de la Galaxie, civil, soldat ou officier, pour sa capture. Plus cette mention en lettres rouges : *A prendre vivant. Ne tirer sous aucun prétexte. L'homme n'est probablement pas dangereux.*

« Ils semblent tenir à vous, dit simplement le capitaine.

— Bien plus que vous ne croyez. Ils ont autant besoin de moi que j'ai besoin de zotl. Pour la même raison.

— Alors, suivez-moi. »

Et, tandis qu'il marchait derrière l'homme, Algan réfléchissait. Ceux de Bételgeuse n'avaient pas tenu compte dans leur acte d'accusation des menaces qu'il avait proférées. Ils parlaient seulement du vol d'un navire. Et encore, en termes singulièrement atténués. Mais cela n'était pas le vrai délit, si délit il y avait, puisqu'ils avaient eux-mêmes donné à Algan l'occasion de s'emparer d'un navire. La vérité était qu'ils désiraient s'assurer de la personne d'Algan dès qu'il aurait découvert quelque chose et avant que les Puritains aient pu mettre la main dessus.

Ils avaient lâché Algan dans l'espace, comme on lâche un furet dans un terrier, en disposant des cages à toutes les issues et en espérant bien le retrouver dans l'une d'elles lorsqu'il aurait débusqué la proie.

Mais ils avaient négligé une issue.

« Il est évidemment inutile de tenter quoi que ce soit contre moi, dit le capitaine. Aucune arme, vous le savez probablement, ne peut fonctionner sur toute l'étendue du port stellaire, à moins que je ne donne l'ordre de supprimer localement le champ inhibiteur. Par ailleurs, ma garde agirait au moindre cri suspect. J'ajouterai que dans la longue histoire de la Galaxie humaine, jamais un groupe de criminels, même nombreux et bien armés, n'a réussi à se rendre maître d'un port stellaire.

— Inutile d'insister, dit Algan. Je ne suis pas venu ici pour me battre. »

Ils franchirent une porte qui se referma sans bruit derrière eux. Un pan de mur pivota et démasqua une profonde cavité qui contenait une luxueuse machine à presser le zotl et un bon tas de racines. Algan siffla entre ses dents.

« Je dois cette installation à mon prédécesseur, dit le capitaine. Il fut un beau jour rappelé sur Bételgeuse pour une obscure affaire de trafic. Et je découvris, longtemps après, ceci, tout à fait par hasard. Légalement, cela m'appartient. »

Le ton de sa voix indiquait qu'il se tenait sur la défensive et qu'il n'avait pas cessé de croire à la possibilité que Jerg Algan fût un émissaire secret de Bételgeuse.

« Mettez une racine à presser », dit Algan.

Il tira l'échiquier de son sac et le posa sur une table basse. Il disposa en face de la table un fauteuil, s'assit et posa ses deux mains sur l'échiquier, un doigt sur chaque case. Puis il ôta

ses mains et examina les fines gravures, les figures dessinées par un stylet de diamant en un temps incroyablement ancien. Il semblait — était-ce une illusion — qu'elles tremblaient. Il essaya de penser à autre chose qu'à ce qu'il allait faire. Il ignorait complètement ce qui allait lui arriver. Mais cela n'avait pas d'importance. Dans la situation où il se trouvait, il ne voyait pas d'autre issue que celle-là. Si c'en était une. Il regarda la racine de zotl céder sous le lourd piston, et cela lui rappelait la Terre, Dark, et le marchand d'Ulcinor.

Peu de jours avaient passé depuis son départ du port stellaire de Dark, peu de jours, pour lui qui avait voyagé d'un bout à l'autre de la Galaxie à une vitesse proche de celle de la lumière par des chemins extrêmement courts, mais sur la Terre, des années peut-être s'étaient écoulées.

Et ses amis étaient morts.

Il fixa le verre à moitié plein que le capitaine venait de poser devant lui. Et le repoussa.

« Pressez une autre racine, dit-il. Doublez la dose.

— Vous risquez la démence, dit le capitaine.

— Non, dit Algan. Ce n'est qu'une légende. Je sais ce que je fais.

— Je l'espère », dit le capitaine.

Il regardait l'échiquier d'un œil soupçonneux.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Je vous expliquerai plus tard », dit Algan d'une voix lasse.

La seconde racine disparut sous le piston.

Il ne disposait d'aucun moyen d'évaluer la quantité optimale de zotl à absorber. Il fallait qu'il tentât une expérience. Il y avait neuf chances sur dix pour qu'elle échoue.

A moins que derrière son dos, à son insu, quelqu'un ne tirât les ficelles de ce pantin qu'il avait conscience d'être.

Il vida entièrement le verre et posa ses doigts sur l'échiquier. Au hasard.

Ou bien quelqu'un guidait-il ses doigts ?

Il ne se passa rien.

Il vit le capitaine qui le fixait, incrédule, il vit les yeux du capitaine qui semblaient se dilater. Il vit les lèvres du capitaine s'arrondir pour lancer un cri.

Les formes et les couleurs tremblèrent et se brouillèrent autour de lui.

« Au revoir », dit-il encore dans un souffle.

Puis il disparut.

Et l'échiquier avec lui.

Chapitre 8

Par-delà les soleils morts

C'était un univers gris et instable, imprécis, composé de courbes changeantes et d'orbites sans cesse déformées. Puis certaines lignes se précisèrent. Des lignes droites. Et, des nuées grises émergèrent des zones mieux définies, plus sombres ou plus claires. Les lignes séparèrent les zones. C'était un échiquier.

Algan essaya de se mouvoir, sans y parvenir. Il ne reposait sur rien. Il avait eu, dans les premiers instants, conscience de tomber, puis cela s'était effacé, tandis que se précisaient les contours de l'immense échiquier sur lequel il reposait.

Il était un pion sur l'échiquier et il suivait certaines trajectoires complexes, sautant de case en case. Son crâne le faisait souffrir. Il ignorait pourquoi il sautait de case en case sur l'échiquier,

mais il se dit qu'il devait y avoir une raison, qu'il connaissait la raison, mais qu'il lui était impossible de se la rappeler, qu'elle était gravée au fond de son inconscient. Sa tête lui faisait mal.

Comme s'il avait fait un intense effort cérébral. Il avait calculé instinctivement certaines données, mais il ignorait la façon dont il les avait calculées. Il avait appliqué le résultat de ses calculs, mais il ignorait pourquoi il devait sauter de case en case sur l'échiquier.

Ou peut-être y avait-il une corrélation entre ses calculs, sa migraine et les mouvements désordonnés qu'il accomplissait sur les soixante-quatre cases. Algan se souvint du nombre soixante-quatre comme d'un nombre relativement peu élevé. Comment l'échiquier pouvait-il être si vaste, pensa-t-il, puisqu'il ne comportait que soixante-quatre cases. Il se débattait dans un brouillard cotonneux ; sa mémoire l'avait fui ; rien de compréhensible ne l'entourait.

« Quel est donc mon nom ? » se demanda-t-il à voix haute. Mais sa voix ne parvint pas jusqu'à ses oreilles. Un problème emplissait son esprit. Sur quelle case dois-je aller maintenant ? Il réfléchit durement. Puis, brusquement, ses idées s'éclaircirent, des zones jusque-là inactives de son cerveau s'éveillèrent ; il éprouva l'impression d'avoir remporté une victoire, bien qu'il ne sût pas laquelle.

La solution se présenta à son esprit. Il se remit en mouvement sur l'échiquier.

« Quel est mon nom ? » se demanda-t-il de nouveau.

C'était une question purement gratuite. Il ignorait totalement ce qu'était un nom. Il savait seulement qu'un certain nombre de problèmes se posaient à lui sous la forme d'itinéraires idéaux à suivre sur un jeu d'échecs.

Un nom n'avait pas de sens. Seule, la résolution de problèmes d'itinéraires idéaux avait un sens.

Soixante-quatre cases, c'était peu, mais cela représentait une quantité colossale d'itinéraires possibles, d'obstacles à éviter ou à franchir. Cela nécessitait une quantité non moins colossale de calculs.

« Le cerveau humain fonctionne en partie comme une machine à calculer, pensa-t-il à haute voix. Il résout les problèmes posés par... »

Par qui ?

Par personne.

Par moi, Jerg Algan.

Il avait résolu le problème et il savait qui il était. Jerg Algan. Trente-deux ans. Rebelle à Bételgeuse. Humain. En fuite. Venant de quitter Glania par la voie de l'échiquier. En mission.

Il avait épouvantablement mal à la tête.

« J'ai pris trop de zotl, pensa-t-il. J'ai dû délirer. »

Le brouillard gris et informe se déchira autour de lui. Il flotta brusquement au sein d'un univers noir et piqueté de lumières. L'espace.

Il avait résolu le problème de l'échiquier. Il avait franchi l'espace et quitté Glania. Il avait extrait la racine de l'équation homme plus échiquier plus zotl. Et il n'était pas devenu fou. Il avait repris contact avec la réalité. Pouvait-il en être sûr ? Il flottait au sein d'un espace informe et piqueté de rares étoiles. La terreur de tomber s'empara de son esprit. Mais les réflexes qui lui avaient été inculqués lors de son entraînement sur la Terre lui permirent de retrouver le contrôle de lui-même.

Il ne tombait pas réellement. Lorsque ses yeux se furent accoutumés, il vit qu'il reposait dans un immense fauteuil noir, dur et froid, devant une table taillée dans la même substance, qui portait l'échiquier. Et ses doigts étaient posés sur des cases. L'air était froid et calme, vif, à peine lourd d'une odeur d'âges. Il leva la tête et aperçut des étoiles brillant dans un ciel de jais, de rares étoiles, rougeoyantes, éteintes et reflétant la lumière d'autres astres, ou en train de mourir ; mais bien plus profondément dans l'espace luisaient des régions lumineuses, des agglomérations éloignées de soleils qu'il était impossible de distinguer les uns des autres.

Il huma l'air et décida qu'il était respirable. A considérer pourtant la noirceur du ciel, il lui semblait qu'il se trouvait en plein vide, sur une planète dépourvue d'atmosphère, qu'aucun voile ne s'interposait entre ses yeux et les brasiers défaillants qui brûlaient dans l'espace.

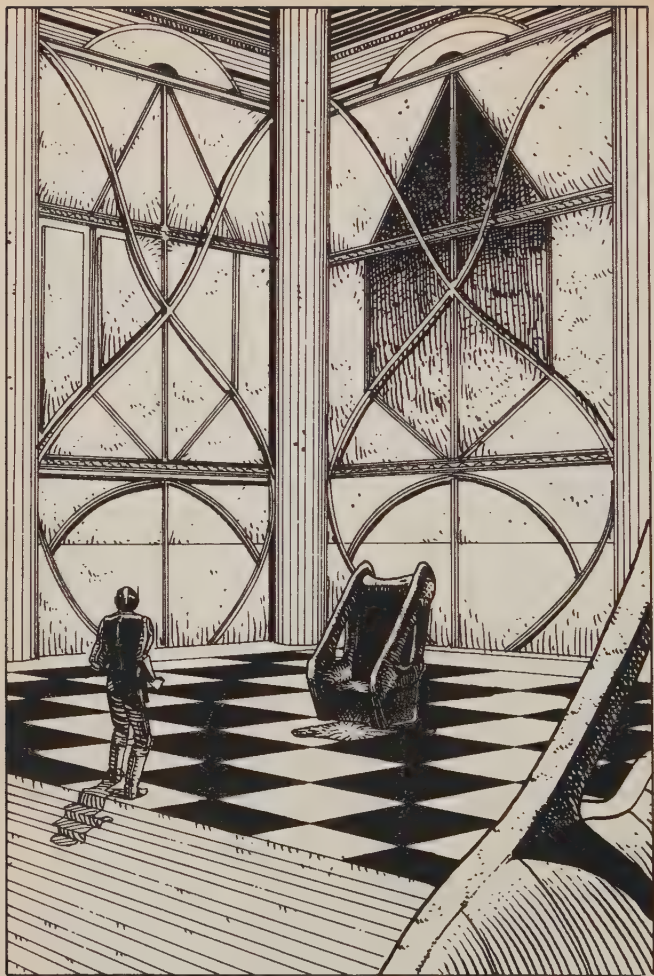
Mais il se pouvait, pensa-t-il, qu'un dôme invisible, peut-être purement énergétique, immatériel, retînt au fond de cet océan de vide une bulle d'air dans laquelle il pouvait vivre. Il se pouvait que de tout temps sa visite eût été prévue et que cette énorme citadelle du vide eût été construite en fonction de sa présence future.

L'idée sonnait étrangement. Imaginer qu'une race fabuleusement ancienne et plus que probablement non humaine ait pu bâtir un peu partout dans l'espace des stations gigantesques dans le seul but d'aider l'espèce humaine à conquérir les étoiles semblait inconcevable. A moins que cette race n'ait été elle-même humaine, et que les machines qu'elle avait créées en des temps anciens ne fonctionnassent toujours, tant leur degré de perfection était élevé.

Il quitta le fauteuil et parcourut l'immense salle ronde. La lumière qui l'éclairait était grise, et n'empêchait nullement les rayons des étoiles de parvenir aux yeux d'un observateur.

Les parois de la salle étaient nues et noires. Et, en un endroit précis, exactement en face du fauteuil et de la table qui supportait l'échiquier, Algan découvrit, gravé dans la muraille, un échiquier portant sur chacune de ses cases des figures d'une incroyable finesse.

Mais ces figures intriguèrent Algan. C'étaient les mêmes qu'il avait vues sur son propre échiquier, mais elles n'étaient pas disposées dans le même ordre. Il traversa la salle, prit l'échiquier et compara.



Il parcourut l'immense salle...

Il n'y avait pas de différence. Sa mémoire pouvait l'avoir abusé, mais il en doutait. Les figures s'étaient déplacées sur son échiquier. Cela pouvait signifier que l'échiquier était une image de l'univers, et qu'à la résolution d'un problème correspondait une transformation de la situation décrite sur l'échiquier par les figures. Cela pouvait signifier qu'il existait un accord entre l'univers, ou tout au moins la Galaxie, et l'échiquier, et qu'une transformation de l'échiquier correspondait à une translation dans l'espace.

Était-ce une translation presque instantanée, ou au contraire, s'étalait-elle sur une immense période de temps ? Il ne pouvait le déterminer. Il savait seulement que, pour lui, une période de temps extrêmement courte s'était déroulée pendant le voyage. Il passa sa main sur son visage et nota que sa barbe n'avait pas sensiblement poussé. Mais la Terre avait-elle vieilli ? Là, était la question. Des milliers d'années s'étaient-elles écoulées sur Bételgeuse tandis qu'il franchissait cette distance, ou dix secondes seulement ? S'il regagnait jamais la Galaxie humaine, aurait-il affaire à Nogaro, ou à de lointains descendants de celui-ci qui auraient oublié jusqu'à son nom ?

La salle ne présentait aucune issue. Pourtant l'échiquier gravé sur la muraille pouvait être une serrure. Il promena ses doigts sur les cases, au hasard, car nul problème précis ne lui venait à l'esprit. Mais à peine avait-il effleuré les cases

centrales qu'il perçut un son léger et cristallin et qu'une petite partie de la muraille située juste en dessous de l'échiquier pivota.

Il s'en écarta rapidement, empli de crainte à l'idée de ce qui pouvait surgir. Mais il aperçut seulement, au fond de la cavité, sur un socle noir, une sphère grise.

Il s'approcha et vit que la sphère était une sorte de récipient, empli d'une liqueur ambrée. La liqueur extraite de la racine du zotl.

Ainsi les citadelles noires étaient bien la clef du problème posé par l'homme, l'échiquier et le zotl. Le zotl plongeait l'homme dans un état de transe qui lui permettait d'entrevoir d'autres univers, d'autres mondes, selon des directions nouvelles, et l'échiquier permettait à l'homme de se mouvoir dans l'espace en direction de ces mondes.

Directement. Sans passer par l'intermédiaire long et coûteux des nefs stellaires, des ports disséminés sur des planètes difficilement conquises.

Ou plutôt les citadelles noires étaient l'équivalent incroyablement plus évolué des ports stellaires. Et de même que Bételgeuse était l'araignée de la toile que les ports stellaires tissaient au travers de la Galaxie humaine, il devait exister au centre de la Galaxie une intelligence étrange et ancienne qui attendait, décidait et agissait, surveillant les hommes qui osaient s'aventurer dans les dédales de son labyrinthe.

Mais il ignorait dans quelle partie de la Galaxie il avait été transporté par le jeu conjugué du zotl et de l'échiquier. A en juger par la rareté des étoiles et par la noirceur du ciel, il se pouvait que le monde énorme et mort qui le portait se situât sur les bords de la Galaxie. Les soleils qu'il pouvait apercevoir semblaient mourants, ou encore détruits par quelque ancien et irrémédiable cataclysme. Mais il se souvint de ce que lui avait raconté, sur Glania, le vieux pilote, à propos de cette chaîne de soleils morts qu'une expédition perdue avait rencontrée sur la route du centre de la Galaxie.

Sans doute une énergie inconcevable avait-elle tracé un sillon obscur dans l'espace, en des temps reculés, avant même peut-être que de la vie n'apparût sur la Terre, et avait-elle accéléré dans des proportions incroyables le processus qui entraîne le vieillissement et la mort des étoiles. Ainsi le centre de la Galaxie était-il entouré d'une barrière désolée d'étoiles naines et blanches et de soleils pourpres qui jalonnaient les territoires interdits. Il se trouvait moins loin du centre de la Galaxie qu'il ne l'avait craint. Mais cette proximité elle-même n'avait pas de sens, eu égard aux unités qu'il avait l'habitude d'utiliser. La lumière mettait plus de cinquante mille années à parcourir la distance qui séparait le centre de la Galaxie des bords extrêmes de l'immense lentille de soleils. Les hommes, à bord de leurs nefs stellaires, en se déplaçant selon d'autres directions de l'espace, eussent peut-être mis cent fois

moins de temps dans le meilleur des cas. Mais c'était trop encore. Il se rendit compte pour la première fois de l'étrange dérision que contenaient les simples mots de Galaxie humaine.

Les hommes n'avaient conquis qu'une province de l'espace, qu'une banlieue de la Galaxie ; ils n'avaient exploré que quelques milliers de planètes alors que des millions d'étoiles les environnaient. Il frissonna. Toute son assurance de Terrien, toute sa suffisance d'humain l'abandonnèrent instantanément. Toute la gloire et toute la puissance des hommes s'effacèrent de sa mémoire. Il n'y avait plus sur l'écran de son esprit que ce grouillement inconcevablement multiple d'étincelles qui formait une lentille d'étoiles, elle-même perdue et anonyme au sein d'un univers trop vaste. C'était trop grand et trop complexe. Il ferma les yeux. Mais il lui vint soudain à l'idée qu'il possédait une chose tout aussi complexe que la Galaxie elle-même, son cerveau, ses neurones, capables d'associations innombrables. L'univers posait des problèmes presque illimités, mais les humains disposaient d'un instrument capable de les résoudre, consciemment ou inconsciemment. On leur avait donné un instrument et les moyens de s'en servir. Il fallait qu'il sache qui et pour quelles raisons.

Il prit la sphère à deux mains et but le zotl. La liqueur rafraîchit sa gorge. Il traversa la salle, s'installa dans le fauteuil, posa ses doigts sur l'échiquier et inspecta le ciel. Les étoiles se brouillèrent et changèrent.

Le passage s'effectua beaucoup plus facilement que la première fois. Il n'eut pas cette impression de déchirement, et la migraine qui accablait son cerveau disparut. Il flotta un petit temps dans le gris tandis que des centres cérébraux inconscients coordonnaient l'activité de ses doigts sur l'échiquier et le déplacement de son corps dans l'espace.

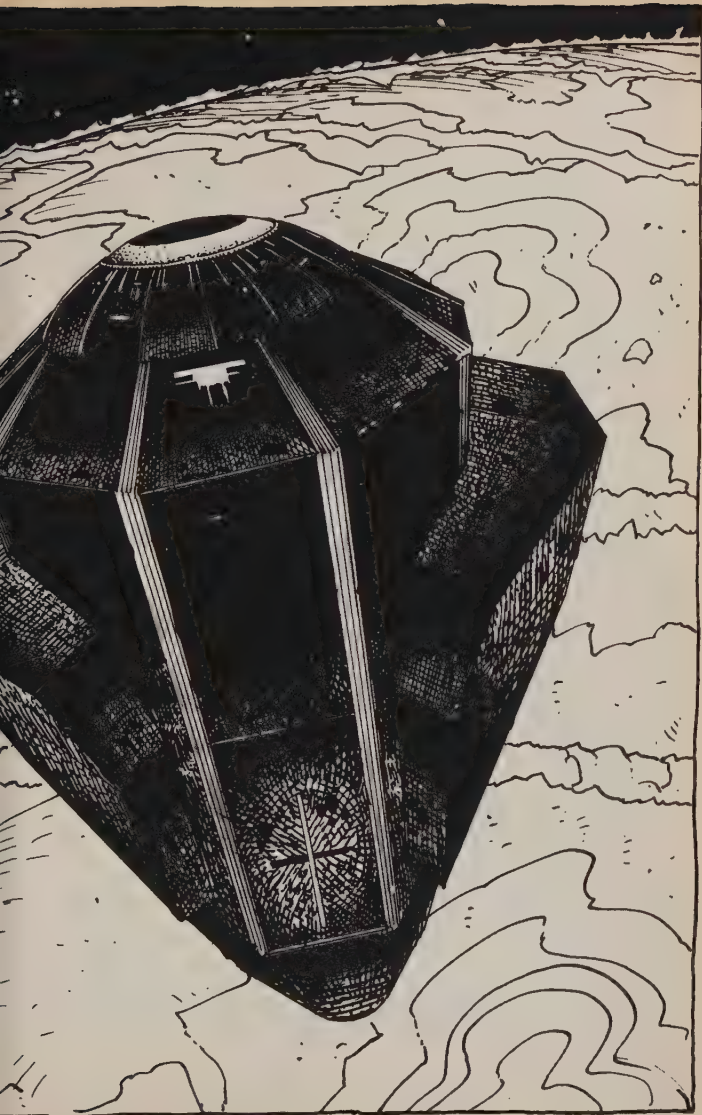
Il se déplaçait au hasard. Son but était d'atteindre un indice qui lui indiquât la nature et la provenance des constructeurs de l'échiquier et des noires citadelles. Il espérait en sautant de monde en monde finir par atteindre au terme d'un voyage incommensurable le monde d'origine des constructeurs ou des Maîtres comme les avait appelés le vieux pilote de Glania.

Mais il existait dans la Galaxie des millions de soleils et de planètes et il pouvait exister un nombre presque aussi grand de citadelles noires. Aussi était-ce un voyage sans espoir.

Les citadelles étaient partout semblables à elles-mêmes, il s'en aperçut bientôt. Et la salle dans laquelle il se retrouvait à la fin de chaque voyage était chaque fois ronde et surmontée d'une invisible coupole. Mais cette coupole laissait filtrer à chaque voyage les rayons d'étoiles différentes, et la couleur des cieux n'était jamais la même.

Une fois, il crut qu'il se trouvait au fond d'une mer, tant les cieux étaient bas et verts. Il ne pouvait apercevoir la lumière d'aucune étoile, mais seulement la lueur glauque d'un soleil





énorme. La planète était si vaste qu'il pouvait distinguer la ligne d'horizon au travers de la coupole, au-dessus des murs noirs de la salle. Il inspecta ces collines basses et bleues, inquiétantes à force d'immobilité, mais rien ne bougeait nulle part. C'était un monde informe sur lequel la vie n'avait pas encore été jetée, sur lequel elle était peut-être impossible. C'était un monde d'aliéné, fermé sur lui-même, enclos dans ses murailles de nuages.

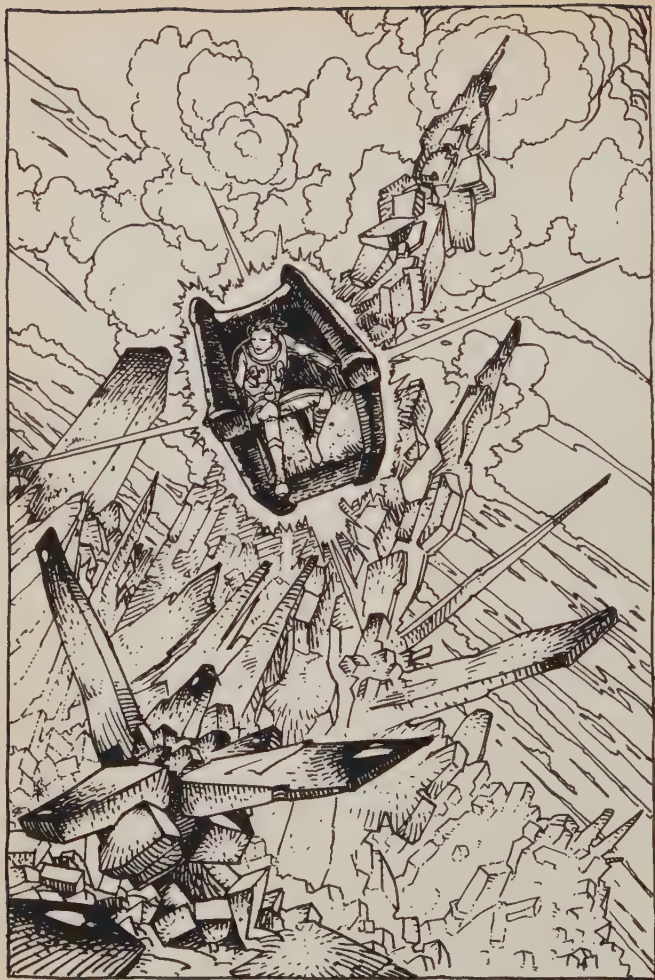
Il le quitta pour un rocher étincelant qui errait au travers de cieux constellés. Il se dit qu'il devait approcher du centre de la Galaxie, tant les étoiles étaient ici nombreuses. Elles semblaient se toucher, elles paraissaient s'écraser les unes contre les autres. Le ciel était fait d'or et les rares endroits sombres ressemblaient à des étoiles obscures qui eussent irradié de la nuit. Une autre fois, il vit des ruines s'élever sous un ciel pourpre, incendié par la proximité d'une géante rouge. Ces palais détruits ne défiaient pas le temps comme les citadelles noires. Ils avaient dû être l'œuvre de races secondaires, comparables à l'espèce humaine, qui avaient peut-être cru bon de se mesurer à la puissance des Maîtres. Ou peut-être ces êtres s'étaient-ils suicidés en un accès sanglant de folie. Il y avait là un drame dont Algan ne pouvait retrouver la trame. Toujours était-il que d'étranges pierres taillées géométriquement se dressaient vers un ciel de braise, tout autour de la citadelle impassible.

Il se dirigeait de plus en plus aisément dans l'espace restreint de l'échiquier. Il ignorait encore de quelle façon son cerveau agissait sur les soixante-quatre cases et sur les curieux dessins qui les ornaient, et quelles étaient les facultés qui se trouvaient mises en jeu, mais cela lui importait peu. Il était maintenant capable de se déplacer dans la Galaxie entière. Il apprit même qu'il pouvait atterrir en un autre point d'une planète qu'au sommet de la citadelle noire, qu'il pouvait doser sa translation et se retrouver dans l'espace normal en n'importe quel endroit à sa guise.

Il pouvait brusquement apparaître dans l'espace, ou au centre d'une étoile, ou à la surface d'un monde désert, puis, en une fraction de seconde disparaître et gagner une des citadelles noires. Tant qu'il voyageait, il était protégé par une sorte de champ contre tout danger extérieur. Il était à la fois, pensa-t-il, dans l'espace normal et au-dehors.

Il ne ressentit au cours de son voyage ni la faim, ni la soif, ni la fatigue. Il se situait en dehors du temps. Une impression de plénitude qu'il n'avait jamais connue l'envahit. Il accomplissait enfin, se dit-il, la tâche pour laquelle il avait été fait. Il était le maître des étoiles et de l'espace, plus puissant que les hommes de Bételgeuse ou que les Puritains d'Ulcinor et des Dix Planètes. Il réalisait ce qu'aucun d'entre eux n'avait jamais osé rêver.

Des mondes de glace et des mondes de flammes, des planètes de diamant et d'autres de



C'étaient des mondes sans nom...

sable, des marais et des déserts, des nuées lourdes de tempêtes, des brouillards lumineux, des cristaux rangés en lignes infinies sur des plaines de boue violette, des océans tumultueux et vierges de toute vie, voilà ce qu'il vit du haut des coupoles immuables des citadelles noires. Il en vint à se demander si les citadelles n'étaient pas de gigantesques astronefs — ou un seul astronef — qu'il entraînait avec lui dans sa course sur l'échiquier de l'univers.

C'étaient des mondes sans nom, inhumains, qui jamais ne seraient livrés à la colonisation humaine, mais ils possédaient une beauté plus pure, plus âpre, plus vibrante que tous ceux qu'il avait vus dans les livres sur la conquête de l'espace. La lumière y était déformée, les surfaces distordues par le jeu de gravités colossales. Mais les conditions qui régnaient à l'intérieur des citadelles noires étaient toujours les mêmes.

Ses yeux se gavèrent d'étoiles géantes flottant comme des ballons de feu dans le ciel, plus vastes encore que Ras Algheti ou que l'Epsilon Aurigae qui firent l'admiration des astronomes des temps héroïques. Lorsqu'il atteignit au bout d'un périple incroyablement long, au bout d'une cascade de soleils et de planètes, les régions centrales de la Galaxie, il découvrit de nouvelles merveilles, un espace dont la courbure multiple était visible, un flamboiement insoutenable de couleurs, des étoiles tournant les unes autour des autres, se heurtant comme des balles dans le déchaînement de leurs exosphères. L'espace lui-

même, empli de gaz et de poussières, semblait lumineux. Il vit des étoiles entourées d'anneaux, il vit luire, telles des nuées, de lointains amas globulaires qui représentaient chacun plus d'étoiles que n'en avait conquis l'homme et qui n'étaient pourtant qu'autant de gouttes de matière dans la Galaxie.

Et l'estime et l'admiration qu'il éprouvait à l'égard des constructeurs des citadelles noires grandit encore lorsqu'il comprit qu'il ne voyageait pas seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps, car la lumière des étoiles du centre de la Galaxie que ses yeux avaient perçue sur la Terre voyageait depuis des milliers d'années, tandis qu'il contemplait maintenant ces soleils face à face, tels qu'ils étaient quelques années plus tôt à peine. Les constructeurs avaient édifié une civilisation à la mesure de l'univers, aussi démesurément vaste par rapport aux réalisations humaines que pouvait l'être l'ensemble des ports stellaires par rapport à une fourmilière.

« Et ils étaient morts », se dit-il.

Car longtemps il ne trouva d'eux aucune trace. Les salles vides ne contenaient pas le moindre indice, comme si elles n'avaient été que des lieux de passage abandonnés longtemps auparavant, ou comme si elles avaient été construites en fonction d'une nécessité qui n'était jamais venue.

Puis cela changea, tandis qu'il se rapprochait toujours plus, en une spirale hésitante, du centre de la Galaxie. Une présence, une vague odeur

flottaient dans l'air, qui suggéraient un passage récent, une trace, bien que rien encore ne fût visible. Algan remarqua que de plus en plus fréquemment, les citadelles noires étaient situées sur des mondes géants entourés, à en juger par la couleur du ciel, d'une atmosphère d'hydrogène.

Une fois, une longue vibration ébranla le sol dallé de la salle. Algan attendit, mais rien ne vint. Des heures passèrent dans le silence et il sentit la fatigue monter lentement et sourdement dans ses membres. Il repartit sans avoir réentendu la vibration. Il s'inquiétait peu de se savoir perdu. L'idée même de regagner la Terre lui semblait aberrante.

Mais les signes se multiplièrent qui indiquaient la fin du voyage. Il croyait poser à chaque fois ses doigts au hasard sur l'échiquier, mais en réalité — il s'en rendait compte — il résolvait des problèmes qui lui étaient posés sans qu'il pût dire comment.

Et, brusquement, il se retrouva dans une salle d'un type nouveau. Ses parois noires étaient percées de larges portes. Il se précipita au-dehors et vit un ciel d'or, et des prairies mauves qui n'étaient pas sans analogies avec celles de la Terre ; des collines basses animaient l'horizon. Il sentit sur sa peau la chaleur d'un millier de soleils. La fatigue l'envahit et il se laissa choir sur l'herbe violette. Elle était douce et froide au toucher.

Il sut qu'il était arrivé sur le monde qu'il cherchait, qu'il avait atteint le point final de son voyage. Il leva la tête un dixième de seconde avant d'entendre la voix.

« Salut, robot, dit la voix grave et mélodieuse, dans la langue d'Algan.

— Je ne suis pas un robot, protesta Algan, je suis un homme.

— Homme, dans notre langue, dit la voix, d'un ton définitif, est le synonyme de robot. »

Chapitre 9

Bételgeuse

La salle était immense et nue. Une lumière cendrée émanait de ses murs aveugles. Huit hommes étaient assis autour d'une table de verre, se fixant les uns les autres, parlant et buvant. Leurs vêtements semblaient tissés d'argent, des bagues chargées de pierres étincelantes ornaient leurs doigts. Lorsqu'ils se taisaient, seul le silence régnait, un silence lourd et profond, que n'interrompait aucun son, aucune vibration.

La salle se trouvait à trois cents mètres sous la surface d'un monde proche de Bételgeuse. Deux cent cinquante mètres de roc et cinquante mètres d'acier la séparaient du sol du palais du Gouvernement. Quant aux huit hommes, ils présidaient aux destinées de la Galaxie humaine.

« Vous êtes encore un jeune homme, Stello, dit un homme brun, aux yeux noirs profondément enfoncés dans leurs orbites. Nous savons ce qu'il en est de cette sorte de soulèvement. Nous ne sommes guère partisans de la force. Nous avons le temps pour nous.

— Soit, dit Stello, qui était assis à la droite de celui qui venait de parler. Mais voici trois cas de mutinerie en moins d'une semaine. Ce navire au large d'Olgane dont l'équipage, capitaine en tête, s'adonne ouvertement aux trafics les plus répugnants ; cette station sur Oldeb V qui refuse de recevoir notre envoyé, et, pour finir, cette expédition des Marches extérieures, qui refuse de quitter le monde que nous l'avions envoyée explorer. Ne croyez-vous pas que toute notre flotte va bientôt nous abandonner pour se livrer au pillage ou encore pour coloniser ces paradis que l'on dit exister en certains points de la Galaxie ? J'insiste pour qu'une action énergique soit menée dans la flotte. »

Les sept hommes vêtus d'argent se tournèrent vers Stello. Leurs yeux pétillaient d'un étrange amusement. Ils semblaient tous dans la force de l'âge, et pourtant, sur leurs fronts et sur leurs mains fines et blanches, le temps, imperceptiblement, avait passé.

« Je voterai contre, dit l'homme aux yeux noirs. Non pas que l'emploi de la force me fasse peur. Mais la destruction est inutile et brutale. Non, croyez-moi, Stello, si j'ai des craintes quant à l'avenir de la Galaxie humaine, ce n'est pas de



« Je voterai contre », dit l'homme aux yeux noirs.

ce côté qu'elles viennent. Vous manquez d'expérience. Nous avons connu d'autres temps. Nous avons vu des systèmes stellaires entiers faire sécession. Et le temps, toujours, nous les a ramenés. Il est d'autres façons d'agir que d'envoyer une flotte de guerre. Et qui vous dit

qu'il ne soit pas souhaitable que l'équipage d'un navire décide de coloniser une planète lointaine ? Leurs descendants nous demanderont aide et protection.

— Peut-être », dit Stello, en posant son verre sur la table de cristal. Son regard fouilla les visages impassibles des autres, s'attarda sur leurs yeux froids, sur leurs lèvres minces et sur leurs fronts hauts et intelligents.

« Nous disposons de moyens presque sans limites, dit Albrand, dont le temps avait teinté les cheveux d'argent. Et pourtant, Stello, nous sommes étrangement désarmés. Nous faisons régner l'ordre dans la Galaxie, nous sommes les tyrans les plus puissants que l'histoire humaine ait jamais connus, mais l'espace et le temps protègent d'une barrière presque infranchissable ceux que notre bras voudrait frapper. Je ne sais comment l'on nommera plus tard notre époque dans l'Histoire. Peut-être la considérera-t-on comme une époque étrangement pervertie, ou singulièrement libre. J'espère qu'on nous jugera seulement en fonction de nos intentions. Nous voulons donner à l'homme l'empire de la Galaxie.

— Nous savons, Albrand, nous savons, dit de sa voix glaciale Olryge, dont les cheveux roux et les yeux scintillants tels des rubis étaient connus à bord de maints navires de la flotte de Bételgeuse. Et nous savons que vous êtes bien content d'administrer cet empire de la Galaxie, même si vous n'avez pas droit comme les rois, les

empereurs ou les dictateurs des temps passés à la gloire et aux vivats de la foule. Voilà près de trois siècles que je vous connais et ces temps derniers vous nous avez beaucoup parlé de votre mission. Êtes-vous donc en train de vieillir ?

— Taisez-vous, souffla Albrand, les doigts tremblant de colère, mais les traits figés. Je ne suis pas aussi ambitieux que vous. Je me contente de mon rôle d'administrateur. Je ne veux que le bien de l'espèce humaine. Peu m'importent les honneurs.

— Vous seriez prêt à nous vendre tous pour obtenir le titre de Maître tout-puissant de cette Galaxie.

— Vos propres rêves vous travaillent, Olryge.

— Cessez, ordonna l'homme aux yeux noirs. Ne voyez-vous pas que le pire danger qui nous guette se trouve en nous, au sein de cette assemblée ? N'avez-vous rien appris au cours de ces années sans nombre que vous avez vécues ? Que vos idéaux ou que vos ambitions vous mènent, n'êtes-vous pas capables de les taire ? Ne comprenez-vous pas qu'en face de l'immensité de l'espace que nous devons conquérir, nous sommes tous égaux ? Nous sommes les directeurs secrets de la Galaxie, nous-mêmes, les Machines qui peuplent le palais du Gouvernement, au-dessus de nos têtes, et ceux d'entre les nôtres qui voguent ici et là dans l'espace ; et notre impulsion a permis à l'humanité de brûler les étapes. Et vous détruiriez tout cela en vous disputant.

Voyons, Albrand, j'ai connu le temps où vous n'aviez que le mot de paix à la bouche, et vous, Olryge, souvenez-vous des rêves que vous faisiez, de la puissance et de la liberté que vous désiriez accorder aux hommes.

— Nous en sommes loin, dit Stello. Parfois je me demande si nous avons servi à quelque chose, si ce pouvoir que nous détenons, caché, a le moindre sens, si l'anarchie des premiers temps de la conquête n'était pas préférable à cet ordre de fer que la logique nous impose de maintenir.

— Vous voilà bien changé, Stello, depuis tout à l'heure. Vous ne parliez que d'expéditions, de mesures répressives et voici que vous doutez, dit l'homme aux yeux noirs.

— Je ne sais pas. Je crains toujours que cet empire s'écroule. Peut-être lui survivrai-je ? Mais je sais que cela n'aurait pas de sens. Je ne peux vivre que par lui et que pour lui. Je suis moins mon maître que le dernier des matelots que j'ai rencontrés lorsque je fis, les années passées, le tour de nos conquêtes. Il y a des nuits où je n'en dors pas. Je pense à toutes ces étoiles que nous avons soumises et au peu d'hommes qui les occupent, et à la facilité avec laquelle ces liens pourraient se défaire, et tout cet immense édifice humain s'en aller à la dérive. Je me dis parfois qu'il ne forme qu'un grand corps, dont nous sommes la tête, dont nos envoyés sont les yeux, dont les cellules meurent tandis que nous seuls demeurons, nous les Immortels, et il m'arrive de penser que nous ne survivrions pas à la

destruction de ce corps. Et la peur incline à la violence, n'est-ce pas, Olryge ?

— Vous lisez trop les philosophes de l'ancien temps, grogna Albrand, tandis que les autres demeuraient silencieux, plongés en leurs pensées.

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que dit Stello, dit Fuln, en posant sur la table froide ses mains maigres et fines. Nous sommes les maîtres et pourtant nous serions impuissants sans ces quelques millions d'Immortels qui sillonnent en tous sens la Galaxie humaine, et sans ces cerveaux électroniques qui condensent nos informations, et qui durent, durent plus longtemps que nous-mêmes. Parfois, je me demande si nous ne sommes pas tous au service des Machines, si elles ne mènent pas leur propre guerre secrète par-dessus nos têtes et tout au long du temps.

— Vous rêvez, Fuln, cria Albrand. Les Machines proposent et nous décidons. Des milliards d'humains pensent que leur existence est suspendue à une décision des Machines. Mais souvenez-vous des premiers Immortels qui commencèrent notre tâche, bien avant que vous ne fussiez né ; ils décidèrent de s'abriter derrière le rempart apparent des Machines, et de gouverner cachés, parce qu'ils savaient que les hommes admettraient mieux les ordres irrévocables d'une fatalité mécanique que ceux d'hommes, surtout immortels. Les Machines de Bételgeuse sont devenues le symbole de la continuité de la galaxie

humaine, mais nous sommes la réalité de cette continuité.

— Peut-être, dit Fuln. Peut-être. Mais à partir de quoi décidons-nous ? A partir des informations que nous donnent les Machines. Et si ces informations étaient minutieusement choisies ? Et si les Machines étaient elles-mêmes dominées par quelqu'un ? Par l'un d'entre nous ?

— C'est un très vieux problème, dit doucement l'homme aux yeux noirs. Je n'ai guère vu de séances auxquelles il ne soit débattu. Et jamais on ne lui a trouvé de réponse. Le problème des Immortels, c'est que l'expérience les a rendus méfiants et qu'ils voudraient être sûrs de tout. Mais cela est impossible.

— Peu importe qui décide, lança Stello. Nous nous acheminons vers un but. Là est la question. »

Il y eut un silence.

« Nous ne l'atteindrons jamais », dit sombrement Olryge.

Ils se regardèrent et attendirent.

« Désirons-nous vraiment l'atteindre ? demanda l'homme aux yeux noirs. Lorsque le pouvoir central s'établit près de Bételgeuse et que les Immortels le prirent en main, le but explicite, mais tenu secret, était de faire de l'espèce humaine une race d'Immortels capables de défier l'Univers et de conquérir avec le temps, ou en violant le temps, les régions les plus lointaines de l'espace. Ce but a-t-il changé ?

— Non, répondirent-ils tous ensemble.

— Mais désirons-nous vraiment l'atteindre? Désirons-nous encore l'atteindre? Souhaitons-nous encore que la race entière devienne semblable à nous? Je n'en suis pas sûr. Je crois qu'il est arrivé une chose que les fondateurs du pouvoir central n'avaient pas prévue. L'espèce humaine s'est développée dans l'espace comme un organisme gigantesque, ainsi que le disait tout à l'heure Stello, dont chaque planète est une cellule et dont Bételgeuse est la tête. Et nous sommes heureux en une certaine façon d'assigner à cet organisme ses buts et ses lois. Nous ne désirons pas qu'il se dissolve, même pour donner naissance à une forme plus haute d'organisation. Nous ne voulons pas qu'il meure parce que nous mourrions avec lui. Nous nous efforçons de le maintenir en vie tel qu'il est, le plus longtemps possible.

— Soit, dit Olryge. Mais ai-je besoin de vous rappeler pourquoi le but ne fut pas immédiatement réalisé? Ce but final exigeait que certains buts secondaires soient préalablement atteints. L'Immortalité accordée à l'espèce tout entière eût pu mettre en péril l'avenir de l'humanité. Nos prédécesseurs craignirent la surpopulation, la famine, la guerre, et que sais-je encore? La Galaxie humaine n'était pas assez vaste alors, et l'humanité n'était pas assez mûre. Sont-elles plus avancées aujourd'hui?

— Nous ne pouvons pas en être sûrs, dit en souriant l'homme aux yeux noirs. Nous ne pourrions jamais en être sûrs. Nous savons

seulement que nous avons conquis ou exploré un nombre immense de planètes habitables, que d'autres encore nous attendent. Que l'espèce humaine n'est plus qu'un voile ténu étiré entre les étoiles, et que notre conquête ne s'affirmera pas si nous ne disposons pas rapidement d'un plus grand nombre d'hommes.

— L'humanité est-elle mûre? rappela Olryge.

— En discuterions-nous jusqu'à la fin de l'éternité que nous l'ignorerions encore, dit l'homme aux yeux noirs. Il a été décidé autrefois que les Immortels l'étaient et que le reste de l'humanité ne l'était pas, en fonction de certains critères scientifiques qu'aucun dé nous n'admettrait aujourd'hui. Et pourtant, nous les utilisons encore lorsqu'il s'agit de recruter de nouveaux Immortels. Il a été décidé, par ailleurs, que l'Immortalité resterait un secret, le mieux caché des secrets. Mais pourrions-nous le garder éternellement? Ne vaudrait-il pas mieux le livrer avant qu'il ne sorte d'autres mains que les nôtres?

— Que voulez-vous dire? demanda Stello.

— Nous n'avons tenu notre immortalité secrète qu'au prix des mesures les plus draconiennes, et que grâce à ce voile que les distorsions du temps dues aux voyages effectués à la vitesse de la lumière étend sur nous. Mais le pourrions-nous toujours? J'en doute. Imaginez ce qui se passerait si un autre groupe d'Immortels apparaissait au sein de la Galaxie humaine, et s'il voulait nous disputer la primauté.

— L'humanité telle que nous la connaissons en mourrait », dit Fuln.

Une angoisse subite put se lire sur leurs visages pourtant accoutumés à l'impassibilité.

« Nous avons surmonté toutes les crises de cet ordre, dit Olryge.

— Pour le moment, reprit l'homme aux yeux noirs. Mais pour combien de temps encore ?

— Que proposez-vous ? demanda Albrand.

— L'Immortalité le plus vite possible pour l'ensemble de l'espèce. »

Il y eut un silence. Stello vida son verre. Les doigts d'Olryge s'agitèrent nerveusement.

« Je vote contre, dit Olryge. Il n'y a pas péril en la demeure.

— En êtes-vous si sûr ? lança l'homme aux yeux noirs.

— J'attendrai pour y croire qu'on me montre le danger du doigt. La Galaxie est sûre. Toutes nos informations concordent à ce sujet.

— Nos informations passent par les Machines. Avez-vous déjà oublié ce que disait Fuln, il y a un instant ?

— Rêveries.

— En êtes-vous si sûr ?

— Nous n'avons pas d'ennemis que vous puissiez nommer.

— Nous en avons des dizaines, Olryge. Vous êtes-vous endormi, ces temps derniers ? Avez-vous oublié entre autres les Puritains des Dix Planètes ? »

Olryge éclata de rire.

« Des fantômes. Nous les avons matés définitivement, il y a un peu plus de cinquante ans. Ils ont compris de quel côté se trouvait la force, et l'Histoire.

— En cinquante ans, ils l'ont peut-être oublié. Ne le niez pas, Olryge. Vous avez le tort de penser toujours à la façon d'un Immortel. N'oubliez pas que dix années représentent une longue période de la vie d'un homme et que cinquante ans recouvrent plus d'une génération. Je ne suis pas très sûr que nous autres Immortels résisterions aussi bien à la défaite que les simples humains. Voyez-vous, à peine une vague d'hommes est-elle écrasée qu'une autre se lève ; mais nous, nous n'oublions jamais les leçons que nous avons apprises. Nos défaites sont définitives. Celles des hommes sont aussi passagères que leurs vies. Jamais Ulcinor n'a oublié son vieux rêve d'hégémonie. Ils ont récemment renforcé les règles à l'égard des étrangers. Ils s'agitent singulièrement ces derniers temps. Ils se souviennent parfois de choses que nous avons négligées et ils espèrent là où nous calculons. Il n'en faut pas plus parfois pour que bascule un empire.

— Leur puissance est négligeable comparée à la nôtre.

— Soit, mais elle ne l'était pas hier, ou plutôt, il y a cinquante ans. Elle peut renaître.

— Nous les materons à nouveau.

— Et nous perdrons peut-être.

— Absurde.

— Je m'attendais à une telle réflexion de votre part, Olryge. Mais il nous faut reconnaître que nous ne sommes ni omniscients, ni omnipotents, et que nous pouvons perdre. Et je voudrais que cette possible défaite ne soit pas celle de toute la Galaxie humaine. Je voudrais que l'Immortalité soit donnée à tous les hommes. Oh ! je n'espère pas trop vous convaincre, Olryge. Vous vous souvenez de ce que disait tout à l'heure Stello, de cette crainte qu'il ressent de voir mourir cet être-humanité que nous dominons. Vous éprouvez la même chose. Nous éprouvons tous la même terreur. Mais s'il nous faut disparaître, sachons au moins disparaître volontairement.

— Donnons à l'homme l'empire de la Galaxie entière, plaida Stello. Nous avons encore des années devant nous, sinon des siècles avant d'atteindre les limites extrêmes de cette île de l'espace.

— Nous les atteindrons, dit l'homme aux yeux noirs, si on nous en laisse le temps. Sans doute nous faudrait-il accorder l'Immortalité aux humains pour y parvenir, car ils ne sont pas assez nombreux. Mais je négligerai cet aspect du problème. Je crois plus simplement qu'on ne nous en laissera pas le temps. Nous avons des ennemis à l'intérieur de la Galaxie humaine. Mais peut-être avons-nous aussi des ennemis extérieurs.

— Je ne comprends pas », dirent en même temps Stello, Fuln et Albrand. Les autres se contentèrent d'écarquiller les yeux.

« Imaginez donc que les Puritains conquièrent, malgré tous nos efforts, le secret de l'Immortalité. Ce serait catastrophique, n'est-ce pas ? Tous nos plans deviendraient caducs. Et, si faibles que soient les Dix Planètes, elles n'en seraient pas moins capables de nous défier en moins d'un siècle. Surtout si elles nous menaçaient de publier notre secret. Jusqu'ici, les Puritains ne se servaient que du meilleur succédané qui soit à l'Immortalité, le voyage dans l'espace. Ils envoyaient certains d'entre eux croiser à la vitesse de la lumière pendant quelques mois ou quelques années, et, lorsqu'ils revenaient de leur périple, des dizaines d'années ou parfois des siècles s'étaient écoulés, et ainsi le contact du passé et de l'avenir était perpétuellement maintenu. Les hommes du Passé pouvaient contraindre leurs descendants à accomplir des plans tramés des siècles plus tôt. Mais ces hommes ne vivaient jamais que des vies d'hommes. Trop tôt éteintes. Voilà maintenant qu'ils rêvent à autre chose. A une forme d'Immortalité plus définitive. A une continuité entre le passé et le futur qui ressemble étroitement à celle que nous assumons.

— D'où la tiendraient-ils ? Leurs laboratoires ont été détruits. Leurs savants ont été égarés sur de fausses pistes.

— Ne vous êtes-vous jamais demandé, Stello, pourquoi ce secret de l'Immortalité était resté si longtemps un secret ? Il y a eu un temps où aucun secret de cet ordre n'aurait pu être gardé, si bien caché fût-il. Ce temps n'est pas si lointain, mais

savez-vous ce qu'il y a entre lui et le nôtre ? De l'espace, rien d'autre. Nous avons pu garder ce secret parce qu'il y a entre les mondes une immense barrière d'espace. Et rien ne peut traverser l'espace sans que nous le voulions expressément. C'est pourquoi il est si difficile d'atteindre ou de quitter Bételgeuse. De vagues bruits ont bien couru à certaines époques, mais tant de légendes vagabondent à travers l'espace qu'on a eu tôt fait de les oublier.

« Mais l'espace qui est notre allié peut devenir aussi notre ennemi. Il nous isole, mais il peut aussi isoler d'autres mondes et d'autres secrets. Et il se peut que les Puritains aient reçu la promesse d'une aide extérieure et que leur espoir vienne de là.

— Une aide extérieure à la Galaxie humaine ? dit Fuln.

— Précisément. Le nom de Jerg Algan vous dit-il quelque chose ?

— Presque rien, dit Stello. Mais je crois qu'il a une grande importance dans la mythologie des Puritains.

— Ils se sont battus en l'invoquant, il y a cinquante ans, fit Albrand. Mais je crois bien me souvenir qu'il est mort, il y a à peu près deux siècles.

— J'aimerais bien en être certain, dit l'homme aux yeux noirs, car les Puritains s'agitent parce qu'ils prétendent qu'Algan est revenu.

— Ils se cherchent des raisons d'espérer dans leurs légendes, lança Olryge.

— Peut-être, dit l'homme aux yeux noirs. Mais il y a peu de jours Jerg Algan a été vu sur Bételgeuse.

— Vous attachez trop d'importance aux légendes. Vous n'êtes qu'un rêveur, Nogaro », dit Olryge.

Les yeux noirs de Nogaro se promenèrent sur les parois grises de la salle souterraine. Les dalles réfractaires portaient gravés en caractères minuscules, que le Temps n'effacerait jamais, les noms de tous les Immortels. Et c'était à peine si un millième de la surface des murs était couvert d'inscriptions. Toute l'histoire passée de la Galaxie humaine était résumée en ces noms et sur ces murs. Mais l'histoire à venir des Immortels risquait bien de demeurer indéfinie, grise et vierge.

« Essayez donc de m'en convaincre, Olryge », dit Nogaro.



Bételgeuse. Jerg Algan sortit de l'obscurité glacée de l'espace, cligna des yeux et reconnut l'endroit où il se trouvait. Il faisait face à une immense paroi de verre couverte de symboles mathématiques, et derrière laquelle s'éteignaient et se rallumaient les yeux d'ordinateurs géants. Il se trouvait au sein même du palais du Gouverneur; au-dessus de sa tête flottait une vaste sphère rouge, symbole de Bételgeuse dominant la Galaxie humaine.

La salle était déserte. Lorsqu'il l'avait visitée pour la première fois, elle était pleine de monde et il était entré par la grande porte, avec des voyageurs venus de mille mondes différents pour admirer la grande Machine dont dépendaient leurs vies. Mais ceci était son second voyage vers Bételgeuse, et les Maîtres l'avaient envoyé au centre même du problème.

La nuit devait être tombée sur la seule planète habitée du système, celle qui portait le palais du Gouvernement et la Machine. Rien dans la lumière ne permettait de le conclure, car depuis des siècles, ni la lumière ni la chaleur n'avaient varié dans la grande salle du palais. Mais cette salle n'était déserte que la nuit, après que s'étaient fermées les hautes portes de bronze, répliques plus puissantes et plus hautes des portes qui fermaient, d'un bout à l'autre de la Galaxie humaine, les enceintes blanches des ports stellaires.

Il se pouvait que des détecteurs eussent pris déjà conscience de la présence de Jerg Algan dans la grande salle et que la Machine eût déjà prévu un plan de défense. Mais Algan s'en souciait peu. Il se pencha sur le sol et examina le carrelage. Il était étrange que durant les siècles qui s'étaient écoulés depuis que le palais du Gouvernement avait été construit, personne ne se fût inquiété du dessin particulier que formaient les dalles de pierre noire et blanche.

Un échiquier. Soixante-quatre cases immenses.

Et sur chacune des cases, presque imperceptibles, ressemblant à de fines rayures que le temps, le hasard et les bottes des voyageurs eussent infligées aux dalles vitrifiées, s'étalaient des figures.

Algan ne prit pas la peine de les détailler. Il les avait déjà contemplées hors de son précédent voyage. Il avait d'autres soucis ! La haine et le triomphe se mêlaient en son esprit. Et quelque chose d'autre.

La fidélité.

Il était arrivé, lors de son premier voyage vers Bételgeuse, dans un endroit désert, au fond d'un des parcs qui cerclent la ville. Il avait émergé de la nuit, avec encore dans les yeux le reflet des splendeurs cyclopéennes du centre de la Galaxie, et la plus vaste ville d'un monde humain s'offrit à ses regards. Et, quelle que fût sa confiance dans le génie des Maîtres, il dut reconnaître qu'elle supportait la comparaison avec les citadelles noires, et les merveilles enfouies dans les profondeurs des étoiles qu'il avait contemplées. Bételgeuse représentait la plus haute réussite de la démence et du génie humains. Ce que la Galaxie humaine avait produit de mieux y avait été apporté par les navires du Gouvernement.

Algan se décontracta. En deux siècles d'exercices, il avait appris à franchir l'espace sans peine. Il emplit ses poumons d'air frais. Il huma

l'odeur d'herbe et de terre humide. Il se releva et se glissa sans bruit entre les arbres, vers la ville.

Son apparence était parfaitement humaine. Et pourtant il n'était pas entièrement humain. Les Maîtres, qui, en des temps reculés, avaient construit les hommes l'avaient quelque peu transformé, amélioré. Son cœur battait plus lentement que celui des hommes, et sa résistance à la fatigue s'en trouvait accrue. Il pouvait faire varier son métabolisme, et, dans des conditions difficiles, survivre longtemps ou au contraire faire se cicatriser rapidement ses blessures. Les microbes et les virus n'avaient plus de prise sur lui. Et même la mort l'avait oublié. Il était immortel.

Il vit grandir les coupoles et les flèches de la ville entre les arbres, tandis que s'élevait, sous la chaleur du soleil rouge, la vapeur rose du matin. Des navires stellaires traversaient de temps à autre le ciel, ou s'élevaient du port stellaire proche. Leurs lignes avaient peu changé. Peut-être leurs performances s'étaient-elles un peu améliorées. Mais la réelle surprise pour Algan ne se trouvait pas là. Elle tenait en Bételgeuse et en tout ce que Bételgeuse pouvait receler.

Il avait voyagé dans le temps, avec son corps, puisque deux siècles s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté la Galaxie humaine. Deux siècles de la Terre, et presque deux siècles de Bételgeuse en tenant compte des temps légèrement différents. Mais toutes sortes de gens voyageaient dans le

temps, depuis qu'il existait des astronefs capables de voler à la vitesse de la lumière.

Peu de gens, par contre, atteignaient Bételgeuse, Bételgeuse qui semblait, à l'échelle humaine, se situer en dehors du temps.

Algan avançait d'un pas tranquille dans les allées du parc désert. Il se souciait peu d'être remarqué. La probabilité qu'il fût reconnu était négligeable. Du moins, les Maîtres en avaient décidé ainsi. Son costume était identique à celui qu'il portait lorsqu'il avait quitté Glania. Mais il y avait peu de chances que qui que ce fût le notât, car les accoutrements les plus extraordinaires voisinaient sur Bételgeuse.

Il remarqua les plantes étranges qui emplissaient le parc. Des plantes vertes. Il y avait peut-être deux cents années qu'il n'avait pas vu un arbre. Il se souvint que les fondateurs du Gouvernement central de Bételgeuse étaient nés sur la Terre, longtemps auparavant, et qu'ils avaient conservé la nostalgie de leur planète natale.

Il essaya de se rappeler Dark, et les plaines et les mers de la Terre, et ses amis, la jungle des jours passés et le fouillis des ruelles sales, les combats, la chaleur d'une crosse dans la paume d'une main, la sueur d'une journée torride, et le souffle glacial d'une nuit d'hiver.

Tout cela était mort.

« Presque inconcevable que tout cela ait existé, songea-t-il. Des rêves. »

Le sable crissait sous ses bottes. C'était le même bruit énervant qu'autrefois, un son évocateur d'attente, de longues courses sur les rivages des mers, et de chasses au fond des étendues désertiques de la Terre. En deux cents années, le sable n'avait pas changé. Sur toutes les planètes, il demeurerait semblable à lui-même. Il était ce qui reste lorsque les palais et les montagnes se sont effondrés. Mais lui, Jerg Algan, avait changé.

Dark et la Terre, Ulcinor et les Puritains étaient noyés dans ce même brouillard bitumeux qu'évoquait le son crissant du sable humide sous ses bottes. Il avait eu autrefois envie de revoir des humains, de parcourir de nouveau le dédale des rues de Dark, ou de flâner encore dans les boutiques d'Ulcinor, entre les hautes silhouettes masquées.

Il l'avait fait. Il avait sauté d'un point à un autre de la Galaxie ; jamais ce n'avait été un réel voyage, comme celui qu'il commençait maintenant sur Bételgeuse, mais ç'avait été des visites, des expériences étranges et qui auraient pu être excitantes.

Et qui ne l'avaient pas été.

Dark n'était qu'un trou de rats au fond de l'espace, et Ulcinor qu'une tanière d'ours. Les mondes et les villes s'étaient transformés en deux siècles, mais pas au point qu'il ne pût les reconnaître. C'était en lui qu'un changement s'était opéré.

Il était maintenant, et il le savait, un homme de l'espace. Ses villes à lui étaient composées d'étoiles et brillaient dans les cieux. Il avait vaguement pitié des hommes, terrés dans leurs demeures au fond des océans d'atmosphère cotonneuse qui entourent les planètes habitables. Il avait appris lors de son séjour bref sur Ulcinor que son nom était devenu un vague symbole pour les marchands des Dix Planètes, mais s'était peu inquiété de savoir s'il avait été reconnu. Les problèmes des humains ne l'intéressaient plus. Il était, et il était fier de l'être, un homme de l'espace. Non pas un de ces marins traversant le vide dans une coque d'acier, aveugle, terrifié et impuissant à l'idée des multiples périls de l'extérieur, mais un véritable homme de l'espace, capable de suivre les routes du vide, de sauter d'une case à l'autre de l'échiquier des étoiles, de résoudre les problèmes délicats des trajectoires, et de mettre en échec le roi adverse : Bételgeuse. Il était — et il l'avait admis, et il était fier de l'avoir admis — un pion sur l'échiquier des étoiles. Un pion du roi noir qui régnait sur la Galaxie.

Il lui semblait étrange de penser au temps où il avait appartenu à l'autre camp. Un temps si lointain, si confus, irréel.

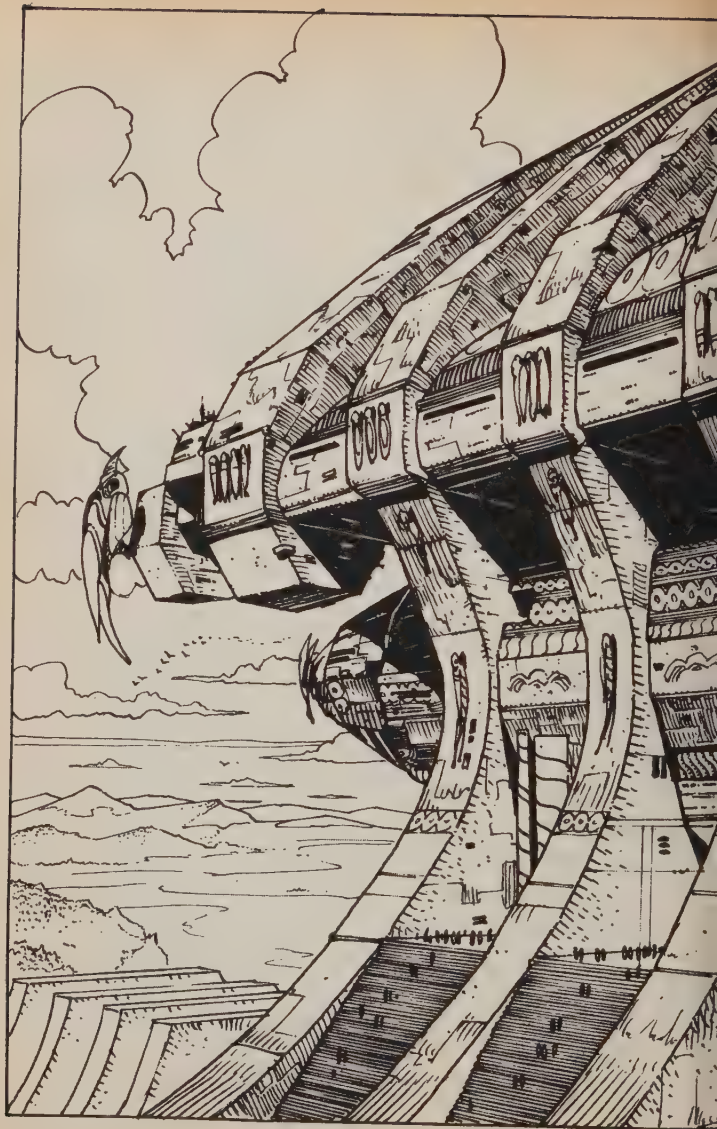
Un temps où il était un humain.

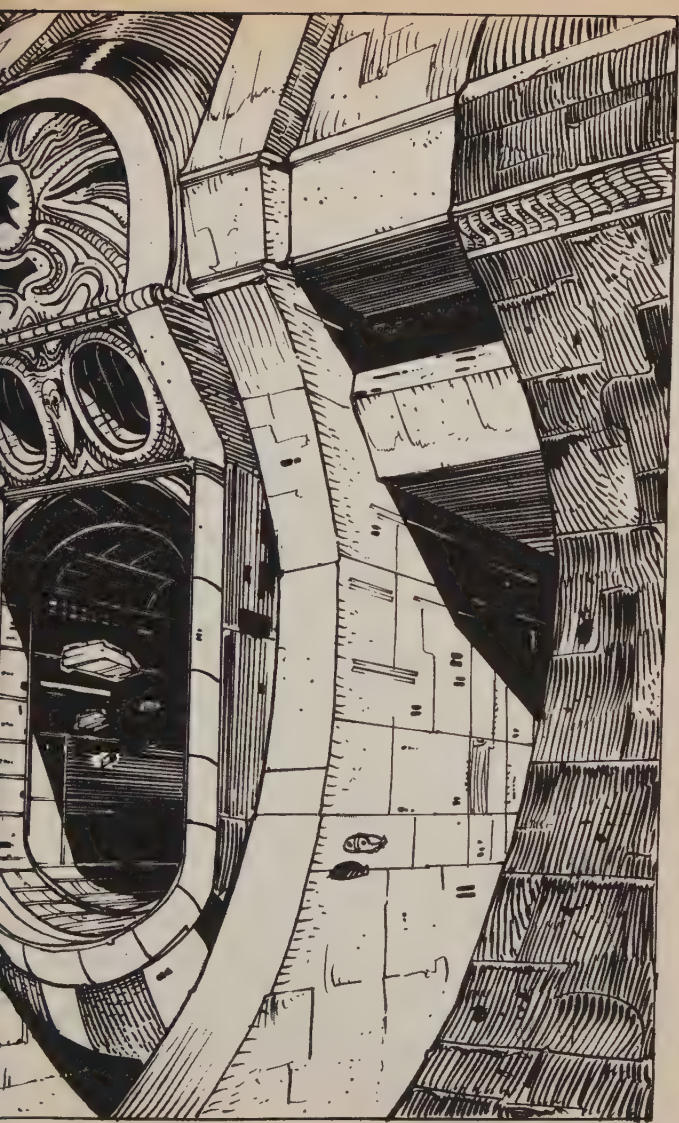
Maintenant, il était un Robot.

Les coupoles et les flèches de la ville luisaient doucement entre les branches des arbres. Mais la silhouette massive du palais du Gouvernement central les écrasait toutes. Algan atteignit les limites du parc sans avoir rencontré un humain. Et brusquement, il pénétra dans la ville, son pas sonna d'une nouvelle façon sur la route et il retrouva le contact des humains. Il les vit se presser sur les chemins mouvants, il lut sur leurs visages, la joie, la tristesse, le dégoût, la peur, la vieillesse. Il eut pitié d'eux.

Tout cela allait changer.

Il songea aux villes qui allaient mourir, aux astronefs dont les orbes allaient s'arrêter, aux routes désertées, aux visages qui allaient devenir impassibles et aux corps qui deviendraient immortels. Il faudrait peut-être des années pour que cela arrive, mais les années n'avaient plus de sens. Le temps des villes, des astronefs et des humains était terminé. Et il savait maintenant que c'était ce qu'il avait toujours désiré, que c'était ce que chaque humain désirait depuis toujours, que cette rage de destruction qu'ils avaient manifestée à toutes les époques de leur Histoire n'était que l'anticipation confuse du temps à venir où ni la vie, ni les villes, ni les navires, ni les ports stellaires, ni la lourde et coûteuse et écrasante organisation des pouvoirs humains, ni le temps, ni la mort n'auraient plus de sens. Il était doucement étrange de penser à toutes ces choses existantes, encore bouillonnantes de vie, comme à des choses périmées et





mortes, tombées en poussière ; et c'était pourtant nécessaire puisque c'était ce qui allait arriver.

C'était déjà arrivé en d'autres temps et en d'autres lieux. En d'autres régions de la Galaxie et en d'autres Galaxies. Le temps des provinces de l'espace et le temps des hommes étaient clos. Ils s'étaient crus les maîtres, bien qu'ils aient eu de tout temps conscience de leurs insuffisances, de leurs incapacités, ils avaient proclamé qu'ils étaient la fin de l'univers, et ils n'étaient que des moyens, des robots.

Il ne fallait pas, songea-t-il, que son visage fût trop impassible, ou que sa démarche fût trop absente. Cela pourrait surprendre.

Il se mêla à la foule et remonta les grandes avenues en direction du palais du Gouvernement. Des immeubles splendides jalonnaient sa route. Et il devait reconnaître leur splendeur, mais il ne la reconnaissait, se dit-il, que comme les paléontologistes reconnaissent la force d'espèces disparues, et la parfaite articulation de leurs membres, qui ne les avait pas empêchées de mourir.

La place gigantesque qui s'étendait devant le palais du Gouvernement était à elle seule une merveille presque aussi admirable que les étoiles, les mondes innombrables qui peuplent l'espace ou les constructions des Maîtres. Des chemins mouvants sillonnaient l'étendue de métal comme des fleuves d'argent. Sur des socles cristallins, se dressaient des statues colossales, des figures humaines coulées dans le même bronze indes-

tructible qui servait à faire les portes des ports stellaires, et leurs regards confiants tournés vers l'espace semblaient épier les mouvements incessants des nefs qui sillonnaient le ciel. Elles étaient hautes comme des montagnes et leurs mains levées vers la sphère immense de l'étoile éblouissante semblaient capables d'abriter une nef stellaire. Mais plus loin se dressaient des sculptures étranges, abstraites, des entrelacs de courbes et de lumière, et cela représentait l'idée que l'homme se faisait de l'univers, un ensemble complexe, mathématique et fuyant, hostile, surtout hostile, mais splendide en sa multiplicité colorée. Et ainsi, tandis qu'Algan avançait vers le palais de Bételgeuse, emporté par le doux mouvement des chemins mobiles, il découvrait, inscrits dans le verre et dans le métal, les symboles complexes de la conquête de l'univers par l'homme. Là étaient décrites les fonctions qui commandent à la naissance, à la vie et à la mort des étoiles, celles qui dominent la danse incessante des électrons, ou le perpétuel chevauchement des ondes. Ici, l'admiration de l'homme rejoignait sa compréhension, et l'art naissait naturellement de la science.

« Mais c'était, se dit Algan, un ultime rameau sur un arbre mort ou mourant. » Il était temps pour l'homme de découvrir ce qu'il était en réalité.

Il passa le porche gigantesque, et ses yeux se fermèrent malgré lui lorsqu'ils se posèrent sur l'énorme sphère de feu pourpre qui flottait au-

dessous de la coupole de cristal et qui représentait Bételgeuse. Elle brillait très haut, au-dessus de sa tête, mais son éclat était tel qu'il crut un instant qu'elle plongeait vers lui. Mais il maîtrisa ses nerfs et vit, en dessous du soleil nain, une lentille étincelante de lumière blanche, et il sut que c'était une maquette de la Galaxie.

Il sourit. Pendant si longtemps, l'homme avait cru dominer la Galaxie, un jour, qu'il avait fini par s'accoutumer à l'idée de sa victoire au point de la croire achevée.

Les chemins mouvants s'arrêtaient à l'entrée de la grande salle. Algan avança sur les dalles noires et blanches, immenses, assez vastes pour que chacune d'elles pût porter une nef stellaire de bonne taille, et il vit se dresser en face de lui le mur de cristal qui séparait les visiteurs de la Machine.

Tout avait été prévu dans la grande salle du palais pour impressionner les voyageurs ; le palais avait été construit des siècles plus tôt lorsque le gouvernement central s'était installé sur la troisième des planètes qui tournent autour d'une voisine de Bételgeuse, et, dès cette époque lointaine, il avait été destiné à abriter les archives de la Galaxie humaine et les Machines qui jonglaient avec ces milliards de données.

Et des visiteurs innombrables étaient passés dans la grande salle qui était en quelque sorte un endroit privilégié où se rencontraient le monde des étoiles conquises et celui, mystérieux et abstrait, de la Machine, où se croisaient le passé

et l'avenir, des visiteurs sans nombre, barbares des terres lointaines, lettrés des anciens mondes, marins sillonnant l'espace des frontières, soldats de Bételgeuse venus reconnaître le sanctuaire dont ils assuraient la défense, architectes émerveillés par l'immensité pure de la voûte cristalline, marchands venant ici saluer la Machine qui assurait l'ordre de l'empire, hommes de toutes races et de toutes couleurs, de toutes tailles et de toutes intelligences, portant les étoffes les plus étranges et les plus communes, frappant les dalles d'un pas assuré ou traînant sur le sol froid les pantoufles noires des Puritains des Dix Planètes, dévorant des yeux les hauts piliers de métal, se pressant et se poussant comme un troupeau de fourmis, interrogeant la Machine et écoutant sans fin ses réponses.

Car le miracle de la Machine était qu'elle connaissait chacun et chaque chose, et qu'elle répondait à chaque question. C'était un miracle quotidien et secondaire que suffisaient à multiplier les centres inférieurs de la Machine, mais il servait de support, légendaire et tangible à la fois, à l'ancienne confiance dans le gouvernement inexorablement équitable de la Machine.

Depuis l'Antiquité la plus reculée, disaient les historiens, il y avait eu des Machines qui avaient aidé les hommes à prendre des décisions en définissant pour eux les termes ou les alternatives des problèmes. Et la Machine de Bételgeuse n'était que le résultat logique d'une longue chaîne de mécanismes à se souvenir et à calculer que

l'homme avait fabriqués. Mais elle avait été créée moins pour aider les hommes que pour les remplacer, poursuivaient les historiens, pour assurer au gouvernement de la Galaxie humaine une continuité que la fragilité humaine n'eût pas permise ; et surtout, peut-être, parce que les hommes acceptaient mieux ses décisions qu'ils n'eussent fait des ordres d'autres hommes.

Une petite partie de la Machine était visible derrière le mur de cristal qui séparait en deux la grande salle.

Bien des voyageurs pensaient que cet amas de tubes géants, de mémoires magnétiques, que ces cylindres tournoyants, ces étincelles, ces écrans pulsants, et ces nerfs de cuivre étaient toute la Machine. D'autres, moins naïfs ou plus instruits, se doutaient que la Machine s'étendait bien au-delà de ce que pouvait contenir la grande salle du palais, et que ses connaissances s'entassaient dans de sombres hypogées tandis que ses décisions s'élaboraient loin des regards humains.

Des informations en provenance de la Galaxie entière lui parvenaient. Elle s'inquiétait peu de savoir si elles étaient périmées. Elle était tout à la fois le passé, le présent et l'avenir.

Il y avait bien quelques esprits qui se demandaient parfois si la Machine dans son ensemble n'était pas à son tour un écran, un décor qui cachât quelque formidable pouvoir,

mais ils n'osaient généralement pas poser ce genre de questions à voix haute. Surtout pas à la Machine.

Algan se fraya un chemin dans la foule qui se pressait sur les dalles noires et blanches, et, lorsqu'il fut tout proche de la paroi de cristal, il aperçut les cellules qui permettaient d'interroger la Machine. Elles étaient célèbres d'un bout à l'autre de la Galaxie humaine. Les enfants sur de lointaines balles de boue rêvaient d'y pénétrer un jour afin d'y poser quelque question définitive à la Machine et d'en obtenir la réponse. Mais ils grandissaient, vieillissaient et mouraient sans avoir jamais réalisé leur rêve. Et c'était sans doute parce que si peu d'hommes parmi les milliards d'êtres qui peuplaient les étoiles avaient atteint Bételgeuse et vu la Machine, que le palais du Gouvernement était à un tel point mythique.

Les cellules étaient creusées dans la paroi de cristal elle-même. C'étaient des alvéoles aux faces réfléchissantes tels des miroirs. Des centaines de cellules semblables s'alignaient à la base de la paroi de verre.

Algan entra dans l'une d'elles. Il se tint face à sa propre image, plongeant son regard dans les yeux de son reflet. « C'est au fond de toi-même qu'il te faut chercher toute réponse » : telle était la devise de la Machine.

Et tous les bruits du monde se turent. Il était seul avec son image au fond d'un espace lumineux, un visage long et mince, des traits

osseux et des yeux brillants et froids. Jamais il ne s'était vu ainsi. Et jamais il n'avait entendu ainsi battre son cœur, ni souffler sa poitrine. Il s'humecta les lèvres et voulut parler, mais il attendit vaguement que la Machine lui posât une question. Et, brusquement, il comprit qu'elle était absente, qu'elle n'existait pas, qu'il n'y avait rien d'autre que son reflet et que seul son reflet lui répondrait.

Il se rendit presque compte de l'impression que cela pouvait faire à un humain.

« Eh bien, dit la Machine, que désirez-vous savoir ? »

Sa voix était sans timbre.

Algan réfléchit. Il décida de poser une question rituelle, une question que des millions d'hommes, morts ou vivants, avaient prononcée du bout des lèvres, avec, dans le cœur, l'impression de profaner un oracle.

« Quel obstacle devrai-je vaincre ? demandait-il.

— La solitude », répondit la Machine sans hésiter.

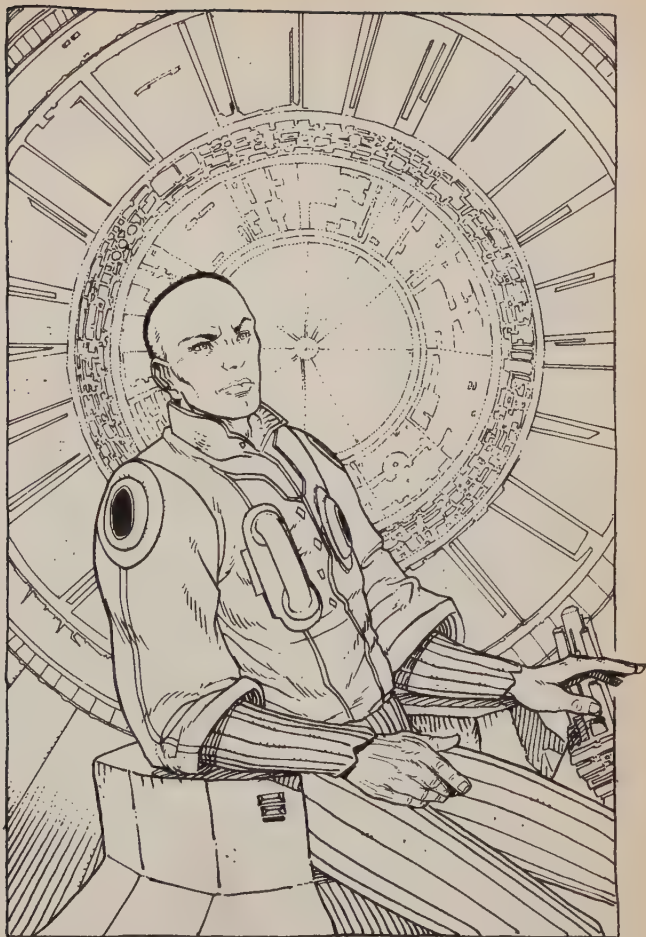
Était-ce la réponse qu'elle faisait d'habitude à cette question, ou bien avait-elle répondu à Algan en fonction de ce qu'il était ?

La solitude. Il y avait bien longtemps qu'il n'y avait pensé. Près de deux siècles.

« Je me nomme Jerg Algan, dit-il. Me connaissez-vous ? »

Une seconde passa.

« Oui, dit la Machine d'une voix égale. Vous



« Quel obstacle devrai-je vaincre?... »

êtes né sur la Terre. Vous ne devriez pas vous trouver ici en ce moment.

— Non, n'est-ce pas ? dit Algan. Et pouvez-vous me dire d'où je viens ? »

Il savait qu'en posant cette question, il allait semer le désarroi et la terreur sur Bételgeuse. Il attendit un petit temps.

« Non, dit la Machine. Je ne sais pas. Attendez. Je vais vérifier.

— N'en faites rien, dit Algan. Essayez seulement de trouver où je vais. »

Il sourit à son reflet, et disparut brusquement.

Et il se trouvait maintenant pour la seconde fois en face de la Machine. Mais elle semblait dormir. La paroi de cristal était presque entièrement obscure. Seuls quelques tubes clignotaient. Les symboles mathématiques gravés dans l'épaisseur du verre scintillaient doucement.

La haine et le triomphe se mêlaient en son esprit, car la dernière bataille était proche. Il se mit en marche sans hâte vers l'un des alvéoles de la Machine.

Chapitre 10

Par-delà la paroi de cristal

« Deux cents ans, dit Stello.

— Oui, deux cents ans », répéta Nogaro.

Ses traits se durcirent. Il posa ses mains sur la table et fixa les sept hommes.

« Alors, il est immortel, dit Stello.

— Je le crois », dit Nogaro.

Le silence retomba. Ils avaient peur, brusquement. Peur d'un inconnu, soudain surgi de l'espace, seul, les mains vides, mais âgé de plus de deux cents ans.

« N'a-t-il pas fait un long voyage sur une nef stellaire? suggéra Albrand.. Quelques années à une vitesse proche de la lumière pourraient être...

— Non, dit Nogaro. La Machine est formelle sur ce point. Il a disparu il y a à peu près deux

cents ans, dans la région de Glania, une petite planète sur les marches extérieures des régions centrales.

— On ne l'a jamais revu.

— Jamais. Il y a cinquante ans, certains des Ulcinoriens faits prisonniers lors de la répression du mouvement des Puritains prétendirent qu'ils l'avaient vu. Mais jamais on n'en a obtenu confirmation.

— Ne se peut-il pas que les Puritains l'aient mis en état d'hibernation afin de s'en servir comme d'une arme, le moment venu ? » demanda Olryge.

Nogaro secoua la tête.

« Comment est-il venu sur Bételgeuse ? demanda Voltan, l'un des plus âgés des huit, plus âgé encore que Nogaro. La Machine le sait-elle ?

— Non, dit Nogaro. Elle sait seulement qu'il n'est pas venu sur un navire. Du moins, pas sur l'un de nos navires. Des navires humains, je veux dire. »

Ils se turent de nouveau. Ils sentirent quelque chose se tendre dans l'air et vibrer. Ce qu'ils avaient accompli durant les siècles passés s'évaporerait, se dissolvait, disparaissait dans les effrayantes incertitudes de l'avenir. Pour la première fois, ils avaient peur de ce qui allait arriver.

« Une aide extérieure, grogna Olryge, les yeux flamboyants. Vous en parliez tout à l'heure.

— C'est la seule solution logique, dit froidement Nogaro. Je suis le seul d'entre vous qui ait eu l'occasion de rencontrer, de connaître Jerg Algan. Il y a deux cents ans, déjà, c'était un homme étrange. Je me demande s'il est seulement humain, aujourd'hui. Après deux cents ans. »

Il grimaça. Il n'avait pas peur. Il ressentait seulement une curiosité dévorante. Il savait pourquoi Algan était parti, il savait qu'Algan avait réussi. Qu'a-t-il trouvé au centre de la Galaxie ? se demanda-t-il.

« Dites-nous ce que vous savez, Nogaro », dit Stello.

Nogaro tourna la tête et le fixa. « Vais-je leur parler ? pensa-t-il. Vais-je leur dire que j'ai agi de mon propre chef, il y a deux cents ans, mettant peut-être en péril la Galaxie humaine tout entière ? Vais-je leur dire que je suis sûr d'avoir eu raison parce qu'il y a des problèmes plus importants que le salut de la Galaxie ? Ou vais-je me taire, les laisser errer d'une théorie à l'autre ? La Machine sait-elle ? »

Mais qu'il se tût ou qu'il parlât, songeait-il, ne changerait rien à l'histoire à venir de la Galaxie. Ce qu'il avait fait, il fallait que quelqu'un le fît. Quant à ce que Jerg Algan avait découvert et quant à ce qu'il était devenu, c'était une autre histoire.

« Pensez-vous qu'il ait transmis le secret de son immortalité aux Puritains ? demanda Stello.

— Je n'en sais rien », dit Nogaro. La lassitude s'empara de ses traits. Ç'avait été bon de vivre

toutes ces années, interrogeant, décidant, apprenant. Ç'avait été bon, puis la fatigue était venue, une lourde fatigue, une fatigue couleur de temps. Ç'aurait pu être bon encore, pensa-t-il, si le monde avait pu demeurer ce qu'il était, sans heurt, sans changement.

Une sorte de terreur se fit jour en lui. Suis-je vieux à ce point ? se demanda-t-il. Avons-nous donc condamné les hommes à l'immobilité, la Galaxie à la stagnation ?

« Je n'en sais rien, répéta-t-il. Croyez-vous que cela ait encore la moindre importance ? Je n'ai parlé tout à l'heure des Puritains que pour attirer votre attention. Mais ne voyez-vous pas que leur agitation ne signifie plus rien maintenant, ne voyez-vous pas que le problème nous échappe, que nos navires sont inutiles ? Ne comprenez-vous pas ? Une autre espèce, une autre civilisation qui détient l'immortalité, est à nos frontières. Et capable de se mouvoir dans notre espace sans que nous le sachions.

« Peut-être cela nous fera-t-il du bien ? Comprenez-vous maintenant pourquoi je réclame l'immortalité pour l'espèce entière ?

— Je maintiens mon vote, dit Olryge. Notre puissance est formidable et intacte. Et nous n'avons pas encore été attaqués. Nous sommes toujours les maîtres ici.

— Je ne pensais pas à la guerre, Olryge, dit Nogaro. Il y a d'autres formes de compétition.

— Qui était ce Jerg Algan ? demanda de sa voix grave Voltan.

— Il y a deux cents ans, dit Nogaro, un peu moins peut-être, je ne faisais pas partie du Conseil, comme aujourd'hui, je ne me trouvais même pas sur Bételgeuse, j'étais un Envoyé, l'un de ces quelques millions d'Immortels qui assurent le pouvoir de Bételgeuse sur les mondes les plus lointains, qui écoutent et transmettent, qui sont les yeux, les oreilles et les mains de Bételgeuse, et c'est alors que je rencontrai Jerg Algan, juste avant sa disparition. Je me pris d'amitié pour lui. Il avait une trentaine d'années et toute sa jeunesse s'était passée sur la Terre, mais il venait d'être ramassé dans le port de Dark et recruté dans les conditions que vous savez. Je le vis pour la première fois sur le navire qui nous emmenait sur Ulcinor. Il me fit bonne impression. Il était énergique et volontaire, intelligent et triste. Je crois que j'aurais aimé qu'il devînt l'un de nous. Il haïssait Bételgeuse, car c'était, voyez-vous, un homme des vieilles planètes, pour qui le passé comptait plus que l'avenir, et qui appelait les choses par leur nom. Bételgeuse, pour lui, c'était la tyrannie.

« Je cherchais à ce moment-là un homme capable de mener à bien une affaire que j'avais dans l'esprit. Je compulsai le dossier d'Algan et il se révéla satisfaisant. En ce temps-là, voyez-vous, se posaient les mêmes problèmes qu'aujourd'hui, quoique d'une façon différente. Nous cherchions sans relâche des traces d'une autre civilisation. Et à quelques indices, nous avons pu circonscrire une zone intéressante dans la direction du centre

de la Galaxie. J'étais passionné par l'idée d'envoyer là une expédition, et je le suis encore. Mais les Puritains d'Ulcinor nous surveillaient de près, tant ils craignaient que nous ne découvrions là une arme susceptible de les annihiler économiquement. Ils disposaient de certaines informations dont je manquais. Je m'arrangeai pour que Jerg Algan eût l'air d'être envoyé par les deux parties à la fois, et c'est sans doute pourquoi, longtemps, les marchands d'Ulcinor et des Dix Planètes se vantèrent de son appui.

« Nous avions déjà envoyé plusieurs expéditions vers le centre de la Galaxie, mais elles avaient été toutes des échecs. Une ou deux d'entre elles disparurent même complètement. Des légendes extraordinaires commençaient à courir la Galaxie en tous sens. Il me sembla qu'il était temps de les contrôler.

« Mais je n'étais qu'un Envoyé et je n'avais pas la possibilité de confier une expédition complète à Jerg Algan. Il m'eût fallu pour cela disposer de l'accord du Conseil et de la Machine et cela eût pris trop de temps. Je décidai de faire voler un navire par Algan. J'avais tous pouvoirs sur les autorités des ports stellaires, et, lorsque nous nous posâmes sur Ulcinor, je préparai la chose.

« Et une nuit, Jerg Algan s'enfuit de son dortoir, assomma un technicien, déroba une fusée et s'en fut. Il naviguait d'abord, je le savais, vers Glania, où il espérait sur mes indications trouver une amorce de piste. Et là, il disparut. Il

se trouvait au bord des régions centrales de la Galaxie, et brusquement il disparut.

— Dans quelles conditions? demanda Stello.

— Personne ne le sait, dit Nogaro. Non, personne ne le sait de ce côté-ci de la Galaxie. Il perdit son navire en se posant sur Glania, à la suite d'une fausse manœuvre, probablement, et il se mit en marche vers le port stellaire de la planète qu'il atteignit, du reste, les témoignages sont formels sur ce point. Il eut une entrevue avec le capitaine du port stellaire, mais jamais il ne ressortit des appartements privés du capitaine. Ou s'il en ressortit, ce fut pour une destination inconnue.

— Et ce capitaine, que dit-il de cette entrevue? dit Olryge.

— Il n'en dit jamais rien. Il se suicida le lendemain. Il avait laissé échapper un prisonnier. Je suppose que sa raison ne résista pas. Imaginez cela, un homme sans navire, sans vivres, sans connaissances spéciales qui disparaît brusquement d'une planète presque déserte, qui se dissout littéralement dans l'espace.

— Peut-être était-il mort dans un trou perdu de Glania? suggéra Albrand.

— Non, dit Nogaro. Je fis entreprendre des recherches spéciales. Il ne restait rien de lui sur la planète. Rien, sauf des empreintes sur un verre qui avait contenu du zotl.

— Où se trouvait le verre?

— Dans le bureau du capitaine. Les enquêteurs le découvrirent après le suicide ; ils relevèrent les empreintes, par mesure de routine, et ils découvrirent qu'elles étaient celles d'un humain nommé Jerg Algan. Mais ils ne surent jamais ce que cela impliquait. Je ne l'appris moi-même que longtemps après.

— Du zotl ? dit Fuln. Le capitaine était drogué. Peut-être a-t-il abattu Algan de peur d'être dénoncé.

— Non. La consommation de zotl n'était pas un délit en ce temps-là. Elle ne l'est devenue qu'un siècle et demi plus tard, lorsque nous avons eu besoin de battre en brèche la puissance économique des Dix Planètes.

— C'est une étrange histoire, dit Voltan. Je n'aime pas les histoires aussi étranges. Elles n'apportent jamais rien de bon. Mais peut-être tout cela ne veut-il rien dire ? Peut-être nous inquiétons-nous en vain ? Je ne crois pas qu'un homme puisse mettre en danger la Galaxie humaine, même s'il est immortel. Ce temps-là est passé. J'ai vu des hommes dangereux, très dangereux, autrefois, mais plus de nos jours. Non, pas de nos jours.

— Que vous faudra-t-il donc pour y croire et pour commencer à trembler ? cria Nogaro. Vous êtes trop vieux. Nous sommes tous trop vieux. Plus rien ne nous fait peur. Nous ne pouvons plus croire à rien qui nous menace. »

« Il arrivera ce qui doit arriver, pensa-t-il. Nous avons fait ce que nous avons pu. Mais mainte-

nant, il va falloir que les hommes se débrouillent tout seuls. Si seulement je savais ce qui les attend ! » Puis Algan lui revint à l'esprit. Un homme, perdu, tout seul dans une forêt de soleils et conquérant l'immortalité, et quoi d'autre encore ? La source de la vie se trouvait-elle donc au centre de la Galaxie ?

« Je ne puis rien ajouter, dit-il. Je vous demande d'appliquer dans les plus brefs délais le plan qui est le but de notre action. L'Immortalité pour l'espèce entière. J'espère qu'il n'est pas trop tard. »

Ils se penchèrent vers lui les uns après les autres, et il lut la crainte, l'angoisse, la fatigue, l'habitude et l'ennui, sur leurs visages patinés par les ans.

« Vous connaissez ma réponse, dit Olryge, l'air triomphant.

— Je ne puis, prononça Stello du bout des lèvres.

— L'heure ne me semble pas venue, fit Albrand.

— Non, dit Fuln.

— Non, dirent en même temps Aldeb, Voltan et Luran, qui parlaient rarement, enfoncés dans leurs souvenirs, écrasés sous leur expérience.

— Peut-être avez-vous raison, dit Nogaro. Je le souhaite. Je souhaite que vous n'ayez pas commis d'erreur.

— Nous le souhaitons, dirent-ils ensemble, selon le rite.

— Avez-vous épuisé le sujet ? dit Olryge. Nous pourrions lever la séance.

— Il vaudrait mieux, en effet, que vous en restiez à ce que vous venez de décider, dit ironiquement Nogaro. Vous pourriez faire pis encore. »

Albrand fit un mouvement.

« Nous devrions peut-être faire rechercher cet homme, dit-il, ce Jerg Algan.

— Il est hors de notre atteinte, dit Nogaro.

— La Machine ?

— La Machine ne sait rien. Croyez-vous que je ne m'inquiète pas de savoir ce qui existe au-delà des marches de la Galaxie humaine ?

— Ne le prenez pas sur ce ton, Nogaro, dit Voltan. Somme toute, vous avez vous-même déclenché ce péril qui nous menace, dites-vous.

— Je l'ai fait, dit Nogaro, et il fallait le faire.

— Peu importe, s'écria Olryge. Le vote est acquis. »

Voltan se tourna vers lui.

« Ne soyez pas si pressé, Olryge. Vous avez l'éternité devant vous. J'aimerais poser une question ou deux à Nogaro.

— Je vous écoute, dit Nogaro.

— A propos de ces légendes dont vous nous parliez tout à l'heure, quelles étaient-elles ?

— Je ne sais si je dois en parler ici, dit Nogaro. Après tout, ce n'étaient que des légendes.

— Parlez.

— Eh bien, elles parlaient d'un empire aux frontières du nôtre, elles parlaient de citadelles

géantes, mais jamais nous n'avons rien vu ; elles parlaient du règne des Maîtres, mais jamais ils ne sont venus ; elles parlaient d'un échiquier et de l'origine des mondes, mais ce n'étaient que des légendes. Je les ai étudiées longtemps, j'ai cru à certaines d'entre elles. Il n'en est rien sorti, ou presque.

— Presque, dit Voltan. Vous appelez cela presque. L'Immortalité.

— Elles parlaient, dit Nogaro, de ce qui existait avant l'homme et de ce qui viendrait après lui. Elles étaient lourdes de malédiction. Elles disaient que nous avions fait fausse route. Elles expliquaient qui nous pouvions rencontrer au centre de la Galaxie.

— Et qui donc ? ricana Olryge.

— Personne d'autre que les créateurs des hommes, dit Nogaro, personne d'autre que les maîtres des étoiles dominant la Galaxie, du haut de leurs châteaux de soleils ; et c'est vers eux que j'ai envoyé Jerg Algan. Et lorsqu'il reviendra, n'en doutez pas, ce sera de leur part. »



« Qui suis-je ? demanda-t-il.

— Jerg Algan, répondit la Machine.

— Soit », dit-il.

Il fixait son reflet qui se mouvait au fond d'un espace lumineux, comme celui de certains rêves. Ses mains tremblèrent malgré lui. Il était tout proche maintenant de la fin de sa quête. Au

travers des étoiles et des merveilles des Maîtres, de l'espace et du temps, elle l'avait mené, jusqu'ici, jusque sur Bételgeuse, en ce Palais qui résumait toute l'histoire humaine, face à cette Machine en qui résidaient tous les espoirs humains.

Une longue quête, en vérité. Et brusquement, comme la Machine le lui avait prédit, la solitude fondit sur lui comme un oiseau de proie. De bien longues années. Il avait franchi seul le porche du temps, et seul il avait survécu. L'univers n'aurait jamais plus pour lui, songea-t-il, qu'une saveur de cendres et de passé, et, si brillantes que fussent les étoiles, elles ne parviendraient point à percer l'épais brouillard des secondes écoulées.

Et l'être humain, se dit-il, avait, au travers de lui, achevé une autre quête, plus ancienne, plus vaste, et définitive, celle-là, et dans quelques heures, dans quelques jours, tous les humains n'auraient dans la bouche que ce goût de cendres en songeant aux prouesses inutiles qu'ils avaient accomplies.

Il se demanda ce que deviendrait la Machine. Et le palais de Bételgeuse, et les statues gigantesques qui ornaient l'esplanade, et les souples et fins croiseurs stellaires qui hantaient les ports, et dont les proues avaient sillonné tant de baies différentes du vide, dont les coques avaient réfléchi les rayons de tant d'étoiles différentes.

« Désirez-vous me poser une autre question ? » dit la Machine.

Il ne parla pas tout de suite. Il inspecta son reflet et il lui sembla qu'il se retrouvait enfin au terme d'une longue aliénation. C'était donc lui, ce visage mince et sombre, ces lèvres fines et blanches, ces yeux noirs et brillants. Et ces doigts longs et maigres lui appartiendraient pour un temps immensément long. Il se demanda s'il arrivait à la Machine de se trouver belle, si les humains qui l'avaient construite l'avaient dotée du sens de l'esthétique, si elle appréciait ses propres étincellements, les clignotements de ses lampes, les éclairs verts qui la parcouraient comme des frissons. Puis il posa la question.

« Qui sont tes maîtres, Machine ? » demanda-t-il.

Longtemps, la question avait attendu, brûlant ses lèvres, brûlant sa langue, et maintenant en paix, il pouvait la poser.

« Les Hommes, Algan », répondit sans hésiter la Machine.

Une Machine peut-elle n'être pas sincère ? se demanda-t-il. Peut-elle mentir ? Puis la réponse se forma automatiquement dans son esprit. Les hommes peuvent mentir.

« Non », dit-il à son reflet.

Le reflet ne cilla pas.

« Écoute-moi, Machine, dit-il, veux-tu que je dise la vérité ? Tu n'es rien. Tu n'es qu'un décor. Mais reconnais-le au moins. Je veux voir tes maîtres, Machine. Dis-le-leur, au moins.

— Je ne puis vous répondre », dit la Machine.

Sa voix était toujours sans timbre, impassible, égale. C'était une curieuse expérience, se dit Algan, que d'interroger une Machine et que de la prendre en faute. Mais, contrairement aux humains, une Machine savait mentir. Elle ne se couperait jamais, et il était impossible de la soumettre à un détecteur de mensonges.

Elle était, en quelque sorte, meilleure et pire que les hommes, plus absolue. Elle était hypocrite parce que les hommes l'avaient faite telle, mais chez elle l'hypocrisie était, par construction, une qualité ; c'était une possibilité, rien d'autre ; cela excluait tout jugement moral.

En allait-il de même en définitive pour les humains ? se demanda Algan. Jamais les Maîtres n'en avaient rien dit. Il existait quelque part pourtant une différence. La Machine ne mentait pas pour son propre compte ; elle mentait parce que sur certains points, elle avait été construite pour ne pas dire la vérité. Les hommes, eux, trompaient systématiquement, dans l'espoir d'atteindre certains buts personnels. Les hommes étaient détraqués.

Il se demanda si une Machine détraquée parviendrait à mentir pour son propre compte. Difficile à imaginer. Mais peut-être pas inconcevable. Cela pourrait peut-être arriver, pensa-t-il, si la Machine se trouvait prise dans un conflit tel qu'elle dût négliger d'appliquer certaines des règles qui lui avaient été imposées sous peine d'être détruite.

Peut-être la Machine se détruirait-elle ? Ou peut-être admettrait-elle le caractère original de la situation conflictuelle et la résoudrait-elle en adoptant une attitude non conforme à la réalité ? Une attitude névrotique.

Les humains se trouvaient perpétuellement plongés dans une atmosphère conflictuelle. Ils existaient en fonction d'un certain but et ils étaient empêchés de le réaliser. Certains, lorsque la pression du conflit devenait trop forte, se suicidaient, leur instinct — c'est-à-dire une des règles qui leur avaient été imposées — de conservation s'effaçait. D'autres semblaient dans la névrose. Mais l'équilibre de tous était menacé.

Et cela expliquait l'histoire des hommes, ces milliers d'années de meurtres, de mensonges, de pillages, d'escroqueries, de guerres, et cet appétit de conquêtes et de victoires, cette volonté de puissance.

Les hommes étaient des Machines détraquées.

« Écoute-moi, Machine, dit-il, tu ferais mieux de me répondre. »

Il ne pouvait s'empêcher de lui parler comme à un être humain. Il lança son poing en avant, qui vint s'écraser contre la froide surface du miroir. Il entendit une faible vibration qui s'éteignit bientôt. Il ne pouvait rien contre la Machine, du moins, pas de cette façon-là.

« Je ne puis vous répondre, dit la Machine.

— J'ai un message pour tes maîtres, Machine, dit-il. Dis-le-leur. Dis-leur que je veux leur parler. Dis-leur que je viens du centre de la Galaxie. Dis-leur que je viens de la part de Nogaro, s'ils se souviennent de son nom.

— Les Hommes sont mes maîtres », répéta la Machine.

Et si la Machine était sincère ? se demanda-t-il. Si elle avait été construite de façon à ignorer qui la dirigeait en réalité ? Il l'ignorait lui-même. Les Maîtres semblaient aussi l'ignorer — ou plutôt ne pas s'en soucier, et c'était pourquoi ils l'avaient envoyé. Mais il lui était difficile d'imaginer des humains cachant pendant des générations leur puissance derrière un masque aussi parfait, aussi efficace.

Et s'ils refusaient de le voir, s'ils refusaient de l'entendre ?

« Je vais te poser une question, Machine, dit-il.

— Je vous écoute, dit la Machine.

— Comment suis-je venu ici ? Sur cette planète ?

— Je ne sais pas, dit la Machine. Attendez. Je vais vérifier. » Il attendit quelques secondes.

« Vous m'avez déjà posé cette question, il y a quelque temps, dit la Machine. Pourquoi désirez-vous le savoir ?

— Je veux seulement te montrer que tu ne connais pas tout, Machine. »

Il se demanda si le cerveau mécanique de la Machine pouvait saisir un tel raisonnement.

« Aucun mécanisme, ni aucun être ne peut prétendre tout savoir, dit la Machine. Ma fonction n'est pas de tout savoir. Elle est de me souvenir. Elle est d'apprendre. Je dois vous poser une question. Comment êtes-vous venu sur cette planète ?

— Par la puissance des soixante-quatre cases, dit Algan.

— Je vois, dit la Machine. Il me manque encore bon nombre d'informations, mais plusieurs possibilités se dessinent. Il se peut par exemple qu'il existe dans l'espace d'autres Machines semblables à moi.

— Cela se peut, répondit évasivement Algan.

— L'échiquier est l'un des points faibles de mon raisonnement, dit la Machine. Je puis lui attribuer plusieurs valeurs mais aucune ne l'emporte sur les autres.

— Le problème t'intéresse-t-il, Machine ?

— Rien ne m'intéresse au sens humain du terme. Je suis simplement construite pour résoudre un certain nombre de problèmes. Celui-là entre autres.

— Je connais la solution, Machine, dit Algan, et je viens l'apporter à tes maîtres. Dis-leur. »

Quelques instants passèrent. Il se pouvait que sa dernière tentative échouât et qu'il dût se rabattre pour accomplir sa mission sur d'autres moyens. Il avait espéré que la Machine pourrait servir de lien entre lui et les maîtres hypothéti-

ques de la Galaxie humaine. Mais il n'en était plus exactement sûr à présent.

« Je ne me connais pas d'autres maîtres que les Hommes, dit la Machine. Je ne puis résoudre ce problème que tu me poses, homme. Cependant mes instructions prévoient ce cas. Je ne les comprends pas, mais je vais les appliquer. Il se peut que tu aies raison et que certains hommes parmi les hommes soient mes maîtres. Mais je n'en trouve pas trace dans mes circuits conscients. Je vais essayer d'analyser mes circuits inconscients. »

« Un conflit, pensa Algan. Voilà enfin un conflit. La Machine est conditionnée pour ignorer certaines choses, tout en en conservant la trace, et, maintenant, la solution de certains problèmes qu'elle doit résoudre en accord avec certaines de ses instructions de base implique qu'elle néglige ce conditionnement. Je me demande si ses constructeurs l'avaient prévu. »

Exactement la même chose que pour les hommes. Ils savent certaines choses, mais ils sont incapables de se les rappeler consciemment et de les exprimer verbalement. D'où conflit, suicide ou névrose.

« Tu devras résoudre le problème toi-même, humain, dit la Machine. Je ne puis pas t'aider. Mes instructions m'enjoignent seulement de te laisser passer.

— Est-ce la première fois que le cas se présente ?

— C'est la première fois, d'après ma mémoire. »

Était-il possible, se demanda Algan, que la Machine eût plusieurs faces, plusieurs visages, que sa mémoire fût multiple et compartimentée ? Était-il possible qu'une partie de son immense architecture lui servît à répondre aux humains, tandis qu'une autre travaillait pour le compte des maîtres hypothétiques de la Galaxie humaine ? Existait-il quelque part un centre de coordination suprême qui décidât en dernière analyse ? Ou bien les différentes régions conscientes de la Machine étaient-elles séparées par des zones mal définies, grises, inexplorées ?

Se pouvait-il que les Maîtres eux-mêmes dominassent une fraction de la Machine, sans que les autres centres de la Machine le sussent ?

« Bonne chance, humain », dit la Machine.

Le reflet d'Algan frissonna. La surface du miroir trembla comme une pellicule d'eau brusquement agitée par un léger souffle de vent. Puis, au fond de l'espace lumineux, apparut une tache noire, absorbant toute lumière, qui s'étendit et dévora peu à peu le reflet d'Algan. La tache noire couvrait maintenant presque tout le miroir, évoquait une insondable profondeur.

C'était une porte.

Il fit un pas en avant et se retrouva sans transition dans la nuit. Il tendit ses mains en avant puis sur les côtés, mais ses doigts ne rencontrèrent rien. Il se trouvait au centre d'une immense plaine obscure.

« Avance », dit la Machine.

Il se concentra.

Peut-être était-ce un piège. Il était prêt à se projeter à un million de kilomètres de là, si le moindre danger survenait. Il savait qu'il pénétrait dans une région dont peu d'hommes connaissaient l'existence, que la Machine elle-même n'avait sans doute jamais explorée, bien qu'elle se situât à l'intérieur du palais. Il se souvint d'une phrase de Nogaro à propos de Bételgeuse. C'était, avait dit Nogaro, une araignée gigantesque projetant sa toile dans le temps et dans l'espace, accrochant ses fils de bave aux étoiles.

Il entra dans le repaire de l'araignée. Il se rappela les mygales de la Terre, se traînant dans de curieux terriers, soigneusement clos d'un opercule de soie. Un opercule de verre. Un miroir.

Le sol s'ébranla sous ses pieds, et l'entraîna en avant. Il n'avait aucun moyen de déterminer à quelle vitesse il se déplaçait. Il savait seulement qu'il allait là où il voulait aller. Depuis deux cents ans.

Il émergea brusquement dans la lumière. Elle semblait émaner des murs d'un couloir qui se prolongeait à perte de vue, et qui devait s'enfoncer dans la masse colossale du palais.

Le chemin mouvant qui l'entraînait s'arrêta. Il fallait qu'il continuât à pied. Les constructeurs du palais n'avaient pas souhaité que les machines l'équipassent entièrement. Ils savaient que dans

certaines circonstances les machines peuvent devenir dangereuses. Algan examina les parois. Elles étaient finement polies dans une matière dure et froide, blanche. Il était seulement en train de franchir les vraies murailles du palais, se dit-il.

Des murailles épaisses de centaines de mètres.

Le palais était une véritable forteresse stellaire. Ses constructeurs avaient eu dans l'esprit l'image de la guerre. Ils avaient pensé aux hommes, mais peut-être aussi à d'autres adversaires, venus des étoiles ceux-là, et inconcevablement puissants.

Jerg Algan sourit. Il représentait à lui tout seul une armée d'invasion, et il était sûr de l'emporter.

Les constructeurs du palais avaient entendu raconter dans leur enfance trop d'histoires parlant de flottes sidérales envahissant une planète, ou d'armes fantastiques, de bombes capables de détruire la moitié d'une planète. Mais jamais ils n'avaient pensé à l'attaque d'un homme seul.

Il avançait plus rapidement, et le bruit de ses pas sur le sol dur résonna de façon plus aiguë. Il lui semblait parfois que le choc net de ses talons provenait d'un endroit situé en avant de lui comme si un marcheur invisible l'eût précédé. La lumière changea lentement de teinte. De blanche, elle devint cendrée. Et les murs eux-mêmes se nuancèrent de gris. Il se souvint de certains ciels qu'il avait admirés, au centre de la Galaxie, de

certains firmaments pleins d'étoiles, qui présentaient cette même teinte cendrée, cette même couleur de feu depuis longtemps éteint, mais conservant pour longtemps encore toute l'intensité, toute la magie calme des flammes.

Il pénétra enfin dans une série de salles plus vastes et il comprit qu'il avait franchi les murs du palais. Sans doute, le palais comportait-il d'autres entrées, plus simples, mais celle-ci avait été bâtie pour impressionner les visiteurs éventuels, quels qu'ils fussent.

Une double rangée d'immenses piliers triangulaires supportait une voûte arrondie. Le sol amortissait le bruit de ses pas, et il lui semblait s'enfoncer dans le silence.

Il se souvint d'avoir lu, en des livres anciens, jadis, sur la Terre, des descriptions de bâtiments semblables à ces salles, résultats d'une architecture morte. Cela atteignait presque à la grandeur des citadelles noires. En certains domaines, pensa-t-il, les hommes avaient presque rejoint les Maîtres, mais ce qui représentait pour les hommes un effort démesuré n'était pour les Maîtres qu'un jeu sans signification.

Il arriva soudain dans une salle sans issue. Elle était plus petite que celles qu'il venait de traverser, et vide. Il regarda autour de lui sans déceler dans les parois aucune trace d'ouverture. Puis il remarqua un cercle gravé sur le sol au centre de la salle.

A peine eut-il posé les deux pieds dessus, que selon son attente, le cercle se déroba et qu'il tomba dans l'obscurité.

Il tombait lentement, sans ressentir l'impression désagréable qui accompagne une chute même lorsqu'on est habitué à se déplacer dans un espace dépourvu de gravité. Il se demanda quelle profondeur pouvait avoir le puits. Il essaya d'atteindre les parois en allongeant les bras, mais il n'y parvint pas.

Était-il, se demanda-t-il, le premier homme à emprunter ce passage ? Brusquement, il sentit de nouveau le contact du sol sous ses pieds. Il avança précautionneusement. Un rai lumineux se découpa dans une paroi noire en face de lui. Il s'élargit rapidement, et, les yeux clignotants, il vit une grande salle aux murs nus, pleine d'une lumière cendrée.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent. Il vit au milieu de la salle une grande table ronde de cristal. Et huit hommes entouraient la table, et semblaient vêtus d'argent. Il s'avança vers eux et les examina. C'étaient d'étranges visages, lourds d'une incompréhensible lassitude.

Ils demeuraient muets et le regardaient.

Ses yeux se posèrent sur l'un d'entre eux et une nuée de souvenirs lui revint à l'esprit. Il ne pouvait pas croire ce qu'il voyait. Il connaissait pourtant ces yeux noirs et profondément enfoncés dans leurs orbites, ces traits intelligents et quelque peu amers.

Il ouvrit la bouche pour parler.

Chapitre 11

L'échiquier des étoiles

« Nogaro, cria-t-il.

— Je vous attendais, Jerg Algan », dit Nogaro.

Algan avança vers la table. Il fixa un homme aux cheveux roux et aux yeux brillants comme des rubis, et l'homme sourit.

Ainsi, songea Algan, c'étaient là les hommes qui dominaient la Galaxie humaine. Il se demanda ce qu'étaient devenus les Marchands d'Ulcinor. Les Maîtres lui avaient dit de les négliger. Puis son regard se posa de nouveau sur Nogaro. Une seule solution était concevable. Nogaro était immortel. Tous ces hommes étaient immortels. C'était pourquoi ils dominaient la Galaxie. Les Marchands d'Ulcinor avaient imaginé une autre sorte de continuité dans le temps,

fondée sur les voyages à la vitesse de la lumière et sur les distorsions temporelles, mais ces hommes-ci étaient pleinement et authentiquement immortels.

Presque aussi puissants que les Maîtres, pensait-il. Puis cette idée s'envola. Rien n'était comparable à la puissance des Maîtres. Il se rappela certains faits qui l'avaient surpris, autrefois, dans le comportement de Nogaro et dans l'influence qui était attachée à son nom. Il comprenait maintenant.

« Ainsi vous êtes immortel, dit l'un des hommes en se penchant vers lui.

— Tout comme vous, Nogaro, dit Algan. Cela explique beaucoup de choses.

— Beaucoup plus de choses que vous ne pensez, Algan, dit Nogaro. Cela explique la stabilité de cette civilisation, la première qui ait résisté aux pires convulsions de l'Histoire. Nous sommes quelque chose, Algan, comme les cellules cérébrales d'un individu, quelque chose qui vit aussi longtemps que cet individu, aussi longtemps que cette société. Et nous sommes bien cachés, Algan, tout comme le cerveau d'un homme est bien caché à l'intérieur de son crâne. Mais vous nous avez trouvés, finalement, Algan.

— Après un long détour, dit-il.

— Quel besoin éprouvez-vous de lui expliquer tout cela, Nogaro, dit Olryge. Interrogez-le plutôt. Je suppose qu'il ne nous a pas cherchés pour entendre raconter notre histoire.

— Il n'est peut-être pas inutile qu'il la connaisse, dit Nogaro.

— Et vous avez caché votre immortalité pendant tout ce temps ! » dit Algan.

Il sentit une sorte de rancœur l'envahir. La haine qu'il avait longtemps portée en lui se dilua en quelque chose de plus vague et de plus froid.

« Ainsi vous avez réussi ? demanda Nogaro.

— Oui, dit Algan.

— Vous avez atteint le centre de la Galaxie ?

— Je l'ai atteint », dit-il. Il vit les huit visages se tendre vers lui et une sorte de nausée l'envahit. Sa gorge se dessécha.

« Et vous êtes revenu. Après deux cents ans. Pourquoi ?

— J'ai un message à vous transmettre », dit-il.

Il n'aimait pas sentir sur sa peau le contact de ces regards. Durant ces longues années, il avait oublié les hommes, et, maintenant, il les retrouvait, face à face, sans plaisir.

« De la part de qui ? dit Nogaro.

— J'ai le temps, dit-il. Nous avons tous le temps. Vous saurez tout.

— N'essayez pas de nous jouer, dit Albrand. Vous avez accompli une longue et périlleuse mission. Nous vous en serons reconnaissants. Mais n'essayez pas de nous jouer. »

Algan se mit à rire.

« Je n'essaierai pas, dit-il d'une voix rauque.

— Vous êtes transformé, Algan, dit Nogaro. Que vous est-il arrivé ?

— Oui, je suis transformé, dit Algan. Je suis immortel, maintenant. Mais vous ne vous en inquiétiez guère lorsque je suis parti. Vous ne vous souciez guère alors des transformations que je pourrais subir. Vous vous êtes servi de moi, n'est-ce pas ?

— Je n'avais pas le choix. Vous avez accepté.

— Je ne vous en veux pas. Je ne vous reproche rien. Autrefois peut-être, je vous en aurais voulu. Mais plus maintenant. Je vous en suis même reconnaissant. D'une façon que vous ne pouvez pas comprendre.

— Je crois que je comprends, Algan, dit Nogaro. Moi aussi, j'ai vécu longtemps. Et j'étais, et je suis encore, votre ami.

— Ça n'a plus beaucoup d'importance, maintenant. Les choses vont changer, vous savez.

— L'Immortalité », dit Olryge.

Algan le regarda drôlement.

« L'Immortalité et bien d'autres choses.

— Comment avez-vous fait pour vous déplacer dans l'espace ? dit Olryge. Vous aviez un astronef, n'est-ce pas ? Un astronef plus rapide que les nôtres ? Il a échappé à tous nos détecteurs.

— Je n'avais pas d'astronef, dit Algan. Et vous saurez comment j'ai fait. Ne vous inquiétez pas. Je suis venu pour vous le dire. »

Il fit une pause.

« A vous et à tous les autres hommes. »

Il y eut un silence. Les huit immortels se regardèrent.

« La Galaxie humaine va s'effondrer, si vous le faites, dit Stello. L'avez-vous bien compris ? »

Algan hocha affirmativement la tête.

« Ne croyez pas que nous allons vous laisser faire, dit Olryge. Ne croyez pas que vous avez gagné la partie, même si vous êtes immortel.

— Pensez-vous que je le fasse pour mon compte personnel ? demanda Algan. Croyez-vous que mon existence ait la moindre importance dans ce qui va se dérouler ? Je suis simplement venu vous avertir. Rien de plus. Amicalement.

— C'est un ultimatum ? demanda Voltan.

— Ai-je posé des conditions ?

— Ainsi les légendes disaient vrai ? dit Nogaro.

— Elles n'étaient pas inexactes, répondit Algan. Elles étaient seulement très incomplètes.

— L'échiquier ?

— Vous saurez, dit Algan. Vous saurez tout. Vous dominerez l'échiquier comme je l'ai fait. C'est ce que je suis venu vous apporter. A vous et à tous les hommes.

— Les hommes ne sont pas mûrs, dit Luran. Le jour où ils seront mûrs, nous leur donnerons l'immortalité.

— Pour quoi faire ? l'immortalité et l'échiquier n'ont pas d'importance. Ce qui a de l'importance, c'est ce que je vais vous dire.

— Nous vous écoutons.

— Cela peut attendre. N'avez-vous pas de questions à me poser? Des questions importantes? »

Ils se regardèrent de nouveau. Algan pouvait lire une vague crainte au fond de leurs yeux.

« Ainsi, il existe une forme de vie au centre de la Galaxie? dit Nogaro.

— Oui, dit Algan.

— Et une civilisation?

— Oui.

— Plus évoluée que la nôtre?

— Cela dépend du sens que vous donnez au terme de civilisation, et au terme de vie. La vie et la civilisation signifient pour vous des formes d'organisation qui s'inscrivent dans l'espace et qui changent au long du temps selon des directions autodéterminées. Mais ce qui existe là-bas est très différent de ce que vous pouvez imaginer.

— Ils sont... hostiles?

— Vous voulez dire hostiles à l'égard des humains? Pourquoi le seraient-ils? Pourquoi alors m'auraient-ils envoyé parmi vous? »

Olryge se leva et se pencha vers Algan; s'appuyant des deux mains sur la table de cristal.

« Vous êtes un ennemi, dit-il. Vous étiez un humain autrefois. Mais ils vous ont transformé. Vous n'êtes plus qu'une coque vide habitée par un être étranger. Vous vous êtes glissé parmi nous pour nous détruire. Mais nous ne nous laisserons pas faire. »

Il glissa sa main droite dans une fente de son costume et en tira un mince stylet étincelant qu'il brandit vers Algan. Un faisceau doré jaillit de la pointe de l'instrument et caressa la poitrine d'Algan.

« Non, dit Algan. Ceux qui m'ont envoyé m'ont prémuni contre cette sorte d'attaque. Vous ne pouvez rien contre moi. Je pourrais au contraire vous arracher votre arme et la retourner contre vous. Je vous croyais plus intelligent. Je pensais que les années vous avaient apporté plus d'expérience. Vous êtes détraqué. Mais n'ayez crainte. Nous vous guérirons.

— Peut-être pourriez-vous maintenant nous exposer le but de votre retour ? dit Stello.

— Peut-être le pourrais-je en effet, dit Algan. Mais je me demande si vous êtes prêts à m'entendre. Je voudrais vous dire auparavant ce que j'ai fait : j'ai contemplé l'espace, les yeux nus, j'ai fixé les étoiles dans tout leur éclat, la Galaxie dans toute son étendue et dans toute sa splendeur, j'ai sondé des profondeurs dont vous n'avez pas idée. J'ai écouté le chant de l'hydrogène, j'ai vu la lumière et le temps couler autour de moi comme les vagues d'un fleuve illimité. Et tout cela vous appartient aussi. Lorsque j'ai vécu cela, j'ai compris que c'était ce pour quoi l'homme est fait, et qu'il n'est pas né pour vivre dans les sombres tanières qu'il édifie à la surface de planètes fangeuses, ou pour se retrancher dans des astronefs d'acier et de verre, épouvanté, terrorisé à l'idée de l'univers qui l'environne ; j'ai

compris qu'il devait conquérir l'univers, mais les mains vides, et non pas pour son propre compte.

— Pour le compte de qui, alors ? cria Olryge.

— Vous le saurez plus tard, dit Algan. Et tout cela, que j'ai vu ou que j'ai vécu, vous appartiendra aussi. Mais, pour l'obtenir, il faut connaître un certain nombre de choses. »

Il vit leurs mains trembler sur la surface de cristal de la table. Il vit leurs traits se tendre et leurs yeux briller.

« La première partie de mon message, dit-il, est simple et tient en peu de mots. Mais je crains qu'il ne vous faille longtemps pour l'admettre. »

Il recula d'un pas et respira profondément. Il sentit l'air emplir les plus profondes cavités de ses poumons. Une sorte de tristesse tranquille l'envahit.

« Une seule phrase, poursuivit-il. Les hommes sont des robots. »

Il entendit Nogaro murmurer :

« Je le savais. J'ai toujours pensé à quelque chose de semblable.

— Et ceux qui vous envoient sont nos... constructeurs ? dit Stello avec difficulté.

— Si vous voulez, dit Algan. Imaginez une race qui ne pense pas en termes d'années, ni de siècles, ni même de millénaires, mais en termes de millions d'années, pour qui la naissance, la vie et la mort d'une étoile représentent une durée comparable à celle d'un individu pour les humains. Imaginez que sa conscience se trouve

ramassée au centre de la Galaxie. Imaginez qu'elle désire s'étendre et occuper les espaces qui l'entourent... non, ce n'est pas cela... imaginez plutôt qu'elle veuille tendre une toile de vie, une toile de chaleur et d'intelligence dans ce vide qui l'entourne, qu'elle désire faire se rejoindre ces points lointains qui brillent dans le noir, qu'elle souhaite accomplir ce que nous avons nommé la conquête de l'espace. Il se pourrait qu'elle utilise des astronefs comme les vôtres, mais il se pourrait aussi qu'elle utilise d'autres voies, plus conformes à sa conception de l'espace et du temps, qu'elle décide de se servir de Machines qui lui permettront de franchir l'espace, qui accompliront pour elle les calculs compliqués qu'une telle translation nécessite.

« Imaginez donc qu'elle conçoive un plan, étendu sur des millions d'années et destiné à lui assurer l'empire de toute une Galaxie, qu'elle le réalise lentement, mais sûrement, avec une sorte de minutie paisible qui néglige l'écoulement des années, qu'elle se déplace lentement et lourdement à travers l'espace afin de mettre en place les morceaux du puzzle, un peu comme les hommes ont semé un peu partout dans le vide des fragments de leur civilisation pour reconstituer à la longue un ensemble qui se nommait la Galaxie humaine.

« Imaginez donc que, dans un passé très reculé, cette race ait décidé de construire des Machines, et que, pour ce faire, elle ait semé sur des dizaines de mondes, sur des milliers de mondes, peut-être

sur des millions de mondes, de la vie, et les conditions propres au développement de cette vie, et d'autres choses encore qui se révéleront nécessaires par la suite. Et qu'elle ait attendu, un temps très court, à son échelle, mais extrêmement long selon les unités des hommes, que ces éprouvettes disséminées à travers le vide, se mettent à bouillonner. Imaginez donc que cette race ait surveillé le développement de foyers de vie, tout autour du centre de cette Galaxie qu'elle occupait, qu'elle ait vu toutes sortes de règnes se succéder les uns aux autres, selon la logique implacable du plan, qu'elle ait contemplé de nombreux échecs, dus à d'infinitésimales variations des conditions tout d'abord élaborées, mais qu'elle ait constaté que, somme toute, le plan se déroulait normalement. Imaginez qu'au sein de ces multiples éprouvettes, la vie que nous connaissons se soit développée, que les multicellulaires l'aient emporté sur les protozoaires, que les animaux soient nés des végétaux, que les mammifères aient succédé aux grands sauriens, en une chaîne de plus en plus complexe, de plus en plus délicate, de maillons s'acheminant vers la Machine destinée à assurer l'empire de l'espace à la race des Créateurs. Imaginez que l'homme soit un jour apparu, non pas seulement en cet endroit précis de la Galaxie, mais en des milliers d'autres points, peut-être en des millions, et que toute cette interminable histoire ne se soit pas déroulée en beaucoup plus d'une seconde pour cette race, peut-être en beaucoup moins de temps que n'en

représente une seconde pour un humain normal.

« Imaginez que les hommes à leur tour aient progressé, de plus en plus vite, selon la logique du plan qui accélérerait constamment le déroulement de la chaîne au long du temps, qui faisait chaque étape plus courte que celle qui l'avait précédée ; qu'ils aient conquis, maladroitement, avec les faibles moyens dont ils disposaient, l'espace qui les entourait, d'abord sur le monde qui les portait, puis au-delà de ce monde ; qu'ils se soient emparés ici et là de fractions entières de la Galaxie, mais en ignorant toujours ce qu'ils étaient en réalité et pourquoi ils existaient, en ignorant qu'au-delà d'immenses abîmes d'espaces, d'autres éprouvettes avaient donné des résultats très proches de ce qu'ils étaient eux-mêmes. Alors le plan tire à sa fin. Car les abîmes d'espaces qui séparent les différents empires humains s'amenuisent d'année en année, au point qu'il ne subsiste plus bientôt que de minces pellicules d'inconnu qu'une expédition peut percer un jour, par hasard, ou encore parce que les hommes s'inquiètent d'atteindre les régions mêmes d'où est parti l'effort des Créateurs, les régions centrales de la Galaxie. Un beau jour, un homme, une Machine, un robot atteint ces régions et le plan est arrivé à son terme. L'immense organisation bâtie dans l'espace par cette race va pouvoir commencer à fonctionner. Les distances vont être abolies. Et les humains vont trouver leur véritable sens.

« Mais l'accepteront-ils ? Là est la question. Car des variations infinitésimales dans le déroulement du plan ont pu amener les hommes à oublier certaines données, à en négliger d'autres, à bâtir une civilisation désordonnée, mais autonome.

« Les hommes sont des Machines, mais des Machines quelque peu détraquées. Il va falloir les réparer, il va falloir leur apprendre ce qu'ils ont oublié, il va falloir leur donner cette immortalité dont ils ont besoin pour résoudre les problèmes posés à cette race très ancienne par l'immensité de l'espace.

« Et par une étrange ironie du sort, ou du plan, ces hommes ont été amenés à construire pour la résolution de leurs propres problèmes des Machines, très inférieures à celles bâties en des millions d'années par les Créateurs, mais d'une puissance et d'une intelligence nullement négligeables. Grâce à ces Machines, ils ont pu trouver la clef de nombreux problèmes. Sauf d'un.

« Qui ils étaient et d'où ils venaient et pourquoi ils se révélaient toujours, en dernière analyse, malheureux et inadaptés, pourquoi ils souhaitaient perpétuellement sauter d'un monde à l'autre, abandonner hier pour atteindre demain ?

« Mais il suffit qu'un jour l'un d'entre eux atteigne les régions que dominent les Maîtres pour que tout rentre dans l'ordre, pour qu'après un bref détour le plan s'achève. Les hommes vont pouvoir résoudre les problèmes pour lesquels ils

sont faits et ils vont ainsi échapper à la névrose.

« De quel genre de problème s'agit-il ? D'un problème pour lequel ils sont particulièrement bien équipés. D'un problème que toutes leurs civilisations ont appris à maîtriser plus ou moins parfaitement. D'un problème qui paraissait gratuit bien qu'il allât en réalité au fond des choses. »

Algan fit une pause.

« Du jeu d'échecs, dit-il. Bien entendu, poursuivit-il, les hommes ne sont pas seulement équipés pour résoudre des problèmes d'échecs. Il faut aussi qu'ils survivent en tant qu'individus et en tant qu'espèce. Ils sont construits pour se maintenir en bon état et pour se multiplier. Ce sont des Machines presque parfaites. Vous pouvez admirer l'ingéniosité des Créateurs. Ils auraient pu imaginer des Machines qui fussent plus efficaces dans un domaine donné, qui fussent plus rapides ou moins sujettes à l'erreur, ou plus résistantes. Mais il leur aurait fallu choisir. Ils ont préféré une sorte de synthèse, une Machine qui fût capable d'exister par elle-même, indépendamment du problème précis qui devait lui être posé, qui fût capable de se déplacer, de se réparer à l'intérieur de certaines limites. Chez certains, les fonctions secondaires l'ont emporté sur le but primordial impliqué par le plan, mais tous peuvent à des degrés divers jouer aux échecs. Il suffira, pour que les Maîtres puissent utiliser les hommes, qu'ils choisissent les plus doués et

qu'ils entraînent ou rejettent les autres. Selon des normes que les hommes ont eux-mêmes utilisées lors de la fabrication de leurs petites créations.

« Du reste ces fonctions endormies chez l'homme, qui ne les utilisait pratiquement pas, peuvent être réveillées par certaines drogues. Le zotl, par exemple.

« Le plan, vieux de millions d'années et qui est en train de s'achever, reposait sur trois éléments. Sur certaines notions physiques qui permettent de se déplacer dans l'espace et que symbolise le jeu d'échecs avec ses soixante-quatre cases et ses milliards de possibilités. Sur l'homme, qui permet de résoudre les problèmes posés par la translation dans l'espace, problèmes purement mécaniques que la race qui peuple le centre de la Galaxie préfère laisser à d'autres. Et enfin sur le zotl, cette drogue étrange qui est aussi nécessaire aux nouvelles fonctions de l'homme que l'air ou la nourriture le sont à ses fonctions vitales. Par une admirable économie de moyens, les Maîtres ont fait en sorte que l'homme et le zotl sortent de la même éprouvette, ou d'éprouvettes proches, que nous appelons la vie. D'autre part, le zotl permit aux Maîtres de contrôler la conquête de leurs nouvelles fonctions par les hommes. Ils le placèrent sur d'autres mondes que ceux sur lesquels les hommes naquirent. Ceci afin d'éviter que les hommes ne découvrent trop tôt le secret de leur origine et des déplacements dans l'espace. Les Maîtres voulaient attendre que l'homme fût prêt, qu'il eût bâti une civilisation de l'espace,

comme la vôtre. Alors seulement, il pourrait découvrir le zotl et se servir de ses qualités.

« Quant au jeu d'échecs, c'est un symbole. J'ai découvert, moi-même, qu'à la résolution d'un certain problème d'échecs, sur ces échiquiers fort anciens qui circulent dans la Galaxie humaine, correspondait un déplacement dans l'espace. Mais il ne s'agit pas d'un procédé magique. L'homme contient les mécanismes qui lui permettent de se déplacer entre les étoiles, mais il lui faut les déclencher. Les cases du jeu d'échecs représentent un certain nombre de coordonnées nécessaires. Huit cases représentent par exemple huit dimensions. La solution d'un problème d'échecs correspond à la solution d'un problème d'itinéraire dans l'espace, et, dès que l'itinéraire est déterminé, le corps humain, ce navire stellaire le plus parfait qui soit, plonge entre les mondes selon des trajectoires presque nulles à une vitesse immense. Il n'y a rien là que nous ne puissions comprendre. Les Maîtres utilisèrent ces mêmes notions que nous découvrîmes longtemps après et selon lesquelles fonctionnent nos navires. Mais ils les employèrent presque à la perfection.

« Ils bâtirent, il y a de cela des millions d'années, d'immenses citadelles noires qui sont l'équivalent colossal de nos ports stellaires. Ils disséminèrent dans la Galaxie des échiquiers préparés. Puis ils attendirent. Jusqu'à aujourd'hui. Et aujourd'hui, le plan est presque achevé. Les Maîtres vont pouvoir se déplacer dans l'espace, explorer les plus lointaines frontières du

vide. Leur toile est tendue entre les étoiles. Et les humains vont bondir pour eux d'un point à l'autre de l'univers.

— C'est inhumain, dit Stello, d'une voix changée.

— Je n'en suis pas sûr, dit Jerg Algan. Croyez-vous qu'il soit plus humain de réserver l'immortalité à un petit nombre de privilégiés ? Croyez-vous qu'il soit humain d'assurer la solidité de son empire sur des hommes recrutés par la force ? Croyez-vous qu'il soit humain de périr misérablement au fond des marais empoisonnés d'une planète perdue sous le prétexte d'agrandir la Galaxie humaine ? Je crois au contraire que nous allons devenir réellement humains, que nous allons accomplir enfin ce pour quoi nous sommes faits. Nous sommes tous des hommes de l'espace, mais jusqu'ici, nous n'avions fait que guerroyer contre lui. Demain, nous le posséderons réellement.

— Nous ne serons plus nos maîtres, cria Olryge.

— L'avez-vous jamais été, dit Algan, ailleurs que dans vos rêves ? Ou l'étiez-vous parce que votre pouvoir s'appesantissait sur des millions d'hommes ? »

Ils se turent. Le regard de Nogaro erra sur les parois de la salle. Des milliers de noms, songea-t-il. Des milliers de noms d'immortels, une chaîne maintenant brisée. Faut-il le regretter ?

« L'échiquier des étoiles, dit-il. Les citadelles noires. Ainsi tout était vrai.

— Tout était vrai, répondit Algan. Il y a, enfouie dans la masse de cette planète, à quelques centaines de mètres sous vos pieds, l'une de ces citadelles, ensevelie sous d'épaisses couches de limon et d'alluvions. Vous auriez pu la découvrir par hasard. Mais fut-ce un hasard que vous ne l'ayez point fait ? Fut-ce un hasard que le sol de la grande salle de la Machine ait reproduit exactement le dessin de l'échiquier ? Fut-ce un autre hasard que vous m'ayez envoyé en expédition vers le centre de la Galaxie, et que l'un des marchands m'ait remis un échiquier ancien ? Parfois je me le demande. Les Maîtres ne me l'ont pas dit.

— Un immense réseau de citadelles, souffla Nogaro comme dans un rêve. Et toute notre conquête en pure perte. Tous ces millions d'hommes morts en vain. Un énorme gâchis. Toute cette valeur que nous nous attribuions.

— Le temps du gâchis est terminé, dit doucement Algan. Et je ne crois pas que nous ayons perdu quoi que ce soit de notre valeur. Je pense au contraire que nous l'avons enfin retrouvée après un long détour. Un détour bien plus long encore que mon voyage. Quant au réseau des citadelles, à cette immense toile d'araignée étalée sur l'espace, sa nécessité n'est pas absolue. Son utilité sera grande dans les premiers temps. Puis les hommes apprendront à se mouvoir seuls sur les grandes routes du vide.

— Peu importe, dit Nogaro, quoi qu'il arrive, j'irai avec vous. Je veux voir le centre de la

Galaxie. Je veux assister à la transformation de l'espèce humaine.

— Les hommes, des robots, dit Stello. Je ne puis m'accoutumer à cette idée.

— Vous aurez le temps pour vous y faire, dit Algan en souriant. Tout le temps. Lorsque vous vous promènerez entre les étoiles. »

Olryge frappa de son énorme poing sur la table de cristal.

« Vous n'êtes qu'un ramassis de traîtres, cria-t-il, et ceux qui vous envoient, Algan, ne sont qu'une bande de lâches. Oh ! je les vois d'ici. Ils vous ont envoyé dans l'espoir que nous nous rendrions sans coup férir, que nous nous remettrions dans leurs mains sur la foi de belles légendes. Je ne crois pas votre histoire.

— Personne ne vous demande de croire quoi que ce soit, coupa Algan.

— Nous ne nous laisserons pas faire ainsi, rugit Olryge. Ainsi le jour que nos ancêtres prévoyaient déjà est arrivé. Il va nous falloir combattre. Pour ma part, je ne m'en plains pas. Ce sera la guerre, Algan, et nous vaincrons. Vous pouvez aller le dire à vos maîtres. Nous ne les craignons pas. Ils ne nous réduiront pas en servitude parce qu'ils habitent le centre d'une Galaxie qui appartient à l'homme.

— Il n'y aura pas de guerre », dit Algan d'une voix sèche.

Il s'avança vers la table et les dévisagea les uns après les autres. Et, brusquement, ils se sentirent flotter en l'air tandis qu'une longue vibration

ébranlait les parois de la salle souterraine. Leurs corps ne pesaient presque plus rien. Olryge en eut le souffle coupé. Les mains de Luran se mirent à trembler. Le visage de Nogaro demeura impassible, tandis que les yeux de Stello s'arrondissaient d'étonnement.

« La gravité vient de varier, annonça Algan, sur toute la surface de cette planète. Ils peuvent faire cela. Ils peuvent anéantir une étoile en une seconde. Ils cloueraient vos navires au sol. Il n'y aura pas de guerre. Pensez-vous que les hommes seront décidés à vous suivre, lorsque l'immortalité et l'empire des étoiles leur seront accordés ?

— Mais qui sont-ils, demanda Nogaro. Ressemblent-ils aux hommes ? Quelle est leur forme ? Sont-ils donc éternels ?

— Non, dit Algan, ils ne sont pas éternels, quoique leurs existences couvrent plus de vies humaines qu'il n'y en a eu depuis que l'homme existe. Ils se savent mortels. Et vous les connaissez. C'est vers eux que les hommes, toujours, se sont tournés. Ce sont les étoiles. »

Il se tut un instant, réfléchissant à ce qu'il allait dire, scrutant leurs visages et lisant l'effroi, ou le scepticisme, ou un étrange soulagement. Et il sentait les mots qu'il allait prononcer se former dans sa tête. Il les avait portés longtemps en lui, tandis qu'il croisait dans l'espace, tandis qu'il frôlait comètes et nébuleuses, tandis qu'il explorait le jardin de l'homme, l'univers. Il leur dit qui étaient les Maîtres, sans les quitter des yeux. Les étoiles.



*Un ciel dans lequel brillerait
une multitude de sphères..*

Il leur dit ce qu'étaient les étoiles, des points de lumière rassemblés en immenses familles qui strient le ciel comme des gouttes de lait, perdus dans un immense espace noir et froid ; il leur dit qui étaient les Maîtres.

Les étoiles, ou plutôt quelque chose qui habitait les étoiles, qui naissait, vivait et mourait avec les étoiles, qui était apparu quelques milliards d'années plus tôt, dans l'immense explosion des atomes, dans le choc de milliards de particules jetées les unes contre les autres, quelque chose qui s'était amassé, lentement, au centre de la Galaxie, au point de devenir un noyau de conscience, quelque chose qui désirait douloureusement jeter un réseau de lumière et de chaleur sur le vide glacé.

Il leur parla de la solitude des étoiles que les hommes ne pouvaient comprendre ni concevoir, mais seulement essayer d'imaginer, et de leur immense volonté d'établir entre elles d'autres liens que ceux de la lumière. Il leur dit que le grand plan élaboré des millions d'années plus tôt ne faisait que commencer, et que par-delà les étoiles visibles il en existait d'autres, et qu'eux, les hommes, seraient comme l'intelligence, la conscience, le sang des étoiles se déplaçant dans les veines de l'espace, faisant reculer sans cesse le froid des ténèbres et le désordre de l'inorganisé. Il leur dit qu'il existait d'autres Galaxies, et d'autres univers et que les hommes étaient destinés à les explorer jusqu'à ce que les étoiles s'éteignent, et qu'au-delà de cette mort gelée de

l'univers ils continueraient peut-être à porter le flambeau d'une existence glorieuse et stellaire.

Il leur décrivit la beauté des mondes tournoyant dans le vide, qu'aucun d'eux n'avait jamais réellement vus, la splendeur des étoiles doubles ou triples, la magnificence des ciels du centre de la Galaxie, où les étoiles se touchaient, coopéraient à leur grande œuvre sans commencement et sans fin.

Il leur expliqua que pour la première fois l'univers était à la taille de l'homme. Qu'il pourrait se jeter à corps perdu dans la mêlée contre la nuit et savoir, tant qu'il verrait luire la lumière d'un soleil, que rien n'était perdu.

Il leur dit que les étoiles elles-mêmes ne savaient pas d'où elles venaient, mais qu'elles se contentaient d'être ce qu'elles étaient et d'accomplir la tâche qui était la leur, et qu'elles pensaient parfois qu'elles étaient pour d'autres êtres plus grands ce que les hommes étaient pour elles, qu'elles représentaient peut-être des points privilégiés de l'univers, et qu'elles tenaient peut-être une place glorieuse ou muette dans une lutte plus vaste qu'elles ne pouvaient comprendre.

Il leur parla des autres hommes qu'ils rencontreraient, des mondes étranges et merveilleux qu'ils relieraient, portant ici et là la flamme de la vie, de la connaissance, et le message des étoiles, étant les yeux et les oreilles, la voix et les mains des soleils. Il n'y avait pas de honte à servir les étoiles, dit-il enfin.

Il attendit et il lut finalement sur leurs visages quelque chose qui ressemblait à de la compréhension.

Il leur parla du monde étonnant des cristaux, des gaz et des vapeurs répandus dans l'espace, des mouvements incessants des atomes se déroulant dans le temps et des infatigables combinaisons de la matière.

Ils n'étaient, dit-il, que des enfants. Il leur fallait réapprendre à regarder le ciel avec des yeux d'enfant. Un ciel dans lequel brillerait une multitude de sphères embrasées et palpitantes. Et, brusquement, ils franchirent les grandes portes, largement ouvertes, de l'espace, et ils pénétrèrent, les yeux encore clos, dans le domaine infini qui s'étend au-delà.

Table

<i>Préface</i>	9
1. Les recruteurs	17
2. Le port stellaire	46
3. Sur les chemins du vide	76
4. Les planètes puritaines	103
5. Toutes les étoiles du ciel	130
6. Les mondes maudits	155
7. De l'autre côté de la Galaxie	184
8. Par-delà les soleils morts	215
9. Bételgeuse	235
10. Par-delà la paroi de cristal	269
11. L'échiquier des étoiles	292



Composition réalisée par COMPOFAC - PARIS

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
58, rue Jean Bleuzen - Vanves - Usine de La Flèche.
LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE - 14, rue de l'Ancienne-Comédie - Paris.
ISBN : 2 - 253 - 03879 - 2



Gérard Klein



Le gambit des étoiles

Un aventurier du futur s'est lancé malgré lui à travers l'espace engorgée et semée de pièges ! Entre la Bételgeuse et la résistance de cer Berg Algan découvrira-t-il le secret des Citadelles Noires ?



065-BAC-097

Qui l'attend aux frontières de la Galaxie ? Et le mystérieux échiquier de soixante-quatre cases dont il a fait son guide est-il une bonne carte de l'univers ?

Adolescents



9 782253 038795

42 / 0227 / 1

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Dépôt légal Impr. 3826-5 Édit. 5712 4/1986